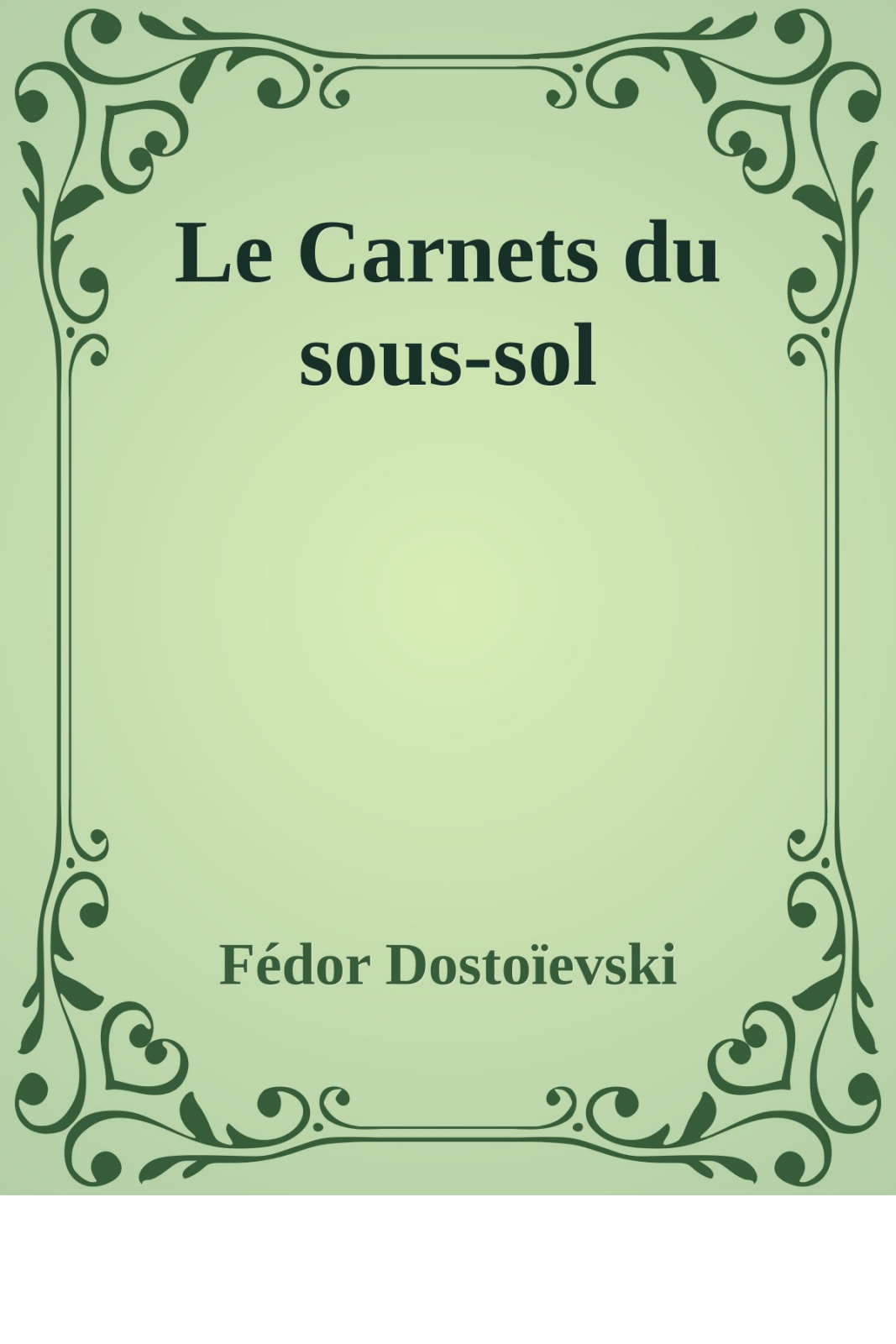


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Le Carnets du sous-sol

Fédor Dostoïevski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

DOSTOÏEVSKI

LES CARNETS DU SOUS-SOL



TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ
LECTURE DE FRANCIS MARMANDE



FÉDOR DOSTOÏEVSKI

LES CARNETS
DU SOUS-SOL

Traduction d'André Markowicz

Lecture de
Francis Marmande

BABEL

Titre original :
Zapiski iz podpolia

© ACTES SUD, 1992
pour la traduction française et la présentation
ISBN 2-86879-799-2

Illustration de couverture :
Jean-Louis-Théodore Géricault,
Monomane du vol, sans date (détail)

AVERTISSEMENT

L'auteur de ces "carnets" et les "*carnets*" eux-mêmes sont certes imaginaires. Pourtant, non seulement des hommes comme l'auteur des carnets peuvent exister, mais ils le doivent dans notre société au vu des circonstances dans lesquelles celle-ci s'est édifiée. J'ai voulu présenter au public, avec un peu plus de force que de coutume, un de ces caractères qui appartiennent à un passé récent. Cet homme est le représentant d'une génération en survie. Dans ce fragment, intitulé *Le Sous-Sol*, le personnage se présente, lui-même et sa façon de penser, et semble chercher à retrouver les causes qui l'ont produit, et devaient le produire dans notre monde. Le fragment qui suivra comprendra ses "carnets" en tant que tels sur certains événements de sa vie.

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

I

LE SOUS-SOL

Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Un homme repoussoir, voilà ce que je suis. Je crois que j'ai quelque chose au foie. De toute façon, ma maladie, je n'y comprends rien, j'ignore au juste ce qui me fait mal. Je ne me soigne pas, je ne me suis jamais soigné, même si je respecte la médecine et les docteurs. En plus, je suis superstitieux comme ce n'est pas permis ; enfin, assez pour respecter la médecine. (Je suis suffisamment instruit pour ne pas être superstitieux, mais je suis superstitieux.) Oui, c'est par méchanceté que je ne me soigne pas. Ça, messieurs, je parie que c'est une chose que vous ne comprenez pas. Moi, si ! Évidemment, je ne saurais vous expliquer à qui je fais une crasse quand j'obéis à ma méchanceté de cette façon-là ; je sais parfaitement que ce ne sont pas les docteurs que j'emmerde en refusant de me soigner ; je suis le mieux placé pour savoir que ça ne peut faire de tort qu'à moi seul et à personne d'autre. Et, malgré tout, si je ne me soigne pas, c'est par méchanceté. J'ai mal au foie. Tant mieux, qu'il me fasse encore plus mal !

Il y a longtemps que je vis comme ça – dans les vingt ans. Maintenant j'en ai quarante. Avant, j'ai été fonctionnaire, maintenant je ne le suis plus. J'étais un fonctionnaire méchant. J'étais grossier, c'était une jouissance. Je ne prenais pas de pots-de-vin, vous comprenez, il fallait bien que je me dédommage – ne serait-ce que comme ça. (Mauvaise pointe, mais je ne la barre pas. Je visais l'effet comique en l'écrivant ; maintenant je comprends assez que je ne cherchais qu'à crâner, d'une façon ridicule – je ne barre rien, exprès !) Parfois, les solliciteurs s'approchaient de ma table pour un renseignement, je grinçais des dents en guise de réponse et je ressentais une jouissance insatiable quand j'arrivais à leur faire de la peine. J'y arrivais presque toujours. Ils étaient presque tous béni-oui-oui – eh, des solliciteurs. Mais parmi tous les gandins il y avait surtout un officier que je ne pouvais pas voir en peinture. Il refusait absolument de se soumettre et faisait un tintouin odieux avec son sabre. Moi, pour ce sabre, je lui ai fait la guerre six mois durant. Et je l'ai eu. Il l'a mise en sourdine. Mais bon, c'était quand j'étais jeune. Et

cependant, messieurs, savez-vous ce qui, surtout, faisait le fond de ma méchanceté ? C'est là qu'était le nœud de l'affaire, c'est là qu'était la saleté la plus nauséabonde, qu'à chaque instant, même dans mes montées de bile les plus irrépressibles, je comprenais honteusement que non seulement je n'étais pas un homme méchant – je n'étais même pas aigri : je ne passais mon temps qu'à faire peur aux moineaux, et je trouvais là toute ma satisfaction. J'avais l'écume aux lèvres, mais il aurait suffi qu'on m'apporte une poupée, qu'on me donne du thé avec du sucre, je me serais radouci – je vous le jure. Même, l'émotion m'aurait serré la gorge – après, sans doute aurais-je grincé des dents contre moi-même, de honte, et j'aurais eu des insomnies pendant des mois. Je suis comme ça.

J'ai menti, plus haut, en disant que j'étais un fonctionnaire méchant. J'ai menti par méchanceté. Les solliciteurs ou l'officier, c'était un jeu, rien d'autre ; en fait, je n'ai jamais pu devenir méchant. Je ressentais à chaque instant au fond de moi une foule, oui, une foule d'éléments les plus hostiles à la méchanceté. Je les sentais grouiller à l'intérieur, ces éléments hostiles. Je savais bien qu'ils y avaient grouillé toute ma vie et qu'ils ne demandaient qu'à jaillir au-dehors, mais je refusais, je refusais, oh oui, je refusais de les voir jaillir. Ils me martyrisaient jusqu'à la honte ; ils en arrivaient à me donner des convulsions – et comme j'ai fini par en avoir assez, mais assez ! Tout doux, messieurs, n'auriez-vous pas l'idée que je bats ma coulpe devant vous – que tout se passe comme si je vous demandais pardon de je ne sais quoi ?... Je suis sûr que oui... Bah, pensez ce que vous voulez – moi, je vous assure que ça m'est égal...

Non seulement je n'ai pas su devenir méchant, mais je n'ai rien su devenir du tout : ni méchant ni gentil, ni salaud, ni honnête – ni un héros ni un insecte. Maintenant que j'achève ma vie dans mon trou, je me moque de moi-même et je me console avec cette certitude aussi bilieuse qu'inutile : car quoi, un homme intelligent ne peut rien devenir – il n'y a que les imbéciles qui deviennent. Un homme intelligent du XIX^e siècle se doit – se trouve dans l'obligation morale – d'être une créature essentiellement sans caractère ; un homme avec un caractère, un homme d'action, est une créature essentiellement limitée. C'est là une conviction vieille de quarante ans. Maintenant j'ai quarante ans – et quarante ans, c'est toute la vie : la vieillesse la plus crasse. Vivre plus de quarante ans, c'est indécent, c'est vil, c'est immoral. Qui donc vit plus de quarante ans ? Répondez, sincèrement, la main sur le cœur ! Je vous le dis, moi : les imbéciles, et les canailles. Je leur dirai en face, à tous ces vieux, à tous ces nobles vieux, à ces vieillards aux cheveux blancs, parfumés de benjoin ! Je le dirai à la face du monde ! J'ai bien le droit de le dire, je vivrai au moins jusqu'à soixante ans. Je survivrai jusqu'à soixante-dix ! Et

jusqu'à quatre-vingts !... Ouf, laissez-moi souffler.

Vous devez croire, messieurs, que j'ai l'intention de vous amuser ? Là aussi, vous faites erreur. Je ne suis pas du tout le boute-en-train que vous croyez, ou que vous croyez peut-être ; mais si ce bavardage vous énerve (je sens qu'il vous énerve), et s'il vous vient l'idée de me demander : qui suis-je au juste ? – je vous réponds : je suis un assesseur de collège. J'ai été fonctionnaire, pour me payer mon pain (seulement pour cela), et puis, l'année dernière, quand un de mes lointains parents m'a laissé six mille roubles d'héritage, je me suis pressé de démissionner et je me suis installé chez moi, dans mon trou. J'y habitais avant, dans ce trou, mais maintenant, je m'y suis installé. Ma chambre est moche, elle est sale, elle est au bout de la ville. Ma bonne est une paysanne, elle est vieille, elle est bête et méchante – en plus, elle pue que c'est insupportable. On me dit que le climat de Petersbourg me fait du mal et qu'il est très coûteux de vivre à Petersbourg avec des moyens aussi misérables que les miens. Je sais cela mieux que ces conseillers si sages, si doués d'expérience, mieux que les béni-oui-oui. Eh bien, je reste à Petersbourg ; je ne sortirai pas de Petersbourg ! Si je ne sors pas, c'est que... Ah, mais ça n'a rigoureusement aucune importance, que je sorte ou que je ne sorte pas.

Mais bon : de quoi un honnête homme peut-il parler avec le plus de plaisir ?

Réponse : de lui-même.

Et donc, je parlerai de moi.

2

Maintenant, messieurs, je veux vous raconter, que cela vous plaise ou non, pourquoi je n'ai même pas pu devenir un insecte. Je vous le dis avec solennité : j'ai voulu devenir un insecte à de nombreuses reprises. Et, même là, je n'ai pas eu l'honneur. Je vous assure, messieurs : avoir une conscience trop développée, c'est une maladie, une maladie dans le plein sens du terme. La vie quotidienne ne se contenterait que trop d'une conscience normale, c'est-à-dire d'une conscience inférieure de moitié ou des trois quarts à celle qui est le lot de l'homme évolué de notre infortuné XIX^e siècle, d'un homme qui aurait, de plus, le malheur particulier d'habiter Petersbourg, la ville la plus abstraite et la plus préméditée de la planète (il y a des villes préméditées ou des villes spontanées). Par exemple, on aurait largement assez de la conscience qui pousse les hommes soi-disant d'exception, ou les hommes d'action.

Ma main au feu, vous vous dites que j'écris ça pour crâner, pour faire le malin sur les hommes d'action, que mes crâneries sont de mauvais goût et que je fais du tintouin avec mon sabre, comme mon officier. Holà ! messieurs, avez-vous déjà vu quelqu'un se vanter de ses maladies – ou, à plus forte raison, crâner avec ?

Que dis-je ? – Mais, tout le monde !... C'est bien de ses maladies qu'on se vante, et moi le premier. D'accord ; ma réplique ne valait rien. Et néanmoins, je reste fermement convaincu que non seulement une conscience accrue, mais que toute forme de conscience est une maladie. J'insiste. Laissons cela aussi pour l'instant. Dites-moi une chose : pourquoi est-ce justement, comme par hasard, dans les mêmes minutes, oui, tombés. Et là, cette gifle – comme elle vous écrabouille la conscience, de voir quelle crotte on vient de faire de vous. L'essentiel, quoi qu'on en dise, c'est quand même cela, que c'est moi le premier coupable de tout, et, le plus humiliant, c'est que je suis coupable sans péché, pour ainsi dire, selon les seules lois de la nature. Parce que, d'abord, je suis coupable d'être plus intelligent que tous ceux qui m'entourent. (Je me suis toujours senti plus intelligent que tous ceux qui m'entouraient, et quelquefois – me croirez-vous ? – j'en ai même éprouvé des scrupules. Du moins, toute ma vie, ai-je regardé pour ainsi dire de biais, et me suis-je toujours montré incapable de regarder quiconque droit dans les yeux.) Parce que je suis coupable, enfin, du fait que même si j'étais doué d'une quelconque grandeur d'âme, je n'en éprouverais qu'une douleur plus grande à la conscience de son inutilité. Je crois que je ne saurais pas quoi faire avec ma grandeur d'âme : ni pardonner à mon offenseur, s'il m'a frappé en vertu des lois de la nature, car il est impossible de pardonner aux lois de la nature ; ni oublier, parce que les lois de la nature sont ce qu'elles sont, mais l'humiliation aussi. Et même si j'avais voulu ne pas avoir la moindre grandeur d'âme, si j'avais désiré, au contraire, tirer vengeance de mon offenseur, j'aurais été bien incapable de le faire, parce que, sans doute, je n'aurais jamais pu me décider, et ça, même si j'en avais eu la possibilité. Pourquoi n'aurais-je pas pu me décider ? Je veux dire deux mots sur le sujet.

3

Parce que, chez ceux qui savent se venger, ou qui savent se défendre, en général – comment cela se passe-t-il ? Eux, dès qu'ils sont possédés, disons, par l'idée de vengeance, ils n'ont plus rien en eux que leur idée aussi longtemps qu'ils n'atteignent pas leur but. Un monsieur de ce

genre vous fonce droit au but, comme un taureau furieux, cornes baissées, il n'y a guère qu'un mur qui vous l'arrêtera. (A propos : devant le mur, ce genre de messieurs, je veux dire les hommes spontanés et les hommes d'action, ils s'aplatissent le plus sincèrement du monde. Pour eux, ce mur n'est pas un obstacle comme, par exemple, pour nous, les hommes qui pensons, et qui, par conséquent, n'agissons pas ; pas un prétexte pour rebrousser chemin, prétexte auquel, le plus généralement, nous ne croyons pas nous-mêmes, mais auquel nous réservons le meilleur accueil. Non, ils s'aplatissent de tout cœur. Le mur agit sur eux comme un calmant, une libération morale, comme quelque chose de définitif, quelque chose même, je peux dire, de mystique... Mais – plus tard avec le mur.) Eh bien, c'est cet homme spontané que je considère, moi, comme l'homme le plus normal, tel que l'imaginait sa tendre mère – la nature – quand elle le mit au monde. Cet homme-là, j'en suis jaloux jusqu'à m'en faire tourner la bile. Il est idiot, nous n'en discuterons pas, mais qui vous dit qu'un homme normal ne devrait pas être un idiot – qu'en savez-vous ? Peut-être est-ce même très bien. Je suis d'autant plus convaincu de ce – comment dirai-je ? – soupçon, que si vous prenez, par exemple, l'antithèse de l'homme normal, c'est-à-dire l'homme à la conscience accrue, qui tire son origine non plus, bien sûr, de la nature mais du fond d'une cornue (cela, c'est presque du mysticisme, messieurs, mais c'est le soupçon que j'ai), il arrive à cet homme de la cornue de s'aplatir si fort devant son antithèse qu'il se ressent lui-même, le plus sincèrement du monde, avec toute sa conscience accrue, comme une souris, et non plus comme un homme. Une souris à la conscience accrue, peut-être, mais une souris, et là, elle voit un homme, etc. Surtout, c'est de lui-même, de sa propre initiative qu'il se prend pour une souris ; personne ne le lui demande ; voilà un point capital. Observons à présent cette souris en action. Supposons, par exemple, qu'elle aussi, elle a été humiliée (elle est humiliée presque perpétuellement) et qu'elle aussi, elle désire se venger. Elle accumule une rage encore plus grande que *l'homme de la nature et de la vérité*^{*1}. Le petit désir mesquin et moche de rendre à l'offenseur la monnaie de sa pièce la ronge de l'intérieur, peut-être, d'une manière plus sale encore qu'il ne le fait chez *l'homme de la nature et de la vérité*, car *l'homme de la nature et de la vérité*, avec son idiotie congénitale, estime que sa vengeance n'est qu'une œuvre de justice ; mais la souris, à cause de sa conscience accrue, la nie, cette justice. Nous en venons enfin à l'acte en tant que tel, à la vengeance proprement dite. La malheureuse souris, en plus de sa saleté originelle, a eu le temps de s'entourer du cercle que représentent les questions et les doutes, et tant d'autres saletés ; à une seule question, elle a ajouté tant d'autres questions sans réponse que c'est à son corps défendant qu'elle a vu

s'amasser autour d'elle une sorte de fange mortifère, un genre de boue malodorante que viennent composer ses doutes, ses inquiétudes et, pour finir, les crachats que lui envoient les hommes d'action spontanés qui, l'entourant gravement comme ses tyrans ou ses juges, la couvrent, riant à gorge déployée, de ridicule. Bien sûr, il ne lui reste plus qu'à faire un petit geste d'impuissance avec sa patte, à s'affubler d'un sourire méprisant auquel elle ne croit pas elle-même et à filer la queue basse jusqu'à son trou. Là, au fond de son sous-sol puant, abject, notre souris humiliée, enfoncée, couverte de ridicule, se plonge immédiatement dans une rage froide et vénéneuse, une rage – voilà le point ! – perpétuelle. Quarante ans de suite, elle ruminera jusqu'aux derniers, aux plus honteux détails de son humiliation et, chaque fois, elle en rajoutera de plus honteux, s'entretenant dans sa rage méchante et se moquant d'elle-même avec sa propre fantaisie. Elle aura honte elle-même de cette fantaisie, et, néanmoins, elle se rappellera tout, elle retournera tout dans tous les sens, elle s'inventera les contes les plus invraisemblables sous le prétexte que cela aussi aurait pu se passer, et elle ne se pardonnera rien. Elle commencera peut-être à se venger, mais ce sera par à-coups, par des vétilles, comme dans le dos, incognito, sans croire ni à son droit de se venger ni au succès de sa vengeance et sachant par avance que toutes ces tentatives la feront souffrir elle-même cent fois plus que celui qu'elle vise – que celui-là, peut-être, elles lui feront l'effet d'une piqure de moustique. Et sur son lit de mort, elle se rappellera tout encore une fois, avec les intérêts accumulés, et là... Mais c'est dans ce répugnant, c'est dans ce glacial espoir-et-désespoir, dans cette inhumation volontaire et consciente sous le poids du malheur pendant quarante années dans un sous-sol, c'est dans la conscience accrue et néanmoins – fût-ce en partie – douteuse de l'impasse dans laquelle on se trouve, dans le poison de ces désirs insatisfaits qui a fini par pénétrer vos chairs, dans cette fièvre, enfin, des valse-hésitations, dans des décisions prises pour toujours et des remords qui vous reviennent une minute plus tard, que réside l'essence de la jouissance bizarre dont j'ai parlé. Elle est à ce point volatile, elle échappe parfois tellement à la conscience qu'il suffit que les gens soient un peu limités, ou qu'ils aient simplement les nerfs solides pour ne pas la comprendre du tout. "J'en connais d'autres, peut-être, qui ne la comprendront pas, ajouterez-vous dans un sarcasme, ceux qui n'ont jamais reçu de gifles", ce qui serait une manière polie d'insinuer que cette expérience-là m'est arrivée peut-être à moi aussi et que j'en parle donc en connaissance de cause. Ma main au feu que vous croyez ça. Mais calmez-vous, messieurs, je n'ai jamais reçu de gifles, même si ça m'est égal ce que vous pensez à ce sujet. C'est moi, peut-être, qui regrette de ne pas en avoir assez distribué. Mais il suffit, plus un mot sur ce thème qui vous intéresse à

ce point.

Je continue, imperturbable, sur les gens aux nerfs solides qui ne comprennent pas ce raffinement des plaisirs dont nous parlons. Ces messieurs-là, dans telle ou telle circonstance, par exemple, pourront beugler comme des taureaux, à toute gorge, ce qui, posons cela, leur fait le plus grand honneur mais, qu'ils se trouvent devant une impossibilité, ils se soumettent illico. L'impossibilité, c'est donc un mur de pierre ? Quel mur de pierre ? Eh, comment ça ? – Les lois de la nature, les conclusions des sciences naturelles, les mathématiques. On vous démontre, par exemple, que vous descendez du singe : pas la peine de faire la grimace – acceptez-le comme c'est. Et quand on vous démontre qu'au fond, une seule goutte de votre propre graisse doit vous être plus chère qu'un bon million de vos semblables et que cet argument résout finalement les prétendues vertus et les devoirs, tous ces délires et autres préjugés – acceptez-le tel quel, qu'est-ce que vous y pouvez, c'est comme deux fois deux – mathématique. Répliquez donc, pour voir.

“Mais enfin, vous criera-t-on, on ne peut pas se révolter ? C'est deux fois deux font quatre ! La nature ne vous demande pas votre avis ; ça lui est bien égal, ce que vous voulez et que vous soyez d'accord ou non avec ses lois. Vous êtes forcé de la prendre comme elle est – elle, par conséquent, et tous ses résultats. Le mur, donc, c'est un mur, etc.” Mon Dieu, mais moi, ça ne m'est pas égal, les lois de la nature et de l'arithmétique, si, pour telle ou telle raison, ces lois, ces deux fois deux font quatre n'ont pas l'heur de me plaire ? Bien sûr, ce n'est pas le mur que je trouverai avec mon front, si, réellement, je n'ai pas assez de force pour le trouer, mais le seul fait qu'il soit un mur de pierre et que je sois trop faible n'est pas une raison pour que je me soumette.

Comme si ce mur de pierre pouvait vraiment vous apporter le repos, comme si, vraiment, il renfermait en lui ne serait-ce qu'un seul mot d'apaisement pour cette unique raison que deux fois deux font quatre. Absurdité des absurdités ! Ah non, mais – tout comprendre, avoir conscience de tout, de tous les impossibles, de tous les murs de pierre ; ne se soumettre à rien, aux impossibles, aux murs de pierre, si cela vous répugne de vous soumettre ; arriver par les combinaisons logiques les plus inévitables aux conclusions les plus dégoûtantes sur ce sujet toujours d'actualité que le mur de pierre, c'est comme si vous, vous en étiez coupable, même si – encore une fois – vous n'êtes, à l'évidence, coupable de rien, ce qui amène, sans dire un mot et en grinçant des dents par impuissance, à se figer voluptueusement dans l'inertie et à songer qu'il apparaît ainsi que vous n'avez même plus personne sur qui déverser votre bile ; que l'objet du délit n'y est plus, vous ne le retrouverez plus jamais peut-être, vous êtes là, devant un tour d'escamotage, un truc, une pure et simple filouterie, un genre de

mélasse, on ne sait quoi, on ne sait qui, et que pour vous, malgré les mystères et les trucs, ça vous fait toujours mal – et moins vous comprenez, et plus ça vous fait mal !

4

— Ha ! ha ! ha ! mais après ça, vous trouverez même du plaisir dans une rage de dents ! vous esclafferez-vous.

— Eh quoi ? – Même dans une rage de dents, il y a du plaisir, vous répondrai-je. J'ai eu une rage de dents pendant un mois ; je sais de quoi je parle. Sauf que, c'est le cas de le dire, la rage, on ne la garde plus muette, on geint ; mais ces geignements-là ne sont pas sincères, ce sont des geignements retors, et tout le sel est là, qu'ils soient retors. Ces geignements traduisent le plaisir de celui qui souffre ; s'il n'en ressentait pas de plaisir, il ne geindrait pas. Un bon exemple que vous avez pris, messieurs, je m'en vais le développer. Ces geignements traduisent d'abord pour notre conscience toute l'humiliante absurdité de votre douleur ; toutes ces lois de la nature, dont vous n'avez que faire, évidemment, mais qui font que c'est vous qui souffrez, et pas elle. Ils traduisent votre conscience d'être hors d'état de vous trouver un ennemi, et d'avoir mal quand même ; la conscience que vous, avec vos régiments de *Wagenheim*², vous êtes pleinement esclave de vos dents ; qu'il suffirait qu'on ne sait qui le veuille, vos dents cesseraient de vous faire mal, et que s'il ne le veut pas, elles peuvent encore continuer pendant trois mois ; que si, enfin, vous n'êtes toujours pas d'accord et que vous protestez quand même, il ne vous reste pour vous consoler qu'à vous fouetter tout seul ou à cogner le mur avec vos poings – que ça lui fasse bien mal, au mur – et que vous n'avez résolument rien d'autre à faire. Or donc, messieurs, ce sont dans ces humiliations sanglantes, dans ces sarcasmes venus d'on ne sait qui, que commence à paraître un plaisir qui peut s'élever dans certains cas jusqu'à la volupté suprême. Messieurs, je vous demande de prêter l'oreille, un jour, aux geignements d'un homme évolué du XIX^e siècle atteint d'une rage de dents, le deuxième jour, ou le troisième, disons, de sa maladie, alors qu'il cesse progressivement de geindre comme il geignait le premier jour, quand il avait tout simplement très mal aux dents ; non pas comme pourrait geindre je ne sais quel rustre mal peigné, mais comme le fait un homme touché par le développement et la civilisation européenne, un homme *arraché à la terre et aux racines nationales*, comme on dit maintenant. Ses geignements deviennent pour ainsi dire mauvais, aussi rageurs que sales, ils durent des jours et

des nuits d'affilée. L'homme comprend lui-même qu'il ne s'aidera en rien à geindre comme il geint ; il sait mieux que personne qu'il ne fait que s'épuiser, que s'énervier, lui-même, et tout son entourage ; il sait que même le public devant lequel il s'évertue avec tant d'insistance, que toute sa famille l'écoute déjà avec dégoût, ne le croit pas le moins du monde et comprend bien qu'il pourrait geindre différemment, d'une manière plus simple, sans ces roulades et ces grimaces, qu'il ne s'amuse à ça que par méchanceté, que par sournoiserie. C'est dans toutes ces prises de conscience, toutes ces hontes que réside le plaisir. "Bigre, je vous dérange, je vous tire des larmes, j'empêche toute la maison de dormir. Eh bien, ne dormez pas, sentez chaque seconde que j'ai une rage de dents. Maintenant, j'ai cessé d'être ce héros que je voulais être devant vous, je ne suis plus qu'un homme ridicule, un *mauvais drôle*. Tant mieux ! Je suis heureux que vous m'ayez percé à jour. Ça vous dégoûte d'entendre mes sales petits gémissements ? Moi, ça me plaît de vous rendre malades ; tenez, je vais vous faire un de ces trilles qui vous dégoûtera encore plus..." Vous ne comprenez toujours pas, messieurs ? Non, je vois qu'il faut se développer longtemps, il faut longtemps cultiver sa conscience pour saisir les méandres de cette jouissance-là ! Vous riez ? Parfait. Bien sûr, messieurs, je fais des plaisanteries de mauvais goût, elles sont inégales, hésitantes, elles doutent sitôt qu'elles sont lancées. C'est que je ne m'estime pas moi-même. Un homme doué d'une conscience est-il capable de s'estimer un tant soit peu ?

5

Oui, est-ce possible, enfin, est-ce possible que l'on s'estime encore un tant soit peu si l'on a essayé de chercher du plaisir même dans la sensation de son propre abaissement ? Ce n'est pas je ne sais quel remords à la Tartuffe qui me fait dire ce que je dis. En général, jamais je n'ai pu supporter de dire : "Pardon, papa, je ne le ferai plus" – non que je fusse incapable de le dire, au contraire, peut-être, c'est justement que j'en étais trop capable, et dans quelles circonstances ! Des fois, je me faisais prendre, comme par hasard, dans des histoires où j'étais innocent comme l'enfant qui vient de naître. C'était là le plus moche. Et, avec ça, je m'émotionnais de fond en comble, je me repentais, je versais des flots de larmes et il va de soi que je me bernais tout seul, et je ne faisais pas semblant le moins du monde. Le cœur, ou quoi, qui s'amochait... Là, on ne pouvait même pas accuser les lois de la nature, même si c'était pourtant les lois de la nature qui

m'humiliaient le plus et le plus constamment toute la vie. C'est moche de repenser à ça, et c'était moche sur le coup. Parce qu'une minute plus tard, des fois, je comprenais rageusement que tout cela n'était que du mensonge, oui, du mensonge, un monstrueux mensonge de façade, je veux dire ces remords, ces émotions, tous ces serments de renaissance. Demandez-moi pourquoi je me démolissais et je me torturais tout seul de cette façon. Réponse : parce que je m'ennuyais de rester les bras croisés ; d'où ces chinoiseries. Absolument. Observez-vous un petit peu plus vous-mêmes, messieurs, vous comprendrez que c'est comme ça. Je m'inventais moi-même des aventures, une vie – pour vivre, ne fût-ce qu'un petit peu. Combien de fois m'est-il arrivé, eh bien, ne serait-ce que de me vexer, comme ça, pour rien, exprès ; des fois, je n'en savais rien, pourquoi j'étais vexé, je m'étais mis le masque, mais ça en arrivait au point où, pour le coup, je me trouvais une raison valable. Toute ma vie j'ai été attiré par ce genre d'histoires, au point que, pour finir, j'étais vraiment lancé. Une fois même, j'ai voulu me forcer à tomber amoureux – et même deux fois. Et je souffrais, messieurs, je vous en fiche mon billet. Au fond du cœur, on n'y croit pas, qu'on souffre, c'est un sarcasme qui vous remue, mais moi, je souffre, et de la manière la plus vraie, la plus réglementaire ; je suis jaloux, je bous et je trépigne... Et tout cela, messieurs, c'est par ennui – oui, par ennui ; le poids de l'inertie. Car elle est un fruit direct, légitime, une conséquence logique de la conscience, cette inertie – cette position consciente les bras croisés. J'en ai parlé plus haut. Je le répète, je répète et j'insiste : les hommes spontanés, les hommes d'action sont justement des hommes d'action parce qu'ils sont bêtes et limités. Comment j'explique cela ? Très simple : c'est cette limitation qui leur fait prendre les causes les plus immédiates, donc les causes secondaires, pour des causes premières ; ainsi parviennent-ils plus facilement et plus vite que les autres à se convaincre d'avoir trouvé la base indubitable de leur affaire – et ça les tranquillise ; et c'est là l'essentiel. Parce que, pour se mettre à agir, il faut d'abord avoir l'esprit tranquille, il faut qu'il n'y ait plus la moindre place pour les doutes. Mais, par exemple, moi, comment ferais-je pour avoir l'esprit tranquille ? Pour moi, où sont-elles donc, les causes premières qui me serviront d'appui, où sont les bases ? D'où est-ce que je les prendrais ? Je m'exerce à penser ; par conséquent, chez moi, toute cause première en fait immédiatement surgir une autre, plus première encore, et ainsi de suite à l'infini. Telle est l'essence de toute conscience et de toute pensée. Encore, si vous voulez, une loi de la nature. Et quel est donc le résultat final ? Toujours la même chose. Souvenez-vous de ce que j'ai dit de la vengeance. (Vous n'aviez rien compris, je parie.) On dit : L'homme se venge parce qu'il trouve là une chose juste. C'est donc qu'il a trouvé sa

cause première, sa base – en l’occurrence : la justice. Il peut donc être tranquille sur tous les plans, d’où – il se venge tranquillement et avec succès, convaincu qu’il est d’accomplir un acte aussi noble que juste. Mais moi, je n’en vois pas, de justice, là-dedans, et je n’y vois non plus aucune vertu, et donc, si je commence à me venger, je ne le ferai que par méchanceté. Cette méchanceté pourrait évidemment l’emporter sur mes doutes, et pourrait donc, ainsi, servir de cause première justement parce qu’elle n’est pas une cause. Mais qu’est-ce que je peux faire si je n’ai même pas de méchanceté (c’est bien par ça que j’ai commencé) ? La méchanceté, à cause de ces maudites lois de la conscience, elle est soumise à une désagrégation chimique. Un geste – et l’objet devient gaz, les raisons s’évaporent, le coupable disparaît, l’offense cesse d’être une offense, elle devient un *fatum*, quelque chose comme une rage de dents dont personne n’est coupable, et, de nouveau, il ne vous reste donc qu’une seule issue – cogner le mur, pour que ça lui fasse très mal. Et bon, on laisse tomber, parce qu’on n’a pas trouvé la cause première. Essayez un peu de vous laisser emporter à l’aveuglette par votre passion, sans réfléchir, sans cause première, essayez de chasser la conscience ne serait-ce qu’à ces moments ; aimer, haïr – mais ne plus rester les bras croisés. Le lendemain, ou le jour d’après, grand maximum, vous commencerez à vous mépriser de vous être berné vous-même comme ça, en toute connaissance de cause. Le résultat ? Bulle de savon et inertie. Ah, messieurs, mais il est bien possible que la seule raison pour laquelle je me prenne pour un homme intelligent, c’est que, de toute ma vie, je n’ai jamais rien pu ni commencer ni achever. Ça va, ça va, je ne suis qu’un bavard, rien qu’un bavard inoffensif et contrariant, comme tout le monde. Mais qu’est-ce que je peux faire quand la fonction unique et évidente de tout homme intelligent reste le bavardage, c’est-à-dire d’agiter les bras pour faire du vent ?

6

Si c’était seulement par paresse que je ne faisais rien. Messieurs, comme je m’estimerais ! Je m’estimerais parce que je serais en état de posséder en moi au moins de la paresse ; j’aurais au moins une caractéristique, qu’on pourrait presque dire positive, et dont je serais assuré. Question : qui suis-je ? Réponse : un fainéant ; qu’une chose pareille ferait plaisir à entendre. C’est donc que je suis positivement défini, donc on peut dire quelque chose de moi. “Un fainéant !” – Mais c’est un titre, une fonction, oui, une carrière, mes bons messieurs. Non

mais c'est vrai. Dès ce moment, je suis membre de droit du club le plus important, et je ne fais plus rien d'autre que m'estimer. J'ai connu un monsieur qui s'est flatté toute sa vie de s'y connaître en Laffites. Il pensait que c'était là une dignité tout à fait positive et ne laissait jamais de place pour le doute. Il est mort la conscience tranquille, et même triomphante, et il avait raison. Moi, à sa place, je me serais choisi une carrière : j'aurais été un fainéant et un glouton, mais pas un glouton ordinaire – non, un glouton qui, par exemple, se serait adonné au beau et au sublime. Qu'en pensez-vous ? Moi, il y a longtemps que j'ai ça dans l'idée. Ce "beau" et ce "sublime", je l'avoue, ils me tapent sérieusement sur le système, la quarantaine venue ; mais c'est que j'ai quarante ans – à l'époque, la chose aurait été tout autre ! Non, à l'époque, je me serais trouvé une activité en rapport – je veux dire boire à la santé de tout ce qu'est le beau et le sublime. Je me serais accroché à toutes les occasions pour commencer par verser une larme dans ma coupe, puis pour la boire à la santé du beau et du sublime. C'est le monde entier, à ce moment-là, que j'aurais vu en beau et en sublime. Dans la saleté la plus minable, la plus patente, j'aurais trouvé du beau et du sublime. Je serais devenu larmoyant comme une éponge mouillée. Un peintre, par exemple, vous aurait peint un tableau de Gay. Je bois tout de suite à la santé du peintre qui a peint ce tableau de Gay, parce que j'aime le beau et le sublime. Un auteur a écrit *Comme il plaît à chacun* ; je bois tout de suite à la santé *de chacun à qui ça plaît*, parce que j'aime le beau et le sublime. Et je demande qu'on me montre du respect pour cet amour, je persécute ceux qui ne m'en montrent pas. Je vis tranquille, je meurs en triomphant – ah, mais c'est formidable, formidable ! Et je me serais laissé pousser une de ces bedaines, je me serais arrangé un de ces triples mentons, je me serais sculpté un de ces nez de poivrot tel que n'importe qui en me voyant se serait dit : "Ben mon vieux, ça c'est du positif !" Dites ce que vous voulez, messieurs, il est bien agréable d'entendre ces exclamations en notre époque négative.

7

Mais ce ne sont là que des rêves dorés. Oh, dites-moi qui a dit le premier, qui a énoncé le premier que si les hommes faisaient des saletés, c'est seulement qu'ils ne connaissaient pas leurs véritables intérêts ? qu'il suffisait de les éclairer, de leur ouvrir les yeux sur ces intérêts véritables pour qu'ils arrêtent à l'instant de faire leurs saletés – que, s'ils sont éclairés sur leur véritable profit, s'ils le comprennent,

ils deviendront honnêtes et bons en un clin d'œil et que c'est dans le bien qu'ils verront ce profit, car on sait bien que personne ne peut agir sciemment contre son intérêt, qu'ils feront donc le bien, pour ainsi dire, par nécessité. O pauvre enfant ! O pur et innocent bébé ! Mais, tout d'abord, quand donc avez-vous vu, dans tous les millénaires, que les hommes n'agissaient que dans leur intérêt ? Que faites-vous de ces millions d'actions qui témoignent que les hommes, en toute conscience, c'est-à-dire dans la pleine compréhension de leur intérêt véritable, le laissent au deuxième plan pour se lancer sur un autre chemin, celui du risque, du hasard, sans y être forcés par rien ni par personne, comme si, justement, ils voulaient tout sauf une route balisée, et qu'ils s'en ouvrent une autre, avec obstination, sans aucune raison – une autre, absurde, plus pénible, dont c'est tout juste s'ils ne se l'ouvrent pas dans les ténèbres ? Parce que, n'est-ce pas, c'est leur obstination et leur lubie qu'ils préfèrent à leur intérêt... Un intérêt... Qu'est-ce que c'est donc, un intérêt ? Et puis, pouvez-vous prendre sur vous de définir à coup sûr ce qui est intéressant pour l'homme ? Et que se passerait-il si cet intérêt, *certaines fois*, non seulement pouvait, mais devait consister, justement, à se souhaiter non pas ce qui est profitable, mais ce qui est le pire ? Et s'il en est ainsi, si ce genre de situations peut se produire, alors, c'est toute votre loi qui tombe à l'eau. Qu'en dites-vous, ces situations existent ? Vous riez ; riez, messieurs, mais répondez ; ce qui profite à l'homme peut-il toujours être établi sans un risque d'erreur ? N'y a-t-il pas des cas qui, non seulement n'entrent pas, mais ne peuvent entrer dans une classification ? Parce que, messieurs, autant que je le sache, votre grand registre de nos intérêts, vous l'avez pris dans la moyenne des chiffres statistiques et des formules des sciences de l'économie. Vos intérêts, qu'est-ce que c'est ? Le bien-être, la richesse, la liberté, le calme, etc. ; de sorte que les hommes, qui, par exemple, iraient délibérément à l'encontre de cette liste ne seraient, d'après vous, et d'après moi, bien sûr, rien d'autre que des obscurantistes, ou carrément des fous, n'est-ce pas ? Mais, une chose étonnante : comment se fait-il que toutes ces statistiques, ces sages, ces amis du genre humain, énumérant les intérêts des hommes en oublient toujours un ? Ils ne le prennent même pas en compte au sens où il le faudrait, et c'est pourtant de cela que leur calcul dépend. Le malheur ne serait pas bien grand, si on le prenait, cet intérêt, pour l'inclure sur la liste. Mais là est toute la catastrophe, que cet intérêt si fameux n'apparaît dans aucune classification, ne trouve sa place dans aucune liste. Par exemple, j'ai un ami... D'ailleurs, messieurs, c'est votre ami à vous aussi ; et de qui donc, oui, de qui donc n'est-il pas l'ami ? En se mettant à faire quelque chose, ce monsieur-là vous expliquera tout de suite, d'une manière claire et pontifiante, comment il faut agir

précisément selon les lois de la raison et de la vérité. Bien plus : c'est avec feu et émotion qu'il vous peindra les véritables intérêts de l'espèce humaine, ses intérêts normaux ; il accusera d'un ton moqueur ces taupes imbéciles qui ne comprennent ni leurs intérêts ni la vraie signification de la vertu ; et – un quart d'heure, à peine, plus tard, sans aucune raison impondérable ou extérieure, non – par on ne sait quelle raison tout à fait intérieure, bien plus puissante que tous ses intérêts, il vous sortira une chose exactement inverse, il se placera en contradiction flagrante avec ce qu'il vient de vous dire : contre les lois de la raison, contre ses propres intérêts, bref, contre tout... Je vous préviens que cet ami est un personnage collectif, c'est pourquoi il me semble délicat de l'accuser tout seul. Mais c'est ce que je dis, messieurs : n'existe-t-il pas réellement quelque chose qui est plus cher à presque tous les hommes que leurs intérêts les plus grands, ou bien (pour ne pas aller contre la logique), est-ce qu'il n'existe pas un intérêt qui est le plus intéressant (celui-là même que tout le monde omet, et dont je viens de parler), un intérêt primordial, plus intéressant que tous les autres intérêts et au nom duquel, si cela s'avère nécessaire, les hommes sont prêts à braver toutes les lois – parfaitement, à se dresser contre le bon sens, l'honneur, le calme, le bien-être – bref, à se dresser contre tout ce qui est utile et beau, dans le seul but d'atteindre cet intérêt premier, cet intérêt le plus intéressant et qui leur est plus cher que tout ?

— Bah, ça reste un intérêt, répliquez-vous, m'interrompant. Attendez donc, messieurs, nous aurons le temps de nous expliquer, il ne s'agit pas de faire des calembours, mais de ceci : cet intérêt-là est d'autant plus remarquable qu'il détruit toutes nos classifications et qu'il démolit constamment tous les systèmes imaginés par les amis du genre humain pour le bonheur du genre humain ; que, bref, il dérange tout le monde... Mais avant de vous le nommer, cet intérêt, je veux me compromettre personnellement et c'est pourquoi j'affirme, comme par défi, que tous ces beaux systèmes, ces théories pour expliquer à notre humanité ses intérêts réels et naturels afin que son nécessaire élan pour les atteindre, ces intérêts, l'emplisse immédiatement de bonté et de noblesse, que, tous donc, ils ne sont pour le moment, à mon avis, que de la fausse logique ! Oui, oui, de la fausse logique ! Car enfin, ne serait-ce qu'affirmer cette théorie d'une régénération du genre humain dans son ensemble par un système fondé sur ses propres intérêts, c'est, d'après moi, ou peu s'en faut, la même chose... eh bien, qu'affirmer, par exemple, à la suite de Buckle, que l'homme s'adoucit avec la civilisation et que, par conséquent, il devient moins sanguinaire et moins capable de faire la guerre. La logique veut que ça paraisse vrai. Mais l'homme est à ce point esclave de son système et de ses conclusions abstraites qu'il est prêt, en toute conscience, à

déformer la vérité, prêt à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre, du moment qu'il justifie mieux cette logique. Voilà pourquoi je prends ça en exemple, c'est un exemple trop frappant. Regardez autour de vous : le sang coule à grands flots, et d'une façon tellement joyeuse, encore, on dirait du champagne. Et c'est cela, notre XIX^e siècle dont Buckle fut le contemporain. Regardez Napoléon le Grand, et celui d'aujourd'hui. Regardez l'Amérique du Nord – cette union perpétuelle. Regardez, enfin, cette caricature qu'est le Schleswig-Holstein... Qu'est-ce donc qu'elle adoucit en nous, la civilisation ? Tout ce que fait la civilisation, c'est qu'elle amène à une plus grande complexité de sensations... absolument rien d'autre. Je parie même que, cette complexité se développant, elle peut aller au point où elle nous fera découvrir des plaisirs jusque dans le sang. Cela s'est déjà produit. Avez-vous remarqué que les buveurs de sang les plus raffinés furent presque tous les hommes les plus civilisés qui soient, même si les Attila et les Stenka Razine ne leur arrivaient pas à la cheville, parfois, et que, s'ils sont peut-être moins visibles qu'Attila et que Stenka Razine, c'est simplement qu'ils sont devenus communs, trop ordinaires, qu'ils sont rentrés dans le rang ? La civilisation, si elle n'a pas rendu les hommes plus sanguinaires, a conféré à cette cruauté quelque chose de plus sale, de plus odieux. Avant, les hommes voyaient dans le meurtre un acte de justice, ils étripaient donc qui ils devaient sans remords de conscience ; maintenant, nous avons beau savoir que le meurtre est une saloperie, nous la pratiquons de plus belle, cette saloperie, et encore plus qu'avant. Qu'est-ce qui est pire ? – A vous de décider. Il paraît que Cléopâtre (passez-moi cet exemple d'histoire romaine) aimait enfoncer des épingles dorées dans les seins de ses servantes et qu'elle trouvait une jouissance dans leurs tortillements et dans leurs cris. Vous me direz que cela se passait à une époque qu'on pourrait dire relativement barbare ; que maintenant aussi, c'est une époque barbare parce que, maintenant aussi (toujours relativement parlant) on enfonce des épingles ; que maintenant aussi, même si les hommes ont su apprendre quelquefois à se faire une vision plus claire qu'aux époques barbares, ils sont loin d'avoir *appris* à agir selon ce que leur dictent les sciences ou la raison. Et, néanmoins, vous êtes toujours persuadés qu'ils finiront bien par apprendre, quand on ne sait quelles ancestrales et détestables habitudes seront définitivement passées, que le bon sens et les sciences réunis les rééduqueront de fond en comble et dirigeront leur humaine nature vers sa voie naturelle. Vous êtes persuadés qu'alors, c'est *d'eux-mêmes* qu'ils cesseront de se tromper *volontairement* et que, pour ainsi dire, c'est malgré eux qu'ils ne chercheront plus à séparer leur liberté d'avec leurs intérêts normaux. Bien plus : alors, dites-vous, c'est la science en tant que telle qui apprendra aux hommes (encore que là, ce soit même du luxe, à mon

avis) qu'en fait, ils n'ont ni volontés ni caprices, qu'au fond, ils n'en ont jamais eu, et qu'ils ne sont eux-mêmes rien d'autre que des espèces de touches de piano, ou des goupilles d'orgue ; et que, en plus de tout cela, il y a encore les lois de la nature ; de sorte que tous les actes qu'ils font ne se font pas selon leur volonté, mais par eux-mêmes, d'après les lois de la nature. Il suffit donc de découvrir ces lois de la nature et l'homme pourra cesser de répondre de ses actes, ce qui simplifiera sa vie d'une façon considérable. Toutes les actions humaines seront d'elles-mêmes classées selon ces lois, mathématiquement, un peu comme des tables de logarithmes, jusqu'à 108 000, elles seront inscrites à l'almanach ; ou, mieux encore, on pourra voir paraître des éditions utiles du genre de nos dictionnaires encyclopédiques, où tout sera noté et codifié avec une telle exactitude qu'il n'y aura plus jamais d'actes ni d'aventures.

— Alors – c'est toujours vous qui parlez – s'instaureront de nouvelles relations économiques, toutes prêtes à l'usage, calculées, elles aussi, avec une exactitude mathématique, de sorte qu'en un instant disparaîtront tous les problèmes possibles et imaginables, pour cette unique raison, en fait, qu'ils trouveront toutes les réponses possibles et imaginables. Alors, on verra se construire un palais de cristal. Alors... Bon, bref, c'est l'Oiseau bleu qui nous rendra visite. Évidemment, nul ne peut garantir d'aucune façon (c'est moi qui parle maintenant) qu'*alors*, disons, la vie ne sera pas mortellement ennuyeuse (parce que, à quoi sert de faire quoi que ce soit, si c'est déjà inscrit sur une tablette ?), mais elle sera parfaitement raisonnable. Certes, que n'inventerait-on pas quand on s'ennuie ! Car les épingles d'or, c'est aussi par ennui qu'on les enfonce – mais laissons ça. Ce qui est moche (c'est encore moi qui parle), c'est qu'on pourrait bien voir les hommes se réjouir de ces épingles d'or. Parce que l'homme est bête, phénoménalement bête. C'est-à-dire, il est loin d'être bête, mais il est tellement ingrat que rien au monde ne l'est plus que lui. Moi, par exemple, ça ne m'étonnerait pas du tout, de voir surgir, comme ça, sans prévenir, en plein milieu de cette raison régnante, un monsieur au physique ingrat, ou, pour mieux dire, rétrograde et sarcastique, qui se mettrait les deux mains sur les hanches et qui dirait : Dites donc, messieurs, est-ce qu'on ne pourrait pas l'envoyer valdinguer, toute cette raison, d'un seul coup de pied, seulement pour envoyer ces logarithmes au diable, et pour vivre à nouveau selon notre liberté stupide ? Ça, encore, ce n'est rien, mais le malheur, c'est qu'il trouvera obligatoirement des partisans : l'homme est ainsi fait. Et tout cela, pour cette raison tellement idiote qu'il serait malséant, sans doute, de la mentionner : c'est que les hommes, partout et de tout temps, qu'ils puissent être, aiment agir comme ils le veulent, et non comme le leur dictent la raison et leur propre intérêt ;

vouloir contre son intérêt est non seulement possible, c'est quelquefois *positivement obligatoire* (cela, c'est déjà mon idée). Leur volonté particulière, libre, affranchie de contraintes, leur caprice individuel, fût-il le plus farouche, leur fantaisie, exacerbée parfois jusqu'à la folie même – c'est bien cela, cet intérêt omis, ce plus profitable de tous les profits, qui n'entre dans aucune classification et qui envoie perpétuellement au diable tous les systèmes et toutes les théories. Car quoi, où les savants ont-ils bien pu trouver que les hommes ont besoin de je ne sais quelle volonté naturelle, de je ne sais quelle volonté de vertu ? Ce dont les hommes ont besoin – c'est seulement d'une volonté *indépendante*, quel que soit le prix de cette indépendance, et quelles que soient ses conséquences. Bon, et la volonté, le diable sait de quoi...

8

— Ha ! ha ! ha ! Mais votre volonté, au fond, si vous voulez, elle n'existe pas ! vous écriez-vous, m'interrompant d'un grand éclat de rire. Même, à l'époque où nous vivons, la science est si bien parvenue à *anatomiser* l'homme que nous savons parfaitement que la volonté et le prétendu libre arbitre ne sont rien d'autre que...

— Tout doux, messieurs, je voulais commencer par ça moi-même. Je vous l'avoue, vous m'avez fait peur. Je voulais juste vous crier que cette volonté, le diable seul savait de quoi elle dépendait, et que j'avais bien fait, sans doute, de m'être souvenu de la science... et je me suis écrasé. C'est là que vous êtes intervenus. Parce que, c'est vrai, n'est-ce pas, si l'on trouve vraiment une formule pour toutes nos volontés et tous nos caprices, c'est-à-dire de quoi ils dépendent, quelles sont au juste les lois qui les font naître, qui font qu'ils se développent, ou ce vers quoi ils tendent dans tel ou tel cas, etc., enfin, une formule mathématique véritable – alors, c'est sans doute vrai que l'homme cessera tout de suite de vouloir, et même, sans doute cessera-t-il à coup sûr. Qui donc pourrait vouloir vouloir selon une formule ? Bien plus : l'homme cessera tout de suite d'être un homme et deviendra une goupille d'orgue, ou quelque chose comme ça ; parce que qu'est-ce que c'est donc qu'un homme sans désirs, sans volontés, sans souhaits, sinon une goupille dans un jeu d'orgue ? Qu'en pensez-vous ? Examinons les probabilités – cela peut-il arriver, oui ou non ?

— Hum... décidez-vous, nos désirs sont presque toujours erronés à cause d'une conception erronée de nos intérêts. C'est pour cela qu'il nous arrive de vouloir vraiment n'importe quoi, si c'est dans ce

n'importe quoi que nous voyons, par pure bêtise, le chemin le plus court pour atteindre un intérêt supposé d'avance. D'accord, mais quand tout sera expliqué, calibré sur une page (ce qui est très possible parce que c'est moche, quand même, et c'est absurde de croire d'avance que l'homme ne découvrira jamais de nouvelles lois de la nature), alors, évidemment, il n'y aura plus de prétendus désirs. Car si la volonté, un beau jour, se met vraiment de mèche avec la raison, c'est donc, alors, que nous raisonnerons et que nous arrêterons de vouloir parce qu'il est impossible, par exemple, en gardant sa raison, de *vouloir* une chose absurde, d'aller de cette façon, en toute conscience, à l'encontre de la raison et de vouloir du mal... Et comme tous les désirs et les raisonnements peuvent être calculés réellement, parce qu'on finira bien par découvrir un jour les lois de notre prétendu libre arbitre, donc, c'est bien vrai, que – je ne ris pas – il peut en découler quelque chose comme une table, de sorte que, vraiment, nous nous mettrons à faire nos volontés selon cette table. Si, par exemple, un jour, on me dénombre et on me prouve que si j'ai dit “merde” à quelqu'un, c'était évidemment parce que je ne pouvais pas ne pas le dire, et que je devais le dire avec exactement l'intonation qui fut la mienne, alors, qu'est-ce qu'il me restera de *libre* en moi, surtout si je suis instruit, et que j'ai un diplôme ? A ce moment, je peux prévoir ma vie pour les trente ans à venir ; bref, si cela se fait, nous autres, il ne nous restera plus rien à faire ; de toute façon, il faudra bien se soumettre. En général, ce que nous avons à faire sans nous lasser, c'est de nous répéter qu'obligatoirement, à telle minute et dans telles circonstances, la nature ne nous demande pas notre avis ; qu'il faut que nous l'acceptons telle qu'elle est et non pas telle que nous nous la représentons dans nos fantasmes, et que s'il est vraiment exact que nous voulions aller vers les tablettes et le calendrier, et... euh, oui, eh bien, même vers les cornues, alors, donc, que voulez-vous, il faudra bien admettre les cornues ! Sinon, c'est la cornue qui s'admettra toute seule, sans nous...

— Eh oui, mes bons messieurs, c'est là que je vous y prends ! Messieurs, pardonnez-moi de m'être lancé dans la philosophie ; mais, quarante ans de sous-sol ! je peux bien me permettre un peu de fantaisie. Voyez-vous : la raison est, messieurs, une excellente chose – je vous l'accorde volontiers –, mais la raison n'est rien que la raison, elle ne satisfait donc que les besoins rationnels de l'homme, alors que le vouloir est la traduction même de la vie tout entière, oui, je veux dire de toute la vie humaine, la raison y comprise, et les grattages de méninges. Et même si notre vie n'apparaît souvent pas très propre sous cet éclairage, elle est quand même la vie, et pas seulement une extraction de racine carrée. Moi, par exemple, je veux vivre, de façon absolument naturelle, pour satisfaire toute mon aptitude à vivre et

non pour satisfaire seulement toutes mes aptitudes rationnelles, c'est-à-dire juste un vingtième, et encore, de toute mon aptitude à vivre. Que peut connaître la raison ? La raison ne peut connaître que ce qu'elle a eu le temps d'apprendre (le reste, je crois qu'elle ne le saura jamais ; ce n'est peut-être pas une consolation, mais pourquoi ne pas le dire ?), or la nature humaine fonctionne comme un tout, avec l'ensemble de ce qu'elle contient, conscient et inconscient, elle peut vous faire n'importe quoi, mais elle vit. Je soupçonne, messieurs, que vous me considérez avec de la compassion ; vous me répétez qu'un homme civilisé, évolué, enfin, l'homme tel qu'il sera dans l'avenir, ne pourra désirer sciemment une chose qui lui serait néfaste, que cela est mathématique. Je suis parfaitement d'accord, c'est bien mathématique. Mais je vous répète pour la centième fois qu'il n'y a qu'un seul cas, oui, un seul cas, où l'homme peut délibérément, en toute conscience, se souhaiter quelque chose de néfaste, de stupide, et même le plus stupide qui soit, je veux dire : pour *avoir le droit* de se souhaiter même ce qui est le plus stupide, et ne pas être lié à cette obligation de se souhaiter toujours le plus intelligent. Parce que cette stupidité suprême, parce que ce caprice, en vérité, messieurs, peut-être arrive-t-il qu'il soit, en certains cas surtout, ce qui peut exister de mieux au monde. En particulier, il peut être le meilleur de tous les biens, même s'il se révèle évidemment nuisible et s'il vient contredire les conclusions les plus sensées de notre raison sur ce qui lui procure du bien, parce que, dans tous les cas, il nous conserve ce qui nous est le plus fondamental et le plus précieux, je veux dire notre personnalité, notre individualité. Certains affirment, n'est-ce pas, que c'est cela qui est le plus précieux pour l'homme ; la volonté, si elle le veut, peut parfaitement, bien sûr, se fondre à la raison, surtout si l'on n'exagère pas cette raison, si l'on s'en sert avec modération ; elle est une chose utile, et même, quelquefois, louable. Mais, très souvent, même la plupart du temps, la volonté lui reste obstinément irréductible et... et... vous savez quoi ? Cela aussi, c'est très utile, et c'est parfois même très louable. Supposons, messieurs, que l'homme ne soit pas stupide. (C'est vrai, voilà une chose qu'on ne peut absolument pas dire de lui, ne serait-ce que pour cet argument : si l'homme est stupide, qui donc peut être intelligent ?) Mais, s'il n'est pas stupide, il reste monstrueusement ingrat ! Ingrat phénoménalement... Je pense même que la meilleure définition de l'homme est la suivante : créature bipède et ingrate. Et ce n'est pas tout encore ; cela n'est pas son défaut principal ; son défaut principal est sa mauvaise conduite perpétuelle, constante, depuis l'époque du déluge jusqu'à celle du Schleswig-Holstein des destins de l'humanité. La mauvaise conduite, donc, l'absence de raison ; puisqu'il est établi depuis longtemps que le manque de raison provient de la mauvaise

conduite. Essayez de jeter un œil sur l'histoire de l'homme ; que voyez-vous ? Du grandiose ? Je veux bien, du grandiose ; rien que le colosse de Rhodes, par exemple, il se pose là ! Le sieur Anaevski témoigne à juste titre du fait que les uns disent qu'il serait œuvre humaine, quand d'autres affirment au contraire qu'il fut créé par la nature elle-même³. Un paysage bariolé ? Sans doute, le paysage est bariolé ; il suffirait d'examiner à travers tous les siècles et chez tous les peuples ne serait-ce que les uniformes d'apparat, tant chez les militaires que chez les civils – eux aussi, ils se poseraient là, et, pour les uniformes de fonction, on s'y casserait les dents – aucun historien ne tiendrait le coup. De la monotonie ? Mais oui, sans doute, de la monotonie ; ils se battent et se battent encore, ils se battent aujourd'hui, ils se battaient avant, ils se battront plus tard – accordez-moi que c'est même un peu trop monotone. Bref, on peut dire ce qu'on veut de l'histoire du monde, tout ce qui peut venir à l'idée de la cervelle la plus dérangée. La seule chose qu'on ne puisse pas dire, c'est qu'elle est raisonnable. Vous vous contrediriez au premier mot. Et regardez un peu l'ennui qui vous arrive : car enfin, on voit paraître constamment devant nos yeux des hommes tout ce qu'il y a d'honnête et de raisonnable, des sages, des amis du genre humain, qui, justement, assignent pour but à toute leur existence de mener une vie aussi honnête et aussi raisonnable que possible, d'illuminer, pour ainsi dire, leur prochain avec eux-mêmes, pour lui prouver, au fond, qu'il est possible dans les faits de vivre sa vie d'une façon honnête et raisonnable. Eh bien ? On le sait, beaucoup de ces amis du genre, un jour ou l'autre, à la fin de leur vie, se trahissent, et terminent par je ne sais quelles aventures, dont certaines sont même carrément malpolies. Maintenant, je vous demande : que pouvez-vous attendre de l'homme, s'il est une créature douée de qualités aussi bizarres ? Mais couvrez-le de tous les biens du monde, noyez-le dans le bonheur la tête la première, pour qu'il ne reste que des petites bulles à glouglouter à la surface de ce bonheur, comme sur une mare ; donnez-lui une suffisance économique telle qu'il ne lui reste absolument plus rien à faire, sinon dormir, manger de la brioche et s'agiter, l'histoire du monde ne s'arrête pas – lui, l'homme, je veux dire, une seconde plus tard, par pure ingratitude, par pur désir de nuire, il vous fera une entourloupe. Il ira jusqu'à remettre sa brioche en jeu et se souhaitera, exprès, les bêtises les plus catastrophiques, la plus antiéconomique des absurdités, dans le seul but de mélanger à toute cette raison si positive son élément fantastique fatal. Oui, ce sont bien ses rêves fantastiques, c'est sa bêtise la plus crasse que l'homme voudra se conserver dans le seul but de se confirmer à lui-même (comme si cela était vraiment tellement indispensable) que les hommes sont encore des hommes, et pas des touches de piano, sur lesquelles jouent peut-être les propres

maines des lois de la nature mais qui menacent, ces mains, de jouer au point qu'il sera interdit de vouloir hors des limites de l'almanach. Et, bien plus encore : même au cas où il serait vraiment une touche de piano, même si c'est là une chose qu'on lui démontre par les sciences naturelles et la mathématique, même là, il ne se rendra pas à cette raison, il fera sciemment quelque chose contre, par pure ingratitude ; en fait, rien que pour s'obstiner. Et, s'il n'a plus de moyens, il inventera la destruction et le chaos, il inventera toutes sortes de souffrances, et il la soutiendra, sa position ! Il lancera au monde sa malédiction, et, comme il n'y a que l'homme qui puisse maudire (ça, c'est son privilège, ce qui le distingue le plus fondamentalement des autres animaux), je gage qu'il atteindra son but avec sa seule malédiction, qu'il arrivera donc à se convaincre vraiment qu'il est un homme et pas une touche de piano ! Si vous me dites que même cela, on peut le calculer sur des tablettes, même le chaos, la nuit et la malédiction, que c'est la seule possibilité du calcul préalable qui arrêtera tout et que la raison reprendra le dessus, alors, l'homme fera exprès de devenir fou, pour perdre cette raison et s'obstiner dans son idée ! Je suis sûr de cela, c'est une chose que je garantis parce qu'il me semble bien que toute l'activité humaine, vraiment, ne consiste qu'en cela que l'homme se prouve à chaque instant qu'il est un homme et pas une goupille d'orgue ! Par ses plaies et ses bosses, mais qu'il le prouve ; même en retournant dans les cavernes, mais qu'il le prouve. Après cela, comment ne pas pécher, ne pas se féliciter que tout cela n'existe pas encore, et que pour l'instant la volonté dépende encore de Dieu sait quoi...

Vous me criez (si seulement vous me faites encore l'honneur de me crier dessus) que personne ne me l'enlève, ma volonté ; que tout ce qu'on essaie de faire ici, c'est d'arranger le monde de telle façon que la volonté, d'elle-même, par sa volonté propre, concorde avec mes intérêts normaux, avec les lois de la nature et de l'arithmétique.

— Voyons, messieurs, de quelle volonté propre pouvez-vous parler si nous en arrivons jusqu'aux tablettes et à l'arithmétique, s'il n'y a plus que deux fois deux font quatre qui fonctionne ? Deux fois deux feront toujours quatre, que je le veuille ou non. C'est comme ça qu'elle existe, ma volonté ?

prendre en plaisantant. C'est en grinçant des dents, peut-être, que je plaisante. Messieurs, il y a des questions qui me torturent ; résolvez-les pour moi. Vous, par exemple, vous voulez désapprendre aux hommes leurs vieilles habitudes et corriger leur volonté pour qu'elle corresponde aux exigences de la science et du bon sens. Mais comment savez-vous qu'il est non seulement possible mais *nécessaire* de transformer les hommes de cette façon ? De quoi concluez-vous que la volonté humaine a une *nécessité* si impérieuse d'amendement ? Bref, comment savez-vous qu'un tel amendement aura pour les hommes un intérêt réel ? Et, tant qu'à dire ce qu'on pense, pourquoi êtes-vous *certainement* assurés que le fait de ne pas se dresser contre les intérêts normaux et véritables garantis par les conclusions de la science et de l'arithmétique soit pour les hommes réellement toujours profitable et forme une loi pour toute l'humanité ? Car, pour l'instant, cela n'est que votre supposition. C'est une loi de la logique, je veux bien le supposer, mais pas du tout, peut-être, une loi de l'humanité. Vous pensez peut-être, messieurs, que je suis fou ? Laissez-moi m'expliquer. Certes : l'homme est un animal essentiellement bâtisseur, condamné à tendre vers son but en toute conscience par la voie de l'ingénierie, c'est-à-dire à se frayer un chemin, à tout jamais et sans interruption, *vers où que ce soit*. Mais c'est pour cette raison, peut-être, qu'il a envie parfois de faire un détour, parce qu'il est *condamné* à se frayer ce chemin, et aussi, je suppose, parce que, si bête que puisse être en général l'homme d'action spontané, il lui arrive quand même de penser quelquefois que ce chemin, en fait, le mène presque toujours *où que ce soit*, que l'essentiel n'est pas de savoir où, mais le fait qu'il y aille, et que le gentil garçon, méprisant l'art de l'ingénierie, ne tombe pas dans la fatale oisiveté, laquelle, comme nous savons, est mère de tous les vices. Les hommes aiment bâtir et se tracer des chemins, d'accord. Mais pourquoi aiment-ils aussi passionnément la destruction et le chaos ? Ça, dites-le-moi un peu. J'ai envie de déclarer deux mots moi-même à ce sujet. N'est-ce pas, peut-être que s'ils aiment tant la destruction et le chaos (et il est indéniable qu'il leur arrive d'aimer ça très fort, la chose est là), c'est qu'ils craignent eux-mêmes instinctivement d'atteindre leur but et d'achever le bâtiment qu'ils sont en train de construire ? Qu'en savez-vous, peut-être, leur bâtiment, ils l'aiment seulement de loin, mais pas du tout de près ; peut-être ce qu'ils aiment, c'est seulement le bâtir, mais pas vivre dedans, mais le laisser après aux *animaux domestiques**, du genre des fourmis, des moutons, etc. Les fourmis, elles, elles semblent d'un avis contraire. Elles possèdent un bâtiment stupéfiant du même genre, indestructible à tout jamais – la fourmilière.

Mesdames les fourmis ont commencé avec la fourmilière, elles finiront sans doute avec la fourmilière, ce qui fait honneur à leur

constance et à leur caractère positif. Mais les hommes sont des créatures frivoles et pas jolies-jolies, et, comme le joueur d'échecs, peut-être, ils n'aiment que le processus qui mène au but, et non le but en tant que tel. Et, qui sait (on n'en jurerait pas), peut-être tout notre but en ce monde, ce but vers quoi l'humanité tend tellement, ne tient-il justement que dans le caractère continu du processus de sa conquête, en d'autres mots – que dans la vie elle-même et non à proprement parler dans le but, lequel, cela est évident, ne doit être rien d'autre qu'un deux et deux font quatre, c'est-à-dire une formule, car deux et deux font quatre, ce n'est déjà plus la vie, messieurs, mais le début de la mort. Du moins les hommes ont-ils toujours eu peur, d'une façon ou d'une autre, de ce deux et deux, comme j'en ai peur moi-même à l'instant où j'écris. Supposons que les hommes ne fassent que rechercher ces deux et deux, qu'ils traversent les océans, qu'ils sacrifient leur vie dans cette recherche, mais – les trouver, les trouver pour de vrai, je vous le jure, ils en ont un peu peur. Ils sentent bien que dès qu'ils les auront trouvés, ils n'auront plus rien à chercher. Les ouvriers, à la fin de leur travail, reçoivent au moins de l'argent, ils peuvent faire un tour au bistro, se retrouver au poste – et voilà une semaine bien remplie. Mais les hommes, où peuvent-ils aller ? Au moins, chaque fois, remarque-t-on chez eux comme un malaise quand ils atteignent ce genre de buts. Ils aiment l'action d'atteindre, mais, le fait même – ils ne l'aiment pas du tout, ce qui, bien sûr, est terriblement drôle. Bref, les hommes sont conçus d'une façon comique ; il y a sans doute là comme une espèce de calembour. Mais deux et deux font quatre reste quand même résolument insupportable. Deux et deux font quatre, mais c'est, à mon avis, si je puis me permettre, un sarcasme pur et simple. Deux et deux se pavane comme un coq, se dresse au milieu de votre route, les mains sur les hanches, et reste là à vous cracher dessus. Je vous accorde que deux et deux est une chose excellente ; mais tant qu'à tout louer, c'est deux et deux font cinq qui peut être un engin combien plus adorable.

D'où vient que vous êtes si fermement, si triomphalement persuadés que seuls le positif et le normal – bref, en un mot, le bien-être – sont dans les intérêts des hommes ? Votre raison ne se trompe-t-elle pas dans ses conclusions ? Et si les hommes n'aimaient pas seulement le bien-être ? Et s'ils aimaient la souffrance exactement autant ? Si la souffrance les intéressait tout autant que le bien-être ? Les hommes l'aiment quelquefois, la souffrance, d'une façon terrible, passionnée, ça aussi, c'est un fait. Ce n'est même plus la peine de se rapporter à l'histoire du monde ; posez-vous la question vous-même si seulement vous êtes un homme et si vous avez un tant soit peu vécu. Quant à mon opinion personnelle, aimer seulement le bien-être, ça me paraît presque indécent. Que ce soit bien ou mal, mais casser quelque chose,

c'est parfois très plaisant. Car ce n'est pas la souffrance, au fond, que je défends ici, et pas non plus le bien-être. Ce que je défends, c'est... mon caprice, le fait qu'il me soit garanti quand j'en ressentirai le besoin. Par exemple, la souffrance est inadmissible dans les vaudevilles, je le sais. Dans le palais de cristal, elle est, de plus, impensable : la souffrance, c'est un doute, c'est une négation, or qu'est-ce qu'un palais de cristal où le doute est possible ? Mais je reste persuadé que l'homme ne refusera jamais la souffrance véritable, c'est-à-dire la destruction et le chaos. Car la souffrance est la seule cause de la conscience. Même si j'ai commencé par affirmer que la conscience était pour les hommes leur plus grand malheur, je sais qu'ils l'aiment et ne l'échangeraient contre aucune satisfaction. La conscience est infiniment supérieure à deux et deux. Parce que, après deux et deux, cela s'entend, il ne reste non seulement plus rien à faire, mais plus rien à connaître. Tout ce qu'il est possible de faire alors, c'est de se boucher les cinq sens et de se plonger dans la contemplation. Bien sûr, la conscience vous amène au même résultat, c'est-à-dire que, là non plus, il n'y a plus rien à faire, mais on peut toujours se flageller de temps à autre, et ça vous ravigote un peu quand même. C'est vieux jeu, d'accord, mais c'est mieux que rien.

10

Vous avez foi en un palais de cristal à jamais indestructible, c'est-à-dire quelque chose à quoi on ne pourra pas tirer la langue en douce ni dire mentalement "merde". Et moi, peut-être, c'est pour cela que j'en ai peur, de cette construction, parce qu'elle est en cristal et à jamais indestructible, et qu'on ne peut même pas, en douce, lui tirer la langue.

Parce que, vous comprenez : si vous installiez un poulailler à la place du palais, au cas où il se mettrait à pleuvoir, je me glisserais même dans le poulailler pour ne pas être trempé, mais ma reconnaissance pour m'avoir protégé des gouttes ne me le fera pas prendre pour un palais. Vous riez, vous dites qu'un poulailler vaut bien le château de Versailles, en cas de pluie. Je vous réponds : Oui, si le seul but de la vie est de rester au sec.

Que faire si je me suis mis en tête qu'on ne vit pas que pour cela, et que, tant qu'à faire de vivre, autant vivre à Versailles ? C'est cela, mon désir, c'est mon envie. Vous ne me l'effacerez de la cervelle qu'au moment où vous saurez me changer mes désirs. Eh bien, changez-les-moi, tentez-moi avec autre chose, donnez-moi un autre idéal. En

attendant, je ne prendrai pas un poulailler pour un palais. Supposons même que le palais de cristal ne soit que du vent, que les lois de la nature l'interdisent et que je ne l'aie inventé que par suite de ma propre bêtise, à cause de certaines coutumes ancestrales irrationnelles de notre génération. Qu'est-ce que j'en ai à faire, que la nature l'interdise ? N'est-ce pas la même chose s'il existe dans mes désirs, ou, pour mieux dire, s'il existe tant que mes désirs existent ? Je gage que vous riez encore. Riez, je vous en prie ; j'accepte toutes les moqueries, mais je ne dirai pas que je suis rassasié si j'ai le ventre creux ; je sais quand même que je ne saurai pas me satisfaire d'un compromis, d'un zéro périodique constant, pour la seule raison qu'il existe selon les lois de la nature et qu'il existe *en fait*. Je ne prendrai pas pour le sommet de mes désirs un immeuble de rapport, avec des appartements pour les pauvres, des baux de mille ans et, on n'est jamais trop prudent, des Wagenheim sur une affichette. Anéantissez-moi mes désirs, effacez-moi mes idéaux, montrez-moi quelque chose de mieux et je vous suivrai. Je suppose que vous me répondez que je fais beaucoup d'histoires pour rien – auquel cas je vous réponds la même chose. Nous parlons sérieusement ; si vous ne voulez pas me faire l'honneur de m'écouter, je ne vous retiens pas. J'ai mon sous-sol.

Mais, tant que je suis vivant et que je désire – que ma main se dessèche si j'apporte une seule brique à un bâtiment de ce genre ! Oubliez ce que j'ai dit, tout à l'heure, quand je refusais le palais de cristal pour la seule raison qu'il était impossible de lui tirer la langue. Si j'ai dit ça, ce n'est pas du tout que j'aime tirer la langue. La seule chose, peut-être, qui me mettait en rage, c'est que dans toutes vos constructions, jusqu'à présent, on n'en trouve pas, des palais où l'on puisse même ne pas tirer la langue. Non, je me la laisserais couper, cette langue, avec reconnaissance, s'il pouvait arriver que je n'aie moi-même plus jamais envie de la tirer. Qu'est-ce que j'en ai à faire, si ce palais, on ne peut pas le construire, et qu'il faille bien nous contenter d'appartements ? Pourquoi est-ce que je suis bâti de tels désirs ? N'ai-je donc été bâti que pour parvenir à cette conclusion que toute ma construction n'est que du vent ? Est-ce que vraiment c'est là le but ? Je n'arrive pas à y croire.

Encore que, vous savez : je suis convaincu qu'il faut lui mettre le mors aux dents, à notre gars du sous-sol. Il est capable de se taire dans son sous-sol pendant quarante années, bien sûr, mais qu'il arrive à resurgir dans la lumière – il parle, il parle, il parle...

A la fin des fins, messieurs : mieux vaut ne rien faire du tout ! Mieux vaut être inerte en toute conscience ! Et donc, vive le sous-sol ! J'ai eu beau affirmer que j'étais jaloux de l'homme normal jusqu'à la bile la plus noire – dans les conditions où je le vois, je ne veux pas devenir comme lui. (Même si je ne cesse pas d'être jaloux. Non, non – le sous-sol a quand même plus d'intérêt !) Là, au moins, il est possible... Eh là, mais là aussi je raconte n'importe quoi ! Je raconte n'importe quoi parce que je sais moi-même, comme deux et deux, que ce n'est pas le sous-sol qui est mieux, c'est quelque chose d'autre, quelque chose qui n'a rien à voir, et que je cherche tellement, et que je ne trouverai jamais ! Au diable le sous-sol !

Mais voilà ce qui serait le mieux : si je croyais moi-même, un tout petit peu, à ce que j'ai écrit. Je vous jure, messieurs, il n'y a pas un mot, non, pas un seul, auquel je croie dans ce que je viens de gribouiller ! C'est-à-dire que j'y crois, et, en même temps, je crois que je n'y crois pas, je ne sais pour quelle raison, je sens et j'ai dans l'idée que je suis en train de mentir comme un bateleur de foire.

— Pourquoi avez-vous donc écrit tout ça ? me demandez-vous.

— Je vous enfermerais pour quarante ans, sans rien à faire, et je reviendrais vous voir quarante années plus tard, dans votre sous-sol, pour voir où vous en êtes... Est-il possible de laisser seul un homme sans rien à faire pendant quarante années ?

— Et vous n'avez pas honte, et ça ne vous humilie pas ? me direz-vous peut-être, en secouant la tête avec mépris. Vous avez soif de vivre et vous répondez vous-même aux questions essentielles avec votre logique de la confusion. Vos attaques sont tellement énervantes, tellement insolentes, et – en même temps – comme vous avez peur ! Vous dites n'importe quoi et vous en êtes satisfait ; vous proférez des insolences, vous tremblez perpétuellement de ce que vous dites, et vous demandez pardon. Vous assurez que vous n'avez peur de rien, et, en même temps, vous essayez de vous grandir devant nous. Vous assurez que vous grincez des dents, et, en même temps, vous plaisantez pour nous faire rire. Vous savez que vos bons mots ne sont pas drôles, mais il est clair que vous êtes heureux de leur qualité littéraire. Peut-être est-ce vrai que vous avez souffert, mais vous n'éprouvez pas le moindre respect pour votre souffrance. Vous détenez une vérité, mais vous n'avez pas la moindre pudeur ; c'est la gloriole la plus mesquine qui vous fait exhiber votre vérité devant tout le monde, au pilori, à la foire... Oui, vous voulez dire quelque chose, mais votre peur vous fait cacher votre dernier mot car vous n'avez pas assez de cran pour lui trouver une expression, vous n'êtes mû que par une insolence lâche. Vous vous flattez de votre conscience, mais vous ne faites qu'hésiter, car même s'il est vrai que votre esprit travaille, votre cœur est noirci par la dépravation et, sans un cœur pur, une

conscience pleine et juste est inimaginable. Et comme vous êtes énervant, que vous êtes collant avec toutes vos grimaces ! Mensonge, mensonge et encore mensonge !

Évidemment, ce que vous me dites là, je viens de l'inventer. C'est toujours le sous-sol. Pendant quarante années j'ai écouté ce genre de discours derrière la porte. Je les ai inventés moi-même, il n'y avait que ça qui se laissait inventer. Pas étonnant que ça se soit appris par cœur, et que ça me fasse de la littérature...

Enfin, est-ce que vraiment, vraiment, vous pensez que j'ai à ce point une cervelle d'oiseau pour imaginer que tout cela, je le publierai et que je vous le donnerai à lire ? Encore une chose qui m'étonne : c'est vrai, pourquoi est-ce que je vous appelle "messieurs", pourquoi est-ce que je m'adresse à vous comme si, vraiment, je m'adressais à des lecteurs ? Les œuvres du genre de celle que j'ai l'intention d'écrire, on ne les publie pas, on ne les montre à personne. Du moins n'ai-je pas assez de force en moi – et je ne pense pas qu'il faille que j'en aie. Mais, voyez-vous : une fantaisie m'est entrée dans la tête, et je veux la réaliser quoi qu'il m'en coûte. Voilà de quoi il s'agit.

Il y a dans les souvenirs de chacun des choses qu'il ne révèle pas à tout le monde, mais seulement à des amis. Il y a des choses qu'il ne révélera pas même à ses amis, mais seulement à sa propre conscience, et encore – sous le sceau du secret. Et il y a enfin des choses que les hommes craindront de révéler même à leur propre conscience, et ces choses, même chez les hommes les meilleurs, il y en a une quantité qui s'accumule. On pourrait l'énoncer ainsi : plus les hommes sont honnêtes, plus il y en a. Au moins, moi-même, n'ai-je décidé que récemment de me rappeler certaines de mes aventures – jusqu'à présent, je les avais toujours contournées, avec, même, une inquiétude bien réelle. Maintenant, non seulement je me les rappelle mais j'ai encore décidé de les écrire, et c'est cela que je veux essayer : est-il possible d'être entièrement sincère – ne fût-ce qu'avec sa propre conscience – et d'affronter toute la vérité ? Une parenthèse : Heine affirme que les autobiographies fidèles sont presque impossibles car il est presque sûr qu'on se mentira à soi-même. Il pense, par exemple, que Rousseau a menti dans sa confession, et qu'il a même menti sciemment, par vanité. Je suis sûr que Heine a raison ; je comprends très bien qu'on puisse s'accuser de tous les péchés du monde par simple vanité, et je conçois parfaitement quel genre de vanité cela peut être. Mais Heine parlait d'un homme qui faisait une confession publique. Moi, je n'écris que pour moi seul et je déclare une fois pour toutes que même si j'écris en ayant l'air de m'adresser à des lecteurs, c'est seulement pour faire bien, parce que c'est plus facile. Ce n'est là qu'une forme, une pure forme vide, je n'aurai jamais de lecteurs. Je l'ai déjà déclaré...

Je veux que rien ne vienne me gêner dans l'écriture de mes carnets. Je n'établirai ni ordre ni système. Ce qui me reviendra en mémoire, je le noterai.

Tenez, par exemple : vous auriez pu pinailler sur le mot et me demander : s'il est vrai que vous ne comptez pas avoir de lecteurs, pourquoi vous faites-vous de telles remarques – et par écrit, encore ! – comme quoi vous n'établirez ni ordre ni système, vous noterez ce qui vous reviendra, etc. ? Pourquoi toutes ces explications ? A quoi bon ces excuses ?

— Ah, mais précisément ! vous dis-je.

Remarquez, il y a là toute une psychologie... Peut-être le fait que je suis simplement un lâche. Peut-être aussi le fait que si je m'imagine devant un public, c'est pour me tenir un peu plus décemment pendant que j'écrirai. Des raisons, on en trouverait mille.

Et cela, encore : au fond, pourquoi diable est-ce que je veux écrire ? Si ce n'est pas pour le public, on pourrait croire qu'il suffirait de se souvenir mentalement, sans rien traduire sur le papier.

Bien sûr, messieurs : seulement, sur le papier, cela prendra un air plus solennel. Il y aura là je ne sais quoi de plus imposant, mon propre tribunal sera plus fort, j'améliorerai mon style. Et puis : peut-être le fait d'écrire m'apportera-t-il un soulagement. Ces jours-ci, par exemple, il y a un vieux souvenir qui m'opprime entre tous. Je m'en suis souvenu en détail il y a quelques jours et il ne me quitte plus depuis, comme un air de musique affligeant qui ne veut plus se décoller de vous. Il faudra bien qu'il se décolle, pourtant. Des souvenirs comme celui-là j'en ai des centaines ; sauf que, parfois, dans cette centaine, il y en a un qui se dégage et qui m'opprime. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que si je le transcris, il va se décoller. Pourquoi ne pas essayer ?

Enfin : je m'ennuie, je ne fais rien à longueur de journée. Écrire, c'est comme si c'était du travail. On dit que le travail vous rend honnête et bon. Eh bien, voici au moins une chance.

Il neige en ce moment, c'est une neige mouillée, jaune, glauque. Hier, c'était pareil – c'était pareil les jours d'avant. C'est cette neige mouillée, je crois, qui m'a rappelé cette anecdote qui refuse maintenant de se décoller de moi. Que mon récit soit donc sur la neige mouillée.

II

SUR LA NEIGE MOUILLÉE

*Quand au profond du précipice,
Ma fougue ardente, exhortatrice,
Sauvait ton âme de la mort
Et, pleine de douleur brûlante,
Tu maudissais l'emprise lente
D'une vie passée sans remords ;
Quand, châtiant par la mémoire
Un cœur enclin à oublier,
Tu me disais toute l'histoire
D'avant que nous fussions liés ;
Les mains serrées sur le visage,
Emplie de honte, emplie d'horreur
Tu fus saisie par un orage
De larmes, pur, libérateur...
Etc.*

Extrait d'une poésie de
Nikolai Nekrassov¹

A cette époque, je n'avais que vingt-quatre ans. Ma vie était déjà lugubre, désordonnée et solitaire jusqu'à la sauvagerie. Je ne fréquentais personne, j'évitais même de parler et je me renfonçais de plus en plus dans mon trou. Au travail, au bureau, je m'efforçais même de ne regarder personne et je remarquais fort bien que non seulement mes collègues me prenaient pour un individu bizarre mais que – et c'est cette impression que j'avais toujours – ils semblaient me considérer avec une espèce de dégoût. Il m'arrivait de penser : pourquoi suis-je le seul à avoir l'impression qu'on le regarde avec dégoût ? Un de nos collègues avait une tête monstrueuse, grêlée d'une façon invraisemblable, on aurait presque dit un bandit de grand chemin. Moi, avec une figure aussi obscène, je crois que je n'aurais même jamais osé lever les yeux. Un autre avait un uniforme tellement râpé que ça se mettait à puer quand on s'approchait de lui. Pourtant, aucun de ces messieurs n'éprouvait de la gêne – ni pour sa mise, ni pour sa tête, ni, je ne sais pas, d'un point de vue moral. Ni l'un ni l'autre n'imaginaient qu'on les regardait avec dégoût ; et si même ils se l'étaient imaginé ils s'en seraient fichus, pour peu que M. le directeur n'ait pas daigné les regarder ainsi. Aujourd'hui, il m'est parfaitement évident que c'est moi-même, avec mon incommensurable vanité et, donc mon exigence envers moi-même, qui me considérais plus que souvent avec cette insatisfaction furieuse pouvant aller jusqu'au dégoût et assignais cette opinion à tous les autres. Par exemple, j'avais pris ma figure en haine, je trouvais qu'elle était détestable, j'avais même dans l'idée que son expression devait être, en tant que telle, répugnante – c'est pourquoi, chaque fois que j'arrivais au bureau, je faisais des efforts désespérés pour me tenir d'une façon aussi indépendante que possible, pour qu'on n'aille pas me soupçonner de je ne sais quelle bassesse, et que mon visage exprime autant de dignité qu'il le pouvait. "Je veux bien que ma figure soit laide, me disais-je, mais qu'elle soit digne, au moins, qu'elle soit expressive, et *particulièrement* intelligente." Mais je savais à coup sûr, jusqu'au martyre, que jamais ma figure n'exprimerait toutes ces perfections. Et,

le plus horrible, c'est que je la trouvais positivement idiote. Pour moi, la seule intelligence m'aurait suffi, et largement. Même comme ça, j'aurais fini par me faire à une expression répugnante si seulement, au même moment, on avait vu dans ma figure une intelligence terrible.

Évidemment, je haïssais tous mes collègues de bureau, et je les méprisais, du premier au dernier, mais, en même temps, c'est comme s'ils m'effrayaient. Il arrivait que je les place soudain même plus haut que moi. Cela m'arrivait bizarrement sans prévenir : soit je les méprisais, soit je les plaçais plus haut que moi. Un homme honnête et cultivé ne peut être vaniteux sans être d'une exigence illimitée envers lui-même, et sans se mépriser parfois jusqu'à la haine. Mais, en méprisant, ou en élevant au pinacle, c'est tout juste si je ne baissais pas les yeux devant le premier venu. Je faisais même des expériences : aurais-je la force d'affronter le regard que me portait ne fût-ce qu'un tel, et je baissais toujours les yeux le premier. Cette torture-là me rendait fou. Ce dont j'avais peur aussi jusqu'à me rendre malade, c'était d'être ridicule, et c'est pourquoi j'adorais servilement la routine dans tout ce qui avait trait au dehors ; je suivais l'ornière commune avec amour et j'avais peur, le plus sincèrement du monde, de faire preuve de la plus petite excentricité. Comment aurais-je pu tenir ? J'étais évolué d'une façon malade comme doit l'être tout homme évolué de notre temps. Eux, ils étaient tous idiots et ils se ressemblaient comme des moutons dans un troupeau. Peut-être étais-je le seul dans tout le bureau à croire constamment que j'étais un lâche et un esclave ; si j'avais cette impression, c'est justement que j'étais évolué. Or ce n'était pas qu'une impression, mais bien la vérité : j'étais un lâche et un esclave. Je dis cela sans la moindre gêne. Tout honnête homme de notre temps est et doit être un lâche et un esclave. C'est son état normal. J'en suis profondément convaincu. C'est ainsi qu'il est fait, qu'il est bâti. Ce n'est pas seulement à notre époque, à cause de je ne sais quelles circonstances fortuites, mais c'est de tout temps, en général, qu'un honnête homme doit être un lâche et un esclave. Une loi de la nature pour tous les honnêtes gens de la terre. Et si d'aucuns essaient de fanfaronner pour telle ou telle chose, que ça ne leur serve pas de consolation, ni d'excitant – de toute façon, ils devront s'aplatir devant autre chose. Telle est l'unique et l'éternelle issue. Il n'y a que les ânes et leurs rejets qui fanfaronnent, et encore – jusqu'à un certain mur. Ils ne valent pas l'attention qu'on leur porte car ils ne signifient rigoureusement rien.

Il y avait une autre circonstance qui me torturait encore : le fait, précisément, que personne ne me ressemblait, et que je ne ressemblais à personne : “Moi, je suis seul, et eux, ils sont *tous*”, pensais-je... et je restais pensif.

Cela prouve bien que j'étais encore un gosse.

Il arrivait aussi le contraire. Parfois, c'était tellement répugnant d'aller au bureau : à tel point qu'il m'arrivait souvent de revenir malade. Mais, brusquement, sans aucune raison, j'entrais dans une période de scepticisme et d'indifférence (chez moi, tout arrivait toujours par périodes) – et me voilà en train de me moquer tout seul de ma propre intolérance et de mes dégoûts, et de m'accuser de *romantisme*. Soit je refuse même d'adresser la parole, soit j'en arrive au point où, non seulement je parle, mais j'ai cette lubie de devenir leur ami. Mon dégoût passait net, brusquement, sans aucune raison. Qui sait, peut-être ne l'avais-je jamais senti vraiment – était-il de façade, livresque ? Jusqu'à ce jour, je n'ai pas trouvé de réponse à cette question. Une fois, même, nous sommes vraiment devenus amis, je me suis mis à fréquenter leurs maisons, j'ai joué aux cartes, j'ai bu de la vodka, j'ai parlé de l'avancement... Mais permettez-moi ici de faire une digression.

Nous, les Russes, en général, nous n'avons jamais eu de ces crétins de romantiques éthérés allemands et surtout français, ces gens sur qui rien n'a d'effet – la terre peut s'écrouler sous eux, la France entière peut mourir sur les barricades, ils resteront toujours les mêmes, ils ne changeront pas, ne serait-ce que par décence, ils chanteront toujours leurs chansons éthérées, jusqu'à, pour ainsi dire, leur dernier souffle, parce qu'ils sont des crétins. Chez nous, en Russie, il n'y a pas de crétins – chacun le sait ; c'est en cela que nous nous distinguons des terres étrangères. Par conséquent, nous n'avons pas non plus de natures éthérées dans leur forme pure. C'est tous nos publicistes et nos critiques "positifs" de l'époque, en faisant la chasse aux Kostanjoglo et aux oncles Piotr Ivanovitch² qu'ils prenaient par sottise pour notre idéal, qui ont déliré sur nos romantiques à nous, en croyant qu'ils étaient tout aussi éthérés que les Allemands et les Français. Au contraire, le caractère de nos romantiques est complètement, radicalement opposé aux éthérés de l'Europe, et aucune aune européenne ne leur convient. (Permettez-moi quand même d'utiliser ce mot de "romantique" – c'est un vieux petit mot, bien digne, ennobli par l'usage et connu de tout le monde.) Le caractère de nos romantiques, c'est de tout comprendre, *de tout voir et de voir souvent d'une façon plus claire que ne le font nos esprits les plus positifs* ; ne se soumettre à rien ni à personne, mais, en même temps, n'être dégoûté par rien ; tout contourner, céder à tout, avoir toujours une conduite politique ; ne jamais perdre de vue un but pratique, utile (un petit appartement de fonction, par exemple, une petite pension, une jolie médaille), garder ce but en point de mire par-delà tous les enthousiasmes et les volumes de poésies lyriques et, en même temps, conserver en soi, indestructible jusqu'au dernier souffle, "le beau et le sublime", et se conserver soi-même, par la même occasion, comme ça,

enrobé de coton, comme une espèce, disons, de pièce de joaillerie, ne serait-ce que pour le bien de ce fameux “beau” et de ce fameux “sublime”. C’est un homme large, notre romantique à nous, et, en même temps, le premier brigand de la terre, je vous assure... je suis bien placé pour le savoir. Si le romantique se révèle intelligent, bien sûr. Mais qu’est-ce que je raconte ! Un romantique, ça a toujours de l’intelligence – je voulais juste faire remarquer que s’il y a eu chez nous des crétins romantiques, là comme ailleurs, c’est pour cette unique raison que, dans la fleur de l’âge, ils se muaient à jamais en Allemands et, pour sauvegarder avec plus de confort leur joaillerie fine, ils partaient s’installer là-bas, je ne sais où, du côté de Weimar, surtout, ou dans la Forêt-Noire. Moi, par exemple, je méprisais sincèrement le travail que je faisais et si je ne crachais pas dessus, c’était par pure nécessité, parce que c’est là que je me trouvais – et que je touchais ma paie. Le résultat, remarquez-le, était quand même que je ne crachais pas. Notre romantique préférerait devenir fou (ce qui, d’ailleurs, arrive assez rarement) plutôt que de cracher s’il n’a pas la perspective d’une autre carrière, et on ne le mettra jamais dehors, on l’emmènera plutôt à l’asile en tant que “roi d’Espagne³” – et encore, seulement s’il devient vraiment très fou. Parce que, chez nous, les seuls qui deviennent fous, ce sont les malingres, les blondinets. La grande majorité des romantiques, elle, finit par arriver aux grades les plus sérieux. Polyvalence inouïe ! Et quelle aptitude à ressentir les choses les plus contraires ! Moi, à l’époque, cela me consolait déjà, et je n’ai pas changé d’avis. Voilà bien pourquoi nous avons tant de “larges natures” qui ne perdent jamais leur idéal même quand elles tombent dans la dernière déchéance ; ces hommes, ils ne lèveront pas le petit doigt au nom de leur idéal, ils sont des brigands et des voleurs patentés, mais ils respectent quand même jusqu’aux larmes leur idéal originel et, au fond de leur cœur, ils sont honnêtes à faire peur. Oui, messieurs, il n’y a que chez nous que la canaille la plus patentée peut être absolument – et même au sens le plus sublime – honnête jusqu’au fond du cœur, tout en ne cessant jamais d’être une canaille. Je le répète, à tout bout de champ, on voit nos romantiques qui se transforment en coquins si habiles (je l’emploie avec amour, ce mot “coquins”), ils font brusquement preuve d’un tel sens des réalités et d’une connaissance si positive que leurs supérieurs médusés et le public ne peuvent que claquer la langue avec stupéfaction.

Oui, leur polyvalence est stupéfiante, Dieu sait ce qu’elle peut devenir, en quoi elle se transformera avec le temps et ce qu’elle nous promet pour l’avenir. Parce qu’il vaut le coup, le matériau ! Si je dis ça, c’est tout sauf du patriotisme ridicule ou cocardier. Mais je suis sûr que vous pensez encore que je plaisante. Ou bien, qui sait, peut-être est-ce le contraire, vous êtes persuadé que je pense vraiment ce que je

dis là. De toute façon, messieurs, je considère comme un honneur et un plaisir particulier l'une comme l'autre de vos opinions. Et, pour ma digression, vous voudrez bien me pardonner.

Il va de soi qu'avec mes camarades mon amitié ne tenait pas, je les envoyais très vite au diable, et mon inexpérience de gamin me dictait même de ne plus les saluer, comme si je les retranchais du monde. Encore que ça ne me soit arrivé qu'une seule et unique fois. Sinon, j'ai toujours été seul.

Ce que je faisais surtout à la maison, c'est que je lisais. Je voulais que des impressions extérieures viennent étouffer ce qui bouillait sans cesse au fond de moi. Et, pour moi, les seules impressions extérieures venaient de la lecture. La lecture, cela va de soi, m'aidait beaucoup – elle me passionnait, elle me comblait, me torturait. Mais, quelquefois, elle m'ennuyait à mort. Quand même, j'avais besoin de bouger et je me plongeais alors, je ne dirai pas dans la débauche – mais dans une débauchette, obscure, souterraine et sale. Mes petites passions étaient aiguës, brûlantes à cause de mes nerfs toujours malades. Il y avait des à-coups hystériques, avec des larmes et des convulsions. En dehors de la lecture, il n'y avait pas d'issue – c'est-à-dire que je n'avais rien que j'aurais pu admirer dans mon entourage et qui aurait pu m'entraîner. Et puis, l'angoisse qui s'accumulait ; je voyais monter un désir hystérique de contradictions, de contrastes – et je me lançais dans la débauche... Si je viens de raconter tout ça, ce n'est pas du tout pour me justifier... Encore que – non ! mensonge ! Si, justement, je voulais me justifier. Note à usage interne, messieurs. Je ne veux plus mentir. J'ai promis.

Je me débauchais tout seul, la nuit, d'une façon cachée, craintive, sale – la honte ne me quittait pas dans les minutes les plus répugnantes et, dans ces minutes-là, en arrivait à une malédiction. Dès cette époque, je portais mon sous-sol au fond du cœur. J'avais une frousse horrible qu'on me voie, qu'on me rencontre, qu'on me reconnaisse. Je fréquentais toutes sortes d'endroits peu ragoûtants.

Une nuit, passant devant une guinguette sale, je vis par la lumière de la fenêtre que des messieurs se disputaient à coups de queue devant un billard – l'un d'eux se fit même jeter dehors par la fenêtre. A un autre moment, j'aurais eu la nausée, mais je sentis fondre sur moi une de ces minutes où je me mis à envier le monsieur qu'on venait de vider, à l'envier tellement que j'allai jusqu'à entrer dans la guinguette, dans la salle de billard : “Peut-être que moi aussi, je me disputerai, et je me ferai vider par la fenêtre.”

Je n'étais pas ivre mais, que voulez-vous ? Le cafard peut vous amener jusqu'à ce genre d'hystéries. Mais il ne s'est rien passé. Il se révéla que je n'étais même pas capable de sauter par la fenêtre – je repartis sans m'être battu.

Je me fis cueillir, par un officier, dès le premier pas.

Je me tenais devant le billard et je barrais la route, sans le savoir – lui, il voulait passer ; il me prit donc par les épaules et, sans rien dire – sans me prévenir, sans m'expliquer –, il me déplaça de l'endroit où j'étais jusqu'à un autre, et il continua, comme s'il ne n'avait pas remarqué. J'aurais pu pardonner, sans doute, les coups mais je ne pouvais absolument pas pardonner qu'il me déplace et que, d'une façon aussi radicale, il ne me remarque pas.

Dieu sait ce que j'aurais donné alors pour une dispute plus normale, plus décente – plus, n'est-ce pas, *littéraire* ! Il m'avait traité comme une mouche. Cet officier, il faisait bien sept pieds de haut ; moi, je suis un homme chétif, malingre. Mais la dispute, elle dépendait quand même de moi : il suffisait que je proteste, ça n'aurait fait ni une ni deux, je passais par la fenêtre. Mais je me suis ravisé, j'ai préféré... m'effacer rageusement.

Je sortis de la guinguette troublé, bouleversé, et, le lendemain, je poursuivis mes débauches d'une façon encore plus timide, plus cachée et plus triste – la larme à l'œil, ou presque – mais je poursuivis quand même. Ne croyez pas que j'aie été lâche par lâcheté, devant l'officier ; au fond du cœur, je n'ai jamais été un lâche, même si, sur le fait, j'ai toujours été lâche, mais – ne riez pas encore, j'ai une explication ; j'ai une explication pour tout, soyez-en sûrs.

Oh, si cet officier avait été de ceux qui acceptent de se battre en duel ! Mais non, il appartenait justement à ce genre de messieurs (hélas, disparus depuis longtemps !) qui préférèrent se battre à coups de queue de billard ou, comme le lieutenant Pirogov, chez Gogol, par la voie hiérarchique⁴. Ils refusaient les duels, et, avec nous autres les pékins, ils estimaient de toute façon qu'un duel eût été indécent ; en général, ils pensaient que les duels sont quelque chose d'impensable, de libertin, de français, mais ils humiliaient les autres tant qu'ils pouvaient, surtout avec sept pieds de haut.

J'ai été lâche, mais non par lâcheté, par une vanité incommensurable. Ce ne sont pas les sept pieds de haut qui m'ont fait peur, ni les coups que j'aurais pu recevoir, ni mon vol plané par la fenêtre ; du courage physique, je vous le jure, j'en aurais eu ; il m'a manqué le courage moral. J'ai eu peur que tous les témoins, depuis cette canaille de croupier jusqu'au dernier rond-de-cuir boutonneux et puant qui se faufilait là avec son col graisseux, ne comprennent pas et qu'ils ne se moquent quand je me serais mis à protester et à parler une langue littéraire. Parce que le point d'honneur, c'est-à-dire pas l'honneur, je dis bien *le point d'honneur**, on ne peut toujours pas en parler chez nous autrement que dans une langue littéraire. La langue normale ne connaît pas de *point d'honneur*. J'étais fermement convaincu (le sens de la réalité, malgré le romantisme !) qu'ils ne

feraient rien d'autre qu'éclater de rire, et que l'officier ne se contenterait pas de me cogner simplement, c'est-à-dire sans offense, qu'il me mènerait à coups de pied au cul tout autour du billard, et qu'il ne me prendrait en pitié qu'ensuite, pour me jeter par la fenêtre. Vous imaginez bien que cette histoire misérable, pour moi, ne pouvait pas se terminer de cette façon. Après, j'ai souvent rencontré cet officier dans la rue et je l'ai bien étudié. Ce que j'ignore, c'est s'il me reconnaissait, moi. Sans doute pas ; je déduis cela de certains signes. Mais moi, moi – je lui lançais des regards haineux, méchants, et le manège a duré... plusieurs années, pour vous servir ! Ma rage ne faisait même que s'endurcir, que croître avec le temps. J'ai commencé d'abord, en douce, par faire mon enquête sur cet officier. C'était très difficile – je ne connaissais personne. Mais, une fois, quelqu'un, dans la rue, l'a appelé par son nom, alors que je le suivais de loin, comme si j'étais collé à lui, et donc, j'ai su son nom. Une autre fois, je l'ai suivi jusque chez lui, et, moyennant dix kopecks, j'ai demandé son adresse au concierge, à quel étage, s'il vivait seul ou non, etc. – bref tout ce qu'on peut demander à un concierge. Un beau matin, moi qui n'avais jamais donné dans la littérature, j'ai soudain eu l'idée de décrire cet officier sur le mode "dénonciateur", comme une caricature, sous forme de nouvelle. Cette nouvelle, quel plaisir de l'écrire ! Dénoncé, je l'ai dénoncé, je l'ai même un peu calomnié ; j'ai transformé son nom, d'abord, de telle sorte qu'on pouvait le reconnaître tout de suite mais, plus tard, après mûre réflexion, je l'ai changé et j'ai envoyé le paquet aux *Notes patriotiques*. Mais les dénonciations n'étaient pas encore à la mode, et ma nouvelle a été refusée. J'en ai été très mortifié. La rage en arrivait parfois à m'étouffer. A la fin, je me suis décidé à provoquer mon ennemi en duel. Je lui ai composé une lettre magnifique et séduisante, en le suppliant de s'excuser auprès de moi ; au cas où il refuserait, je faisais une allusion assez nette à un duel. La lettre était composée de telle sorte que si cet officier avait eu la moindre idée du "beau et du sublime", il serait accouru me chercher, se jeter dans mes bras et me proposer son amitié. Et comme ç'aurait été bien ! Quelle vie nous aurions eue ! Quelle vie ! Lui, il m'aurait défendu par sa prestance ; moi, je l'aurais ennobli par ma culture, et... bon, oui, par mes idées, et tant de choses, Dieu sait, auraient pu survenir ! Figurez-vous que deux ans s'étaient passés depuis l'offense, et mon cartel aurait été le plus invraisemblable des anachronismes, malgré toute l'habileté de ma lettre qui expliquait et camouflait cet anachronisme. Mais, Dieu merci (jusqu'à présent, j'en remercie le Très-Haut les larmes aux yeux), cette lettre, je ne l'ai pas envoyée. J'en ai froid dans le dos quand je pense à ce qui serait arrivé si je l'avais envoyée. Et puis... et puis, je me suis vengé, de la façon la plus simple, la plus géniale ! Une idée lumineuse me traversa soudain l'esprit. Parfois, les

jours de fête, je faisais une promenade sur le Nevski, après trois heures, côté soleil. C'est-à-dire, je ne me promenais pas, je ressentais des souffrances infinies, des outrages, des épanchements de bile ; mais c'est sans doute ce que je recherchais. Je vrillais, comme une toupie, de la façon la plus laide possible, entre tous les passants, cédant la route à chaque seconde devant les généraux, les officiers de chevaliers-gardes et de hussards, ou bien les demoiselles ; à ces instants, je ressentais des douleurs convulsives dans la région du cœur et des brûlures dans le dos à la seule pensée de la misère de ma mise, de la misère et de la vulgarité de mes mouvements d'anguille. C'était un vrai martyr, un outrage constant, insupportable à l'idée – laquelle idée se transformait en sensation constante et immédiate – que j'étais une mouche, que j'étais devant tout ce monde une mouche vilaine et sale, la plus intelligente, la plus cultivée et la plus noble des mouches – ça va sans dire –, mais une mouche qui cédait constamment, que tout le monde rabaisait, que tout le monde humiliait. Dans quel but m'accablais-je de cette torture, pourquoi allais-je sur le Nevski, je n'en sais rien, mais il y avait quelque chose qui *m'aimantait* littéralement là-bas sitôt que je le pouvais.

A l'époque, je commençais déjà à ressentir les accès de ces jouissances dont j'ai parlé dans le premier chapitre. Pourtant, après l'histoire de l'officier, je me sentais aimanté vers cela de plus en plus : c'est sur le Nevski que je le rencontrais le plus souvent, c'est là que je pouvais l'admirer. Lui aussi, il se promenait là, plutôt les jours de fête. Même si, lui aussi, il prenait la tangente devant les généraux ou les grands de ce monde et si, dans ces cas-là, il filait aussi comme une anguille, les gens comme votre serviteur, ou ceux qui sont un peu plus haut que votre serviteur, il leur marchait dessus, tout bonnement ; il allait droit sur eux, comme s'il n'y avait devant lui qu'un espace vide, et ne cédait la route sous aucun prétexte. Je m'enivrais de rage quand je le regardais et... rageusement, j'obliquais chaque fois devant lui. Cela me torturait, que même sur un trottoir, je me trouve incapable de devenir son égal. "Pourquoi est-ce que tu tournes toujours le premier ? me demandais-je sans fin ni cesse, me réveillant parfois à deux heures du matin dans une crise d'hystérie furieuse. – Pourquoi est-ce que c'est toi et pas lui ? Il n'y a aucune loi pour ça, ce n'est écrit nulle part ! Vous pourriez le faire à parts égales, comme c'est le cas d'habitude quand deux personnes délicates se rencontrent : lui, il te cède la moitié, tu fais pareil, et vous passez, dans un respect mutuel." Mais non, ça n'arrivait jamais comme ça, c'est moi qui obliquais toujours, et lui, il ne remarquait même pas que je lui cédaï le passage. Or donc, je fus soudain saisi par la plus étonnante des idées. "Et si, me dis-je, et si, quand je le rencontre, je... ne me poussais pas ? Si je ne me poussais pas exprès, même s'il fallait que je lui rentre dedans : qu'arriverait-

il ?” Cette idée téméraire s’empara peu à peu de moi, elle ne me laissa plus en repos. Je commençai à en rêver sans cesse, d’une façon terrible, et je me mis, exprès, à me promener plus souvent sur le Nevski pour me représenter le plus clairement possible comment je le ferais, et quand je pourrais le faire. Je vivais sur un nuage. Cette intention me paraissait de plus en plus vraisemblable, réaliste. “Pas le cogner vraiment, bien sûr, me disais-je, tremblant de joie à l’avance, mais, simplement, ne pas me pousser, me retrouver contre lui, pas pour que ça fasse bien mal, mais comme ça, épaule contre épaule, juste pour les convenances ; que je le cogne juste autant que lui.” J’ai fini par me décider complètement. Mais les préparatifs m’ont pris un temps considérable. Ce qu’il fallait d’abord, c’est que, pendant cet acte, je sois habillé le mieux possible, je devais donc me soucier de mon costume. “A tout hasard, si, par exemple, il y a une histoire publique (et le public qui se promenait là, en l’occurrence, c’était la haute : une comtesse, le prince D., toute la littérature), il faut être bien mis ; ça inspire le respect et, d’une certaine façon, ça nous posera tout de suite d’égal à égal devant le grand monde.” J’ai donc demandé une avance sur salaire et je me suis acheté des gants noirs et un chapeau correct chez Tchourkine. Les gants noirs me semblaient plus sérieux, plus “comme il faut” que les gants beurre-frais que j’avais commencé par ambitionner. “La couleur est trop voyante, le type semble trop vouloir se mettre en avant” – j’avais renoncé aux gants beurre-frais. La belle chemise, avec des boutons de manchette en ivoire, je l’avais préparée de longue date. C’est le manteau qui m’a beaucoup retardé. Celui que j’avais, de manteau, il était mettable, il réchauffait ; mais il était entièrement ouatiné et il avait un col en raton, summum de la servilité. Je devais changer de col coûte que coûte et m’en faire faire un en castor, un peu comme les officiers. Je me suis donc mis à fréquenter le Gostinny Dvor⁵ et, après quelques tentatives, j’ai fini par viser un castor d’Allemagne, pas trop cher. Ces castors d’Allemagne, ils s’éliment vite, évidemment, et prennent l’air le plus loqueteux qui soit, mais, au début, quand on les inaugure, ils présentent tout à fait bien ; moi, je n’en avais besoin que pour une seule fois. J’ai demandé le prix : c’était quand même cher. Après avoir longuement pesé le pour et le contre, je me suis décidé à vendre mon raton. Quant à la somme qui me manquait encore – une somme loin d’être négligeable pour mes moyens – je me suis décidé à l’emprunter, et à demander cet emprunt à mon chef de bureau, Anton Antonytch Setotchkine, homme plein d’humilité, mais grave et positif, qui ne prêtait en aucun cas mais auquel j’avais été jadis, à mon entrée en fonctions, particulièrement recommandé par le haut personnage qui m’avait placé. Une torture horrible. Demander de l’argent à Anton Antonytch était une chose qui me semblait monstrueuse, infamante. Je n’ai pas

fermé l'œil de trois nuits, même si, en général, je dormais peu à l'époque, j'avais toujours la fièvre ; je sentais mon cœur qui se creusait d'une façon bizarre et, tout à coup, se mettait à sauter, à sauter, mais à sauter... Anton Antonovitch fut d'abord étonné par ma demande, puis il fronça les sourcils, réfléchit et accepta, non sans exiger de moi un reçu lui donnant le droit de percevoir ledit emprunt dans un délai de deux semaines, prélevé sur mon traitement. Ainsi, tout était prêt ; le joli castor régna en lieu et place du vulgaire raton, et je me lançai, petit à petit, dans les travaux d'approche. Je ne pouvais quand même pas me décider du premier coup, pour rien : il fallait faire la chose avec méthode, peu à peu. Mais je vous avoue qu'après de nombreuses tentatives, je commençais à désespérer : nous ne parvenions pas à nous rentrer dedans – impossible ! J'avais beau me préparer, calculer – on avait l'impression que nous allions nous cogner, là, maintenant – et, de nouveau, je lui cédaï le passage, et je le voyais passer, sans me remarquer. J'allais jusqu'à faire des prières tout en me rapprochant, que le bon Dieu me donne la force. Une fois, même, que j'étais décidé définitivement, le seul résultat fut que je me retrouvai dans ses jambes, parce qu'au tout dernier moment, à deux ou trois pouces de lui, le courage m'avait manqué. – Il m'a marché dessus tranquillement, et moi, comme un ballon, j'ai roulé sur le côté. Cette nuit-là, je fus de nouveau malade, avec la fièvre et le délire. Et, soudainement, tout se termina le mieux du monde. La nuit d'avant j'avais définitivement conclu que je n'exécuterais plus mon intention fatale, que je laisserais tomber – et c'est dans cette intention que je suis allé une dernière fois sur le Nevski, pour voir, tout simplement, comment ce serait quand j'aurais renoncé. Soudain, à trois pas de mon ennemi, je me suis décidé par surprise, j'ai fermé les yeux et – nous nous sommes rentrés dedans, épaule contre épaule ! Je ne lui avais pas cédé un pouce, j'avais passé absolument comme un égal ! Lui-même, il ne m'a même pas jeté un coup d'œil et il a fait semblant de ne pas m'avoir vu ; mais, justement, il avait fait semblant, j'en suis sûr. Jusqu'à maintenant j'en suis sûr ! Il va de soi que j'ai supporté le plus gros du choc ; lui, il était plus fort – mais ça ne comptait pas. Ce qui comptait, c'est que j'avais atteint mon but, j'avais défendu mon honneur, je n'avais pas cédé un pouce et je m'étais placé publiquement au même rang social que lui. Je suis rentré chez moi complètement vengé. J'étais sur mon nuage. Je triomphais, je fredonnais des arias italiennes. Évidemment, je ne vous raconterai pas ce qui m'est arrivé trois jours plus tard ; si vous avez lu mon premier chapitre, *Le Sous-Sol*, vous le devinerez vous-même. L'officier, lui, par la suite, il a été muté je ne sais pas où ; voilà bien quatorze ans que je ne le vois plus. Où est-il, maintenant, mon petit ami ? Sur qui est-ce qu'il s'essuie les bottes ?

Mais ma période de débauchettes s’achevait, je commençais à avoir la nausée. Le remords arrivait, je le repoussais : j’avais trop la nausée. Et néanmoins, petit à petit, je m’habituais même à ça. Je m’habituais à tout, c’est-à-dire, je ne m’habituais pas, mais, je ne sais pas, j’acceptais volontairement de supporter. Et j’avais une issue pour ramener la paix, c’était – me réfugier dans “le beau et le sublime” – en rêve, évidemment. Je rêvais d’une façon terrible, je rêvais trois mois de suite, rencogné dans mon trou, et croyez-moi, à ces minutes-là, je ne ressemblais plus à ce monsieur qui, son cœur de poule mouillée en pleine déconfiture, cousait au col de son manteau du castor allemand. Je devenais brusquement un héros. A ces minutes-là, si mon grenadier de lieutenant était venu me rendre visite, je ne l’aurais même pas reçu. Je ne pouvais même plus me l’imaginer, dans ces moments. Ce que c’était que mes rêves, et comment je pouvais m’en satisfaire, j’aurais du mal à le dire maintenant, mais, à l’époque, je m’en satisfaisais. D’ailleurs, même aujourd’hui, je m’en satisfais, plus ou moins. Les rêves les plus doux et les plus forts me survenaient après mes débauchettes, ils survenaient en même temps que les remords et les larmes, avec les malédictions et les élans. Je vivais des instants d’une plénitude tellement jubilatoire, d’un bonheur si profond que je ne sentais même plus, je vous le jure, le moindre des sarcasmes. La foi, l’espérance, l’amour. Vraiment, vous comprenez, je croyais aveuglément que, par je ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d’un seul coup s’ouvrir – s’épanouir ; je verrais, d’un seul coup, un horizon d’exploits qui me correspondraient, des choses bénéfiques, belles, et, surtout, *déjà toutes prêtes* (lesquelles précisément, je ne savais pas, mais l’essentiel était cela, toutes prêtes), j’apparaissais, soudain, à la lumière, tout juste si je n’étais pas sur un cheval blanc, couronné de laurier. Un rôle secondaire, c’était hors de mon entendement, voilà pourquoi, dans la réalité, j’occupais tranquillement le dernier. Soit un héros, soit une ordure, pas de milieu. C’est bien cela qui m’a perdu, parce que, dans mon ordure, je me consolais en disant qu’il m’arrivait d’être un héros et ce héros me dissimulait l’ordure : d’habitude, n’est-ce pas, les gens ont honte de se salir, mais le héros, il est trop haut pour se salir complètement – on peut donc se salir un petit peu. Le plus remarquable était que ces accès de “beau” et de “sublime” m’arrivaient au milieu de mes débauchettes, aux moments mêmes où je me retrouvais le plus au fond, ils arrivaient comme ça, de loin en loin, par éclairs, mais leur apparition n’anéantissait pas, pourtant, la débauchette ; au contraire, celle-ci ne faisait que la renforcer, comme

par contraste, et leur intensité suffisait juste pour que la sauce soit bonne. La sauce, ici, elle était faite des contradictions et des souffrances, du martyre que devenait l'analyse intérieure, toutes ces tortures, toutes ces torturettes donnaient je ne sais quel piquant – je dirai même un sens – à ma débauche, bref, elles remplissaient parfaitement la fonction d'une bonne sauce. Tout cela, même, n'allait pas sans une certaine profondeur. Car quoi – comment aurais-je pu me contenter d'une sale petite débauche bien simple, bien banale, directe, d'une débauche de greffier, et supporter sur moi toute cette ordure ? Qu'est-ce donc qui aurait pu me plaire en elle, me tenter tellement qu'elle m'aimantait dehors en pleine nuit ? Non, messieurs, dans tous les cas, je savais me ménager une issue qui ne manquait pas de noblesse...

Mais que d'amour, mon Dieu, ô que d'amour je ressentais, parfois, dans mes rêveries, dans ces "sauvetages par le beau et le sublime" : un amour fantastique, bien sûr, qui ne s'est jamais appliqué concrètement à rien d'humain, mais il y en avait tant, de cet amour, que, concrètement, après, je n'éprouvais même pas le besoin de l'appliquer : ç'aurait été vraiment un trop grand luxe. D'ailleurs, tout se terminait toujours le mieux du monde par un passage paresseux et enivrant vers l'art, je veux dire vers les formes les plus belles de l'existence, formes toujours toutes prêtes, fortement volées chez les poètes et les romanciers et adaptées à toutes les demandes, à tous les services. Par exemple, je triomphe du monde entier ; le monde entier, bien sûr, se retrouve dans la poussière et se voit obligé de reconnaître toutes mes perfections et moi, je leur pardonne, à tous. Je tombe amoureux alors que je suis un poète célèbre et chambellan⁶ ; je reçois des masses de millions, j'en fais une offrande immédiate au genre humain et, devant le peuple assemblé, je confesse mes hontes, lesquelles hontes, bien sûr, ne sont pas que des hontes car elles contiennent une quantité impressionnante de "beau" et de "sublime", le genre *Manfred*. Ils pleurent tous et ils m'embrassent (sans quoi ils seraient vraiment des crétins) et moi, pieds nus, le ventre creux, je pars répandre les idées nouvelles et je bats les rétrogrades à Austerlitz. Après, on joue une marche, on décrète l'amnistie, le pape accepte de quitter Rome pour le Brésil ; puis, c'est un bal pour toute l'Italie à la villa Borghèse, laquelle se trouve au bord du lac de Côme, puisque le lac de Côme est transféré à Rome pour la circonstance ; après, une scène dans les buissons, etc. – comme si vous ne saviez pas. Vous direz que c'est vulgaire et que c'est vil de ramener tout ça maintenant comme à la foire, après toutes les ivresses et les larmes que je viens d'avouer. C'est vil ? Et pourquoi donc, messieurs ? Vous pensez vraiment que j'ai honte et que c'était plus bête que n'importe quel épisode de votre vie à vous ? Et je vous prie de croire qu'il y avait des

choses que je me représentais assez bien... Tout ne se passait pas au bord du lac de Côme, quand même. Encore que, oui, vous avez raison : c'est vrai que c'est vulgaire et que c'est vil. Et le plus vil, c'est que je viens de commencer à me justifier devant vous. Et le plus vil encore, c'est que je viens de faire cette remarque. Mais ça suffit, on n'en finirait pas, sinon : de plus en plus vil.

J'étais absolument hors d'état de rêver trois mois de suite sans ressentir un besoin irrépessible de me précipiter dans le monde. Me précipiter dans le monde, cela voulait dire pour moi rendre visite à mon chef de bureau, Anton Antonytch Setotchkine. C'était l'unique connaissance que j'aie gardée toute ma vie – un fait qui, aujourd'hui encore, ne laisse pas de m'étonner. Mais, même lui, je n'allais le voir qu'au moment où j'en arrivais à une période où, mes rêves en arrivant aussi à une telle béatitude, il me fallait, immédiatement et quoi qu'il dût m'en coûter, aller étreindre les humains et toute l'humanité ; et, pour cela, il fallait avoir au moins une personne à étreindre pour de vrai, quelqu'un de chair et d'os. D'ailleurs, c'est le mardi (son jour) qu'il fallait se présenter chez Anton Antonytch, je devais donc faire coïncider ces envies d'étreintes universelles avec un jour précis. Anton Antonytch habitait aux Cinq Coins, un troisième étage, quatre petites pièces, basses de plafond, de l'apparence la plus jaune et la plus économe. Il avait deux filles, ainsi que leur tante, laquelle versait le thé. Ces filles, l'une avait treize ans, la seconde quatorze, aux petits nez en trompette, elles me faisaient rougir horriblement parce qu'elles n'arrêtaient pas de chuchoter entre elles et de pouffer en douce. Le maître de maison restait le plus souvent dans son bureau, sur un canapé en cuir, devant une table, avec je ne sais quel hôte aux cheveux blancs, un fonctionnaire de notre département, ou même d'un autre. Je n'ai jamais vu chez lui plus de deux ou trois invités, et toujours les mêmes. Ils parlaient des impôts indirects, des marchandages au Sénat, du salaire, de l'avancement, de Son Excellence, du moyen de plaire, etc. J'avais la patience de rester comme un idiot auprès de ces gens-là près de quatre heures de suite, et je les écoutais, sans oser, ou sans savoir comment, ouvrir la bouche. Je perdais tous mes moyens, je me mettais plusieurs fois à suer, j'avais peur de rester tétanisé ; mais c'était bien et très utile. Rentré à la maison, je renonçais un certain temps à mon désir d'étreindre toute l'humanité.

Pourtant, j'avais encore, ou je semblais avoir, une autre connaissance, Simonov, un ancien camarade d'école. Des camarades d'école, j'en avais plein, sans doute, à Petersbourg, mais je ne les fréquentais pas, j'avais même cessé de les saluer dans la rue. Voilà pourquoi j'avais changé de département, peut-être, pour ne plus être avec eux et rompre une fois pour toutes avec cette enfance que je

haïssais tant. Malédiction sur cette école, sur ces années de bagne monstrueuses ! Bref, je m'étais séparé de mes camarades sitôt que je m'étais retrouvé à l'air libre. Il n'y avait plus que deux ou trois personnes avec lesquelles j'échangeais un salut quand je les rencontrais. Parmi elles se trouvait Simonov, qui ne se distinguait en rien à l'école, était d'humeur égale et douce, mais j'avais distingué en lui une certaine indépendance de caractère, voire de l'honnêteté. Même, je ne crois pas qu'il fût particulièrement limité. J'avais connu avec lui, dans le temps, des minutes assez claires, mais elles n'avaient guère duré et s'étaient brusquement recouvertes de brouillard. Ces souvenirs devaient sans doute lui peser, et je crois qu'il avait toujours peur que je ne reprenne le ton que j'avais eu. Je soupçonnais que je le dégoûtais, et cependant j'allais le voir, parce que je n'étais pas sûr.

Donc, un jour, un jeudi, ne supportant plus ma solitude et sachant que la porte d'Anton Antonytch était fermée le jeudi, je me suis souvenu de Simonov. En montant chez lui jusqu'au troisième, je pensais justement que je devais lui peser, à ce monsieur, et que j'avais tort d'aller le voir. Mais comme ce genre de réflexions se terminait toujours, comme par hasard, par une envie encore plus forte de me fourrer dans une histoire trouble, je suis entré. Je n'avais pas revu Simonov depuis un an ou presque.

3

Je l'ai trouvé avec deux autres de mes camarades d'école. Ils devaient discuter une affaire importante. Il s'en fallut de peu qu'aucun des trois n'accordât la moindre attention à ma visite, ce qui paraissait même bizarre, car nous ne nous étions plus revus depuis des années. Ils devaient me considérer comme la plus ordinaire des mouches. Même à l'école, ils ne me traitaient pas de cette façon, et pourtant ils me haïssaient tous. Bien sûr, je comprenais qu'ils devaient me mépriser maintenant pour ma carrière ratée, parce que je m'étais par trop laissé aller, j'étais mal habillé, etc., ce qui était à leurs yeux le signe patent de mon inaptitude et de mon insignifiance. Mais, bon, je ne m'attendais pas à ce degré de mépris. Simonov s'étonnait même de ma venue. Avant aussi, il semblait s'étonner de mes visites. Tout cela m'avait beaucoup surpris ; je m'étais installé, avec un certain malaise, j'écoutais ce qu'ils disaient.

Ils avaient une discussion sérieuse, et même passionnée, sur un dîner d'adieux que ces messieurs voulaient donner, dès le lendemain, à leur camarade Zverkov que sa carrière d'officier entraînait loin en

province. Ce m^ossieu Zverkov, lui aussi, il avait été mon camarade d'école. Je m'étais mis à le détester surtout dans les dernières classes. Dans les premières classes, il était un petit garçon mignon et vif que tout le monde adorait. Il faut dire que je le détestais déjà dans les petites classes, et justement parce qu'il était un petit garçon bien vif et bien mignon. Ses études avaient toujours été médiocres, et plus nous grandissions, plus ça empirait ; mais il sortit quand même de l'école dans un bon rang, parce qu'il avait une protection. Au cours de sa dernière année d'école, il avait reçu un héritage, deux cents âmes, et comme nous étions pauvres, presque tous, il s'était mis à fanfaronner, même devant nous. C'était un homme vulgaire au dernier point, une bonne pâte malgré tout, même quand il fanfaronnait. Chez nous, malgré les formes extérieures, fantastiques et oratoires que prenaient l'honneur et l'amour-propre, tout le monde, à de rares exceptions près, allait jusqu'à lui faire la cour, à ce Zverkov, plus il fanfaronnait. Ce n'est pas par intérêt qu'on lui faisait la cour, mais comme ça, parce qu'il était un homme "favorisé par les dons de la nature". D'autant qu'on admettait chez nous, à l'unanimité ou presque, de voir en Zverkov un spécialiste dans le domaine de l'adresse et des bonnes manières. Ce dernier point me faisait spécialement enrager. Je haïssais le son de sa voix, abrupt, inaccessible au doute, son adoration pour ses propres bons mots qui étaient tous horriblement stupides, même s'il avait la langue bien pendue ; je haïssais sa tête, belle et pas très futée (mais que j'aurais changée de bon cœur contre la mienne, *l'intelligente*) et toutes ses familiarités d'officier des années quarante. Je haïssais ce qu'il racontait de ses futurs succès auprès des femmes (il n'osait pas commencer avec les femmes avant d'avoir ses galons d'officier – ce qu'il attendait avec impatience) et comment, à chaque instant, il allait se battre en duel. Je me souviens comment, moi qui restais toujours silencieux, je me suis soudain accroché avec lui quand il parlait avec ses camarades, entre les heures de classe, de ses conquêtes futures et que, s'échauffant à force comme un chiot au soleil, il avait fini par sortir qu'il ne laisserait pas une paysanne de son village sans un hommage, que c'était là son *droit du seigneur**, et que les ploucs qui oseraient protester, il les fouetterait lui-même du premier au dernier, et qu'il leur doublerait leurs taxes, à ces gros cons de barbus. Nos petites gouapes l'applaudissaient, et moi, je lui suis rentré dedans, pas du tout par pitié pour les filles et leurs pères, mais simplement comme ça, parce qu'ils applaudissaient ce minus. Je l'avais eu, mais Zverkov, tout idiot qu'il était, restait toujours mordant et gai, il avait su s'en sortir par la plaisanterie, de sorte que je ne l'avais pas eu entièrement : le rire était resté de son côté. Plus tard, il m'avait dominé plusieurs fois de suite, mais sans méchanceté, comme ça, en plaisantant, sans y penser, le sourire aux lèvres. Moi, rageusement,

avec mépris, je ne lui répondais pas. A la sortie, il avait fait un pas vers moi ; je n'avais pas trop protesté, je me sentais flatté ; mais nous nous sommes séparés naturellement très vite. Après, j'ai entendu parler de ses succès de jeune lieutenant de corps de garde – on disait qu'il menait *la belle vie*. Puis d'autres bruits me sont parvenus, sur son *avancement* dans la carrière. Dans la rue, il avait cessé de me saluer, je soupçonnais qu'il avait peur de se compromettre, en échangeant un salut avec quelqu'un d'aussi minable que moi. Une fois encore, je l'ai vu au théâtre, aux troisièmes loges, portant déjà les aiguillettes. Il se tortillait et il faisait le beau devant les filles d'un très vieux général. En trois ans, il avait eu le temps d'enlaidir, même s'il restait toujours aussi habile, aussi beau ; il s'était, comment dire ? affaissé, il avait engraisé ; on voyait qu'à trente ans il ne serait plus qu'un sac de graisse. Donc, c'est à ce Zverkov qui s'en allait enfin que nos camarades s'apprêtaient à offrir un dîner. Tous ces trois ans, ils l'avaient toujours fréquenté, malgré le fait qu'eux-mêmes, intérieurement, ils se sentaient inférieurs – j'en suis persuadé.

Le premier invité de Simonov était Ferfitchkine, un Russe allemand, un nabot, à la face simiesque, un crétin qui se moquait de tout le monde, mon pire ennemi depuis les petites classes, un petit fanfaron vil, hardi, et qui se donnait des airs d'ambition chatouilleuse, alors qu'évidemment, dans le secret de son cœur, il était un lâche. Il comptait parmi ces fervents de Zverkov qui faisaient le beau devant lui par intérêt et lui empruntaient souvent de l'argent. L'autre invité de Simonov, Troudolioubov, était une personnalité fort terne, un militaire, mais qui s'inclinait devant toutes les réussites et ne semblait capable de parler que d'avancement. Zverkov et lui étaient lointainement parents, et, c'est idiot à dire, cela lui conférait parmi nous un prestige certain. Moi, il m'avait toujours considéré comme rien, il s'adressait à moi, pourtant, pas d'une façon tout à fait impolie – supportable.

— Donc, si ça fait sept roubles chacun, dit Troudolioubov, on est trois, ça nous fait vingt et un : on peut se faire un bon petit gueuleton. Zverkov ne paie pas, bien sûr.

— Évidemment, si on l'invite, répliqua Simonov.

— Vous croyez vraiment, s'exclama Ferfitchkine avec une fougue blessée, comme un valet insolent se vantant des étoiles de son général de maître, vous croyez vraiment que Zverkov nous laissera payer tout seuls ? Il se laissera faire par délicatesse, mais il nous en allongera une *demi-douzaine*.

— A quatre, une demi-douzaine, ça fait beaucoup, remarqua Troudolioubov, qui n'avait compris que la demi-douzaine.

— Bon, donc, trois, quatre avec Zverkov, vingt et un roubles à l'*Hôtel de Paris*, demain, cinq heures, finit par trancher Simonov qui

avait été élu ordonnateur.

— Comment, vingt et un ? dis-je dans une certaine agitation, et même, sans doute, offusqué. Si vous me comptez aussi, ça ne fera plus vingt et un mais vingt-huit roubles.

Il m'avait semblé que de me proposer comme ça ferait même très bel effet, qu'ils seraient tous vaincus d'un seul coup et que j'aurais droit à leur estime.

— Vous aussi, vous voulez ?... remarqua Simonov d'un ton très mécontent, en évitant de croiser mon regard. Il me connaissait par cœur.

Cela me rendit furieux, qu'il me connût par cœur.

— Et pourquoi non ? Moi aussi, je suis son camarade, et je vous avoue que je suis même vexé que vous n'ayez pas pensé à moi, fis-je, me remettant à bouillir.

— Et où vouliez-vous qu'on vous cherche ? intervint grossièrement Ferfitchkine.

— Vous ne vous êtes jamais entendu avec Zverkov, ajouta Troudolioubov en fronçant les sourcils. Mais moi, j'étais lancé, je ne pouvais plus lâcher prise.

— Il me semble que personne n'est en droit d'en juger, répliquai-je d'une voix tremblante, comme si c'étaient les murs qui venaient de s'écrouler. C'est justement pour cela, peut-être, que je le veux maintenant... parce qu'on ne s'est jamais entendus.

— Enfin... essayez de vous comprendre... tous ces grands sentiments... ricana Troudolioubov.

— Je vous inscris, trancha Simonov en s'adressant à moi, demain, cinq heures, à l'*Hôtel de Paris* ; ne vous trompez pas.

— Et l'argent ?... voulut murmurer Ferfitchkine, me montrant de la tête à Simonov, mais il n'acheva pas sa phrase – même Simonov était gêné.

— Assez, dit Troudolioubov en se levant. Si c'est vraiment ce qu'il veut, qu'il vienne.

— Mais nous avons notre cercle à nous, un cercle d'amis, rageait Ferfitchkine en reprenant son chapeau. Ce n'est pas un banquet officiel. Peut-être qu'on ne voulait pas du tout vous inviter...

Ils étaient partis. Ferfitchkine, au moment de partir, ne m'avait même pas salué, Troudolioubov avait juste esquissé un signe de tête, sans me regarder. Simonov, avec lequel j'étais resté en tête-à-tête, semblait aussi contrarié que stupéfait quand il me regarda d'un air bizarre. Il ne s'asseyait pas et ne me demandait pas de le faire.

— Hum... Oui... demain, donc. L'argent, vous le donnez maintenant ? C'est pour être sûr que je... murmura-t-il d'un air gêné.

Je sursautai, mais, tout en sursautant, je me rappelai soudain que, depuis des temps immémoriaux, je devais quinze roubles à Simonov,

ce que, d'ailleurs, je n'oubliais jamais, même si je ne les rendais jamais.

— Concédez-moi, Simonov, que je ne pouvais pas savoir, quand je suis entré... et je suis très fâché d'avoir oublié.

— Fort bien, fort bien, c'est bon. Vous paierez demain au restaurant. C'est seulement pour savoir que je... S'il vous plaît, vous...

Il laissa cette phrase en suspens et se mit à arpenter sa chambre avec une contrariété encore plus grande. En marchant, il avait commencé à peser sur ses talons, et à les claquer plus fort sur le parquet.

— Je ne vous retarde pas ? lui demandai-je après un silence de deux minutes.

— Oh non ! se réveilla-t-il soudain, c'est-à-dire qu'en fait, si. Voyez-vous, il fallait que je passe encore... là, pas loin... ajouta-t-il avec une voix qui semblait demander pardon, un peu piteuse.

— Mon Dieu, mais pourquoi vous ne me disiez rien ? m'écriai-je, saisissant ma casquette avec un air, d'ailleurs, tellement dégagé que je me demande bien d'où il pouvait me venir.

— C'est tout près... A deux pas... répétait Simonov en me raccompagnant dans l'entrée avec un air très agité qui ne lui allait pas du tout. — Demain, donc, à cinq heures précises ! me cria-t-il dans l'escalier ; il était vraiment heureux que je parte. Moi, j'étais fou furieux.

— Mais quelle mouche m'a piqué, non, mais quelle mouche ! murmurais-je, grinçant des dents et descendant la rue à grandes enjambées, et pour cette canaille, ce gros porc de Zverkov ! Bien sûr qu'il ne faut pas que j'y aille ; bien sûr que ça ne fait rien ; j'ai donné ma parole, ou quoi ? Dès demain matin, je préviens Simonov par la poste urbaine...

Mais c'est pour cela que j'étais enragé, parce que je savais bien que j'irais à coup sûr ; que je ferais exprès d'y aller ; plus ça manquait de tact, plus c'était indécent de ma part, plus vite j'y serais allé.

Il y avait même un obstacle positif à ce que j'y aille ; je n'avais pas l'argent. Il me restait neuf roubles, pas un de plus. Sur ces neuf roubles, il fallait que j'en donne sept le lendemain, à Apollon, mon domestique, son salaire mensuel – parce qu'il vivait chez moi pour sept roubles, mais nourri à ses frais.

Il était impossible de ne pas les lui donner, vu le caractère d'Apollon. Mais je parlerai plus tard, peut-être, de cette canaille, de cette plaie de mon existence.

D'ailleurs, je savais parfaitement que je ne les lui donnerais pas, et que j'irais à coup sûr.

Cette nuit-là, je fis les cauchemars les plus horribles. Pas étonnant : toute la soirée, j'avais été oppressé par les souvenirs de mes années de

bagne à l'école, je ne pouvais m'en détacher. J'avais été fourré dans cette école par de lointains parents dont je dépendais et dont je n'ai eu par la suite aucune nouvelle – ils m'avaient fourré là, orphelin, déjà complètement écrasé par leurs reproches, déjà méditatif, ne disant rien et lançant un regard farouche sur tout. Mes camarades m'avaient accueilli par des moqueries méchantes et sans pitié parce que je ne ressemblais à aucun d'eux. Mais je ne pouvais pas les supporter, les moqueries, je ne pouvais pas m'y faire d'une façon si lâche, comme eux, ils se faisaient les uns aux autres. Je les avais haïs immédiatement et je m'étais muré de tous dans un orgueil craintif, blessé et incommensurable. Leur grossièreté m'indignait. Ils riaient cyniquement de ma tête, de mon apparence maladroite ; mais leurs têtes à eux, comme elles étaient stupides ! Notre école abrutissait et transformait d'une façon spéciale l'expression des visages. Que d'enfants magnifiques entraient chez nous ! Quelques années plus tard, il devenait dégoûtant de les regarder. J'avais seize ans, je les contemplais avec une stupéfaction lugubre ; dès cet âge-là, la mesquinerie de leurs pensées, la bêtise de leurs occupations, de leurs jeux, de leurs conversations, tout cela me laissait ébahi. Ils ne comprenaient pas des choses tellement essentielles, ils ignoraient tant de sujets si importants, si passionnants que je pris peu à peu l'habitude de les considérer comme inférieurs à moi. Ce n'est pas une vanité blessée qui me poussait à cela – et, pour l'amour du ciel, épargnez-moi ces réflexions qui me font vomir tellement elles sont communes : “Moi, je ne faisais que rêver, et c'était eux, en fait, qui connaissaient la vraie vie.” Ils ne comprenaient rien du tout, pas la moindre vraie vie, et je vous jure que c'était cela qui m'indignait le plus. Au contraire, ils prenaient d'une façon fantastiquement stupide la plus évidente, la plus aveuglante des réalités, et, dès cet âge, ils ne s'inclinaient que devant le succès. Tout ce qui était juste mais humilié, mais écrasé, ils s'en moquaient d'une façon aussi scandaleuse qu'impitoyable. Ils prenaient le rang pour l'esprit ; dès l'âge de seize ans, ils rêvaient d'une bonne place. Bien sûr, c'était surtout de la bêtise, ou les mauvais exemples qui avaient toujours entouré leur enfance et leur adolescence. Ils étaient dépravés jusqu'à la laideur. Évidemment, c'était le plus souvent un cynisme extérieur, de façade ; il va de soi que la jeunesse et une certaine fraîcheur pointaient quelquefois même dans leur dépravation ; mais même cette fraîcheur paraissait repoussante, et elle s'exprimait par une espèce de grossièreté. Je les haïssais terriblement, même si, sans doute, j'étais pire. Ils me rendaient la monnaie de ma pièce et ne cachaient pas le dégoût qu'ils éprouvaient pour moi. Mais moi, je ne leur demandais plus d'amour ; au contraire, j'espérais toujours qu'ils seraient humiliés. Pour me défaire de leurs moqueries, exprès, j'ai voulu être le meilleur élève possible, et je suis parvenu aux

tout premiers rangs. Ça les a épatés. De plus, ils commençaient peu à peu à comprendre que je lisais des livres qu'ils n'arrivaient pas à lire, et que je comprenais des choses (qui n'entraient pas dans notre programme scolaire) dont, eux, ils n'avaient même jamais entendu parler. Ils regardaient cela avec sarcasmes et fureur, mais ils se soumettaient moralement, d'autant que même les enseignants me prêtaient attention à ce propos. Les moqueries s'arrêtèrent, resta l'inimitié, des relations tendues et froides s'établirent. A la fin, je n'y tenais plus moi-même : avec l'âge, le besoin des gens, des amis allait croissant. Je voulus essayer de me rapprocher de certains ; mais ces rapprochements semblaient toujours forcés, et ils se terminaient, tout seuls, sur rien. J'ai même eu un ami, une fois. Mais j'étais déjà un despote dans l'âme ; je voulais une domination illimitée sur son âme ; je voulais lui inculquer le mépris pour le milieu qui l'entourait ; j'exigeais de lui un abandon hautain, définitif, de ce milieu. Je l'ai terrorisé par ma passion ; je le poussais jusqu'aux larmes, aux convulsions ; c'était une âme naïve et prête à se donner ; mais quand il s'est donné à moi complètement, je l'ai haï tout de suite, et je l'ai repoussé – comme si je n'avais eu besoin de lui que pour le vaincre, seulement pour le soumettre. Mais je ne pouvais pas vaincre tout le monde ; mon ami, lui non plus, ne ressemblait à aucun d'eux, il n'était que l'exception la plus rare. Mon premier souci en sortant de l'école fut de quitter ce département spécial auquel j'étais destiné, pour couper tous les ponts, maudire le passé et le recouvrir de cendre... Quelle mouche m'avait donc piqué, après cela, de me ramener chez ce Simonov !...

Tôt le matin, j'ai sauté de mon lit, je m'en suis éjecté, très inquiet, comme si cela devait commencer là, maintenant. Je croyais que c'était un changement radical dans ma vie qui débutait ce jour-là, ou qui allait débiter. Manque d'habitude, peut-être, mais, toute ma vie, je me suis imaginé que les événements les plus extérieurs, les plus futiles allaient toujours marquer un changement radical dans ma vie. Je suis quand même allé au bureau, comme tous les jours, mais je me suis éclipsé avec deux heures d'avance, pour me préparer. L'essentiel, pensais-je, c'était de ne pas arriver le premier, sans quoi ils pourraient croire que je suis trop content. Mais des choses essentielles comme celle-là, il y en avait des milliers, et elles m'inquiétaient toutes jusqu'à l'épuisement. J'ai ciré mes bottes tout seul – jamais de la vie Apollon ne les aurait cirées deux fois dans la même journée, il trouvait que ça faisait désordre. Je les ai cirées après avoir volé une brosse dans l'entrée, pour qu'il ne me remarque pas, et qu'il ne me méprise pas ensuite. Puis j'ai fait subir une revue de détail à mes habits, j'ai vu que tout était vieux, usé, râpé. Je m'étais laissé aller, trop, vraiment. Mon uniforme, à la rigueur, avait l'air convenable, mais je n'allais pas dîner

en uniforme. L'essentiel, sur le pantalon, en plein sur le genou, je découvris une énorme tache jaune. Je pressentais que cette tache à elle seule m'enlèverait les neuf dixièmes de ma dignité. Je savais aussi que c'était très vil, de penser cela. "Mais ce n'est plus l'heure des pensées, maintenant – c'est l'heure de la réalité", pensais-je, et je perdais courage. Je savais aussi parfaitement, dans l'instant, que, tous ces faits, je les exagérais d'une façon monstrueuse ; mais que pouvais-je y faire ?... Je n'arrivais plus à me dominer, j'étais secoué par la fièvre. Je me représentais, au désespoir, comment cette "canaille" de Zverkov m'accueillerait, de haut, avec froideur ; le mépris obtus, absolument inexorable que je lirais dans les yeux de cet âne de Troudolioubov ; les petits rires méchants et sarcastiques de ce moucheron de Ferfitchkine, pour se faire bien voir de Zverkov ; et Simonov qui comprendrait tout cela parfaitement, qui me mépriserait, sans rien dire, pour la bassesse de mon amour-propre et pour ma lâcheté, et, surtout – comme tout cela serait pitoyable, pas *littéraire*, commun. Bien sûr, le mieux aurait été de rester simplement chez moi. Mais c'était cela le plus impossible ; quand quelque chose commençait à m'attirer, ça m'attirait tout entier, des pieds jusqu'à la tête. Toute la vie, après, je me serais moqué de moi : "La frousse qu'il a eue, la frousse *de la réalité*, la frousse !" Non, j'avais un désir passionné de démontrer à cette "racaille" que je n'avais rien d'un lâche, comme je le pensais moi-même. Bien plus : au paroxysme le plus brûlant de ma fièvre de lâcheté, je rêvais de tenir le haut du pavé, de vaincre, de les entraîner tous, de les obliger à m'aimer – eh bien, ne fût-ce que pour "la noblesse de mes pensées et mon humour indubitable". – Ils délaissent Zverkov, il se retrouve à l'écart, il la ferme, la honte le prend, et moi, j'écrase Zverkov. Après, sans doute, je fais la paix avec lui, je bois *au tutoiement* – et le plus rageant, le plus vexant pour moi, c'était que, dès ce moment-là, je savais, je savais à coup sûr, sans faute, qu'au fond, je n'avais besoin de rien de tout cela, qu'au fond, je ne voulais pas du tout les écraser, les soumettre, les attirer, et que je n'aurais pas donné un sou, moi le premier, pour l'atteindre vraiment, ce résultat. Oh, comme je priais Dieu que cette journée passe vite ! Dans une angoisse indescriptible, j'allais à la fenêtre, j'ouvrais la lucarne et je fixais l'obscurité glauque de cette neige mouillée qui tombait à gros flocons...

Ma sale petite horloge murale finit par susurrer cinq heures. Je saisis mon chapeau et, en m'efforçant de ne pas regarder Apollon qui attendait son salaire depuis l'aube, et qui était trop fier pour en parler le premier, je me faufilai devant lui dans l'entrée, et puis, en équipage, que j'arrêtai tout exprès et qui me coûta mes cinquante derniers kopecks, je me présentai, comme un grand seigneur, à l'*Hôtel de Paris*.

Je savais encore la veille que j'arriverais le premier. Mais il ne s'agissait plus d'être ou non le premier.

Non seulement il n'y avait personne, mais j'eus même du mal à retrouver notre salon. La table n'était pas encore complètement dressée. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Après beaucoup de questions, je finis par comprendre des serveurs que le dîner était commandé pour six heures, et non pour cinq. On me le confirma au buffet. Ça faisait même rougir de demander. Il n'était encore que cinq heures vingt-cinq. S'ils avaient changé l'heure, ils auraient dû au moins me prévenir ; il y a la poste, pour ça, au lieu de m'exposer à la "honte" devant eux... et devant les domestiques. Je pris un siège ; le serveur se remit à dresser la table ; devant lui, c'était encore plus rageant. Sur les six heures, en plus des lampes qui brûlaient, on apporta des bougies. Le serveur n'avait pas eu l'idée, pourtant, de les apporter tout de suite, dès mon arrivée. Dans le salon voisin, à deux tables différentes, deux clients ombrageux, l'air mécontent, dînaient sans dire un mot. Dans un salon plus éloigné, c'était la bringue ; on criait, même ; on entendait les rires en cascade de toute une compagnie ; on saisissait de sales piailllements français – on dînait avec des dames. Bref, ça me donnait la nausée. J'ai rarement passé une minute plus sale, si bien qu'au moment où, à six heures tapantes, ils arrivèrent ensemble, moi, à la première seconde, je fus très heureux de les voir, comme s'ils venaient me libérer, et je faillis oublier qu'il fallait absolument que j'aie l'air offensé.

Zverkov entra le premier, jouant visiblement les chefs. Et lui, et tous les autres, ils rigolaient ; mais, dès qu'il m'aperçut, Zverkov se reprit, s'approcha lentement, la taille un peu penchée, comme s'il faisait des mines, et me tendit la main, avec gentillesse, mais pas trop, avec une espèce de prudence, presque une politesse de général, comme si, en me tendant la main, il se protégeait de je ne sais trop quoi. J'imaginais au contraire que, dès qu'il serait entré, il partirait du grand éclat de rire que je lui connaissais, un rire très haut avec des cris, et que ses bons mots et ses basses plaisanteries commenceraient à la première phrase. C'est à cela que je m'étais préparé dès la veille au soir, mais du diable si je m'attendais à ce ton hautain, à cette gentillesse à la Votre Excellence. Ainsi donc, il se croyait parfaitement supérieur à moi dans tous les domaines ? S'il ne veut que m'offenser avec son air de général, me disais-je, ça va encore ; je saurai bien me sortir de là. Mais que se passera-t-il si, vraiment, sans le moindre désir de m'offenser, cette tête d'âne s'est laissé envahir par l'idée qu'elle est infiniment plus haut que moi et qu'elle ne peut me considérer qu'avec

un air protecteur ? Cette seule supposition faillit me couper le souffle.

— J'ai appris avec étonnement votre désir d'être là avec nous, commença-t-il, susurrant, avec un cheveu sur la langue et une intonation chantante que je ne lui connaissais pas. Nous nous sommes un peu perdus de vue, je crois. Vous vous gardez de nous. Vous avez tort. Nous ne sommes pas aussi terribles que vous croyez. Eh bien, toujours est-il que je suis heureux de re-nou-ve-ler...

Et il se retourna nonchalamment pour poser son chapeau sur la fenêtre.

— Vous attendez depuis longtemps ? s'enquit Troudolioubov.

— Je suis venu à cinq heures précises, comme vous me l'aviez fixé hier, répondis-je d'une voix forte et agacée qui promettait une explosion toute proche.

— Tu ne lui as donc pas fait savoir que nous avions changé l'heure ? fit Troudolioubov en se tournant vers Simonov.

— Non, j'ai oublié, répondit celui-ci, mais sans aucun remords et, sans même s'excuser devant moi, il partit commander les hors-d'œuvre.

— Mais vous êtes là depuis une heure, malheureux ! s'écria Zverkov d'une voix ironique, parce que, selon ses critères, cela devait vraiment être terriblement drôle. J'entendis à sa suite le petit rire minable et sonore, comme de petits jappements, de ce salaud de Ferfitchkine. Ma position lui paraissait bien drôle, bien honteuse.

— Mais ça n'a rien de drôle ! criai-je à Ferfitchkine en m'énervant de plus en plus. Ce n'est pas ma faute, à moi. On a omis de me le faire savoir. C'est, c'est, c'est... simplement absurde.

— Pas seulement absurde, mais quelque chose de plus, bougonna Troudolioubov, prenant naïvement ma défense. Vous êtes trop doux. C'est simplement de l'incorrection. Involontaire, bien sûr. Et comment Simonov... hum !...

— Moi, si on m'avait fait le coup, remarqua Ferfitchkine, je...

— Mais vous auriez pu vous commander quelque chose, l'interrompt Zverkov, ou bien, tout simplement, vous auriez commencé à dîner, sans nous attendre.

— Concédez-moi que j'aurais pu faire ça sans votre permission, lui lançai-je. Si j'attendais, c'est...

— Asseyons-nous, messieurs, cria Simonov qui venait d'entrer, tout est prêt ; le champagne, j'en réponds, il est frappé comme il faut... Je ne connaissais pas votre adresse, comment aurais-je pu vous trouver ? dit-il en se tournant soudain vers moi, mais, de nouveau, en essayant de fuir mon regard. Il m'en voulait, sans doute. Il avait dû penser depuis la veille.

Tout le monde s'assit ; moi pareil. La table était ronde. J'eus Troudolioubov à ma gauche, Simonov à ma droite. Zverkov s'assit en

face. Ferfitchkine près de lui, entre lui et Troudolioubov.

— Di-i-ites, vous travaillez... au département ? demanda Zverkov, continuant à s'occuper de moi. Voyant que j'étais confus, il s'était sérieusement mis en tête de me consoler, voire de me ragaillardir. "Qu'est-ce qu'il me veut ? Que je lui envoie une bouteille à la tête ?" me dis-je, pris de furie. Je m'énervais, par manque d'habitude, d'une façon bizarrement rapide.

— Dans telle administration, répondis-je d'une voix sèche, en fixant mon assiette.

— E-e-et vous vous y retrouvez ? Di-i-ites, qu'est-ce qui vous a pou-oussé à abandonner votre place précédente ?

— Ce qui m'a pou-oussé, c'est que j'ai eu envie de quitter ma place précédente, répondis-je, en allongeant trois fois plus, sans me maîtriser, ou presque. Ferfitchkine pouffa. Simonov me lança un coup d'œil ironique ; Troudolioubov s'arrêta et se mit à m'examiner avec curiosité.

Zverkov fut surpris, mais il ne voulut rien montrer.

— Bon-on-on, et quelle est votre situation ?

— Quelle situation ?

— Je veux dire, votre salaire ?

— Mais c'est un examen que vous me faites passer ?

N'empêche que je dis tout de suite le chiffre. Je rougissais terriblement.

— Ça fait chiche, remarqua gravement Zverkov.

— Mouais, pas moyen de dîner dans les "cafés-restaurants" ! ajouta insolemment Ferfitchkine.

— Moi, je dirai que ça fait carrément pauvre, remarqua sérieusement Troudolioubov.

— Et comme vous avez maigri, comme vous avez changé... depuis... ajouta Zverkov, avec déjà un certain venin, une espèce d'insolence dans le regret, tandis qu'il détaillait mon air et mon costume.

— Mais arrêtez de le faire rougir, s'écria Ferfitchkine en gloussant.

— Monsieur, sachez que je ne rougis pas, fis-je, explosant enfin, vous entendez ? Je dîne ici, dans un "café-restaurant", et je paie ma part, c'est moi qui paie, pas vous – vous saisissez, *monsieur* Ferfitchkine ?

— Quoi-oi ? Mais lequel d'entre nous ne paie pas sa part ? Vous, peut-être... s'accrocha Ferfitchkine, rouge comme une écrevisse, en me fixant les yeux avec furie.

— Bon, répondis-je, sentant que j'étais allé un peu trop loin, je suppose qu'il vaut mieux discuter de choses plus intelligentes.

— Vous voulez montrer que vous êtes intelligent ?

— Ne vous en faites pas, ce serait bien inutile ici.

— Dites-moi, mon cher monsieur, vous faites le coq, là ? Vous ne seriez pas devenu dingue, dans votre dlépartement ?

— Assez, messieurs, assez ! cria Zverkov, d'un ton despote.

— Comme c'est stupide ! marmonna Simonov.

— Bien sûr que c'est stupide, nous nous réunissons entre amis, pour souhaiter bon voyage à notre camarade, et vous cherchez des noises, dit brutalement Troudolioubov en ne s'adressant qu'à moi. C'est vous qui avez demandé à venir, hier : au moins ne détruisez pas l'harmonie générale...

— Assez, assez, criait Zverkov. Cessez, messieurs, ça ne va pas. Que je vous raconte plutôt comment j'ai failli me marier, il y a deux jours...

Ici commença une pasquinade sur la façon dont ce monsieur avait failli se marier deux jours auparavant. Remarquons d'ailleurs qu'il ne disait pas un mot du mariage, mais qu'on voyait passer dans le récit des généraux, des colonels, même des grands chambellans, avec Zverkov au milieu d'eux, pour ne pas dire à leur tête. Un rire approbateur s'éleva ; Ferfitchkine faisait même entendre ses petits cris stridents.

Ils m'avaient tous abandonné, je restais là, écrasé, anéanti.

“Seigneur, est-ce là mon monde à moi ? me demandais-je. Et quel idiot je me suis montré devant eux ! J'en ai bien trop permis, pourtant, à Ferfitchkine. Ces butors pensent qu'ils m'ont fait un honneur en me donnant une place à leur table, ils ne comprennent pas que c'est moi qui leur fais un honneur, pas eux ! « Maigri !... le costume !... » Ce maudit pantalon ! Il y a longtemps que Zverkov a remarqué la tache jaune sur le genou... Non mais !... Me lever de table, tout de suite, prendre mon chapeau, et partir, net, sans leur dire un seul mot... Par mépris !... Et, demain, tant pis, même un duel. Salauds. Je ne suis pas à sept roubles près, non ? Ils peuvent encore réfléchir... Nom d'un chien !... Tant pis pour les sept roubles ! Séance tenante, je m'en vais !...”

Il va de soi que je suis resté.

Pour noyer ma souffrance, je m'enfilais du Laffite et du Xérès par verres entiers. Par manque d'habitude, je m'enivrais vite, et le dépit montait, l'ivresse aidant. Soudain, j'eus envie de les humilier de la façon la plus mordante qui fût, et de partir tout de suite après. Saisir l'instant au vol, me montrer – qu'ils disent : il est ridicule, peut-être, mais comme il est intelligent... et... et... bref, qu'ils aillent au diable !

Insolemment, je les toisai de mon regard glauque. Mais eux, ils semblaient m'avoir complètement oublié. Pour eux, c'était bruyant, criard, joyeux. Zverkov parlait toujours. Je me mis à écouter. Zverkov racontait quelque chose sur une dame de la haute, qu'il avait quand même fini par contraindre aux aveux (il mentait, bien sûr, comme un

arracheur de dents), aidé dans cette affaire par son ami intime, le prince de je ne sais plus quoi, alias le hussard Kolia, lequel possédait trois mille âmes.

— N'empêche, votre Kolia qui possède trois mille âmes, lui, il n'est pas venu vous faire ses adieux, lançai-je, entrant dans la conversation. Tout le monde se tut quelques secondes.

— Vous êtes plein jusque-là, consentit tout de même à remarquer enfin Troudolioubov, se penchant de mon côté d'un air méprisant. Zverkov, sans mot dire, m'examinait comme un puceron. Je baissai les yeux. Simonov s'empressa de verser le champagne.

Troudolioubov leva sa coupe, tout le monde l'imita, sauf moi.

— A la tienne, et bonne route ! cria-t-il à Zverkov. A nos vieilles années, messieurs, et à notre avenir, hurra !

Ils burent tous et se mirent à embrasser Zverkov. Moi, je ne bougeais pas ; ma coupe restait pleine devant moi.

— Vous ne boirez donc pas ? hurla Troudolioubov perdant patience et s'adressant à moi d'un air de menace.

— Je veux faire un speech tout seul, à part... c'est à ce moment que je boirai, monsieur Troudolioubov.

— Sale teigne ! marmonna Simonov.

Je me redressai sur ma chaise, saisis ma coupe d'une main fiévreuse, me préparant pour quelque chose d'extraordinaire, sans trop savoir encore moi-même ce que j'allais dire.

— *Silence !* s'écria Ferfitchkine. Gare à l'intelligence ! – Zverkov attendait très sérieusement, il comprenait de quoi il s'agissait.

— Monsieur le lieutenant Zverkov, commençai-je, sachez que je déteste les phrases, les phraseurs, et les dos à courbettes... C'est le premier point, qui sera suivi d'un deuxième.

Il y eut un mouvement.

Deuxième point : et pas seulement les phrases, mais les fraises, et surtout ceux qui vont aux fraises !

Troisième point : j'aime la vérité, la sincérité, l'honnêteté, poursuivis-je presque machinalement, parce que je commençais à me glacer d'effroi moi-même, ne comprenant pas ce que je disais... – J'aime la pensée, m'sieu Zverkov ; j'aime la camaraderie véritable, sur un pied d'égalité, et pas... hum... J'aime... Mais... Moi aussi, je boirai à votre santé, m'sieu Zverkov. Charmez les belles Tcherkesses, buttez les ennemis de la patrie et... et... A la vôtre, m'sieu Zverkov !

Zverkov se leva, s'inclina et me dit :

— Je vous remercie beaucoup.

Il était drôlement offensé, il en avait pâli.

— Nom de Dieu ! hurla Troudolioubov, frappant du poing sur la table.

— Mais c'est à se faire casser la gueule ! glapit Ferfitchkine.

— Qu'on le fiche dehors ! murmura Simonov.

— Pas un mot, messieurs, pas un geste ! cria solennellement Zverkov pour stopper l'indignation générale. Je vous remercie tous, mais je saurai lui montrer seul combien j'estime ce qu'il dit.

— Monsieur Ferfitchkine, dès demain, vous me donnerez raison des mots que vous venez de prononcer ! fis-je d'une voix forte, en me tournant gravement vers Ferfitchkine.

— Un duel, vous voulez dire ? répondit-il, mais je devais être tellement ridicule en le provoquant, c'était tellement en contradiction avec ma mine que tout le monde, Ferfitchkine y compris, se retrouva plié de rire.

— Mais qu'on lui fiche la paix, regardez, il est beurré ! murmura Troudolioubov avec dégoût.

— Jamais je ne me pardonnerai de l'avoir inscrit ! marmonna à nouveau Simonov.

“C'est maintenant qu'il faudrait que je leur envoie une bouteille à la figure”, me dis-je. Je pris une bouteille... et je remplis mon verre.

“... Non, mieux vaut que je reste jusqu'à la fin ! continuai-je de penser. Vous seriez trop heureux, messieurs, que je m'en aille. Pour rien au monde. Exprès, je resterai ici, à boire, jusqu'à la fin, pour montrer que je ne vous accorde pas la moindre importance. Je reste là, je bois, parce que c'est une taverne, et j'ai payé ma place. Je reste là, je bois, parce que je vous considère tous comme des pions, des pions qui n'existent même pas. Je reste là et je bois... et je chante, si je veux, oui, messieurs, je chante, parce que c'est mon droit... que je chante... hum.”

Mais je ne chantais pas. J'essayais seulement de ne jamais les regarder ; je prenais les poses les plus indépendantes et j'attendais avec impatience que ce soit eux, *les premiers*, qui se mettent à me parler. Hélas ! ils ne m'ont pas parlé. Et comme j'aurais voulu, oh, comme j'aurais voulu, à cet instant, me réconcilier avec eux ! Huit heures sonnèrent – neuf, enfin. Ils passèrent de la table au canapé. Zverkov s'étala sur la couchette, un pied sur une table basse. C'est là qu'ils transportèrent aussi le vin. Il leur avait vraiment apporté trois bouteilles à lui. Moi, bien sûr, il ne m'en proposait pas. Ils s'installèrent tous autour de lui sur le canapé. Ils l'écoutaient, on pouvait presque dire avec adoration. On voyait bien qu'ils l'aimaient. “Pourquoi, non mais, pourquoi ?” me demandai-je. Parfois, ils étaient pris d'un enthousiasme d'ivrognes, et ils s'embrassaient tous. Ils parlaient du Caucase, de ce que c'était que la passion véritable, du trictrac, des postes les plus profitables pour l'avancement ; des revenus du hussard Podkharjevski, qu'aucun d'entre eux ne connaissait personnellement, et ils étaient heureux qu'il en eût beaucoup, des revenus ; de la beauté et de la grâce extraordinaires de la princesse

D... qu'aucun d'entre eux, là encore, n'avait jamais vue de sa vie ; puis, ils finirent par dire que Shakespeare était immortel.

Je souriais avec mépris et je marchais de l'autre côté de la pièce, juste en face du canapé, le long du mur, de la table jusqu'au poêle, et retour. De toutes mes forces, je voulais leur montrer que je pouvais aussi me passer d'eux ; pourtant, je faisais exprès de faire claquer mes bottes, en tapant des talons. Mais tout cela ne servait à rien. *Eux*, ils n'y faisaient même pas attention. J'eus la patience d'aller et venir, juste sous leur nez, de huit heures à onze heures, toujours au même endroit, de la table jusqu'au poêle, et du poêle à nouveau jusqu'à la table. "Je marche comme ça, personne n'a le droit de me l'interdire." Le laquais, en entrant dans la pièce, s'arrêta plusieurs fois pour me regarder ; avec ces demi-tours incessants, j'avais la tête qui tournait ; il me semblait par instants que j'étais en plein délire. Durant ces trois longues heures, j'eus le temps de suer et de m'assécher trois fois. Parfois, une pensée me transperçait le cœur, la plus profonde, la plus venimeuse des tortures : il se passerait dix, vingt ans, quarante ans, même dans quarante ans, je me souviendrais avec dégoût, avec avilissement de ces minutes, les plus sales, les plus ridicules et les plus terrifiantes de ma vie. Il était impossible de s'avilir soi-même d'une façon plus insolente et plus volontaire, cela, je le comprenais parfaitement, parfaitement, et je continuais quand même mes aller et retour de la table jusqu'au poêle. "Oh, s'ils savaient seulement de quels sentiments, de quelles pensées je suis capable, quelle culture il y a en moi !" me disais-je par instants, en m'adressant, mais en silence, à ce canapé où se tenaient mes ennemis. Or mes ennemis se comportaient comme si je n'y avais pas été, dans ce salon. Une fois, seulement, ils se tournèrent vers moi, quand, au moment où Zverkov se mit à parler de Shakespeare, moi, brusquement, j'étais parti d'un grand rire de mépris. J'avais pouffé d'une façon si contrefaite, si sale, qu'ils s'étaient interrompus tout de suite et, en silence, avaient regardé pendant bien deux minutes, avec un air sérieux, sans rire, comment je marchais le long du mur, de la table jusqu'au poêle et comment *je ne leur prêtais pas la moindre attention*. Mais ce fut un autre échec : ils se remirent à parler, et, deux minutes plus tard, ils m'avaient de nouveau abandonné. Onze heures sonnèrent.

— Messieurs, cria Zverkov en se levant du canapé, maintenant, tout le monde *là-bas*.

— Bien sûr, bien sûr ! s'écrièrent les autres.

Je me tournai brusquement vers Zverkov. J'étais tellement épuisé, tellement brisé – même me trancher la gorge, mais en finir ! J'avais la fièvre ; mes cheveux, mouillés par la sueur, s'étaient collés à mon front et à mes tempes.

— Zverkov, je vous demande pardon, dis-je d'une voix vive et

décidée, et vous aussi, Ferfitchkine, vous tous, oui, tous, je vous ai tous offensés.

— Ah ! ah ! on y repense, au duel ! susurra Ferfitchkine d'une voix venimeuse.

Comme un coup de rasoir sur le cœur.

— Non, ce n'est pas le duel qui me fait peur, Ferfitchkine ! Je suis prêt à me battre dès demain, mais quand nous nous serons réconciliés. C'est même une chose sur laquelle j'insiste, vous ne pouvez pas me la refuser. Je veux vous prouver que je n'ai pas peur du duel. Vous tirerez le premier, et moi, je tirerai en l'air.

— Il se joue la comédie, remarqua Simonov.

— Il est complètement dingue ! répliqua Troudolioubov.

— Mais laissez-nous, vous bouchez le passage !... Enfin, que voulez-vous ? répondit Zverkov avec mépris. Ils étaient tous très rouges ; leurs yeux brillaient : ils avaient beaucoup bu.

— Je demande votre amitié, Zverkov, je vous ai offensé, mais...

— Offensé ? V-vous ? Sachez, mon cher monsieur, que jamais, en aucune circonstance, vous n'êtes en état de m'offenser !

— Et ça suffit avec vous, laissez passer ! renchérit Troudolioubov. On y va.

— Olympia est pour moi, messieurs, promis ! cria Zverkov.

— D'accord ! d'accord ! lui répondirent-ils en riant.

Ils m'avaient comme craché dessus. La bande sortait bruyamment du salon. Troudolioubov entonna une chanson stupide. Simonov s'attarda une petite seconde, pour donner un pourboire aux laquais. Je me lançai soudain vers lui.

— Simonov ! Donnez-moi six roubles ! dis-je d'une voix brusque, au désespoir.

Il me fixa, au comble de la stupéfaction, d'une espèce de regard stupide. Lui aussi, il était soûl.

— Même là vous allez avec nous ?

— Oui !

— Je n'ai pas d'argent ! coupa-t-il et il se dirigea vers la porte avec un ricanement de mépris.

Je le saisis par un pan de son manteau. Un cauchemar.

— Simonov ! J'ai vu que vous aviez de l'argent, pourquoi me refusez-vous ? Est-ce que je suis une canaille ? Gardez-vous de me refuser : si vous saviez, oh, si vous saviez pourquoi je vous les demande ! Tout dépend de ça, tout mon avenir, tous mes plans...

Simonov sortit l'argent ; c'est tout juste s'il ne me le jeta pas à la figure.

— Prenez, puisque vous avez si peu de honte ! murmura-t-il impitoyablement, après quoi il se mit à courir pour les rattraper.

Je restai seul une minute. Le désordre, les restes, la coupe brisée par

terre, le vin renversé, les mégots, l'ivresse, le délire dans la tête, l'angoisse insupportable dans le cœur et ce laquais, enfin, qui avait tout vu, tout entendu, et qui me lançait dans les yeux des regards intrigués.

— *Là-bas !* m'écriai-je. Ou bien ils seront tous à genoux – ils s'agrippent à mes jambes et ils implorent mon amitié –, ou bien... je donne un soufflet à Zverkov !

5

— Alors, la voilà donc, la voilà donc, cette confrontation à la réalité, marmonnai-je en dévalant l'escalier. Autre chose, hein ? que le pape qui quitte Rome et qui part au Brésil ; autre chose, hein ? que le bal au bord du lac de Côme.

Une idée me fusa dans la tête : “Fumier, va – si tu es capable de rire de ça en ce moment.”

— Tant mieux ! criai-je, en me répondant. Maintenant, tout est perdu – n'importe.

Ils avaient déjà disparu ; tant pis ; je savais où les trouver.

Un cocher solitaire se tenait devant le perron, un nuitard, en souquenille, presque entièrement blanchi par cette neige mouillée et tiède, on pouvait croire, qui continuait de tomber. Vapeur, suffocation. Son petit cheval hirsute, de couleur pie, était tout blanc, lui aussi, et il toussait ; oh ! je me souviens de ça. Je me suis précipité dans ce traîneau du conte ; pourtant, à peine y avais-je mis le pied pour m'asseoir, l'image de Simonov en train de me donner six roubles me faucha littéralement – c'est comme un sac que je m'affalai dans le traîneau.

— Non, il faut en faire beaucoup pour racheter ça ! éruptai-je. Mais je rachèterai ça, ou je mourrai sur place, là, cette nuit. Avance !

Nous nous étions ébranlés. Un véritable tourbillon me tournoyait dans la tête.

“Qu'ils s'agenouillent pour implorer mon amitié – il ne faut pas que j'y compte. C'est un mirage, un mirage complet, détestable, romantique, fantastique ; toujours le bal du lac de Côme. C'est pour ça que je *dois* gifler Zverkov ! Je suis forcé de le gifler. Bon, c'est dit ; je vole pour lui donner sa gifle.”

— Fouette !

Le cocher actionna les rênes.

“J'entre, je le gifle. Je dis quelques mots de préface à cette gifle ? Non ! J'entre, tout simplement, et je le gifle. Ils seront tous assis dans

la salle, lui, sur le divan avec Olympia. Maudite Olympia ! Une fois, elle s'est moquée de ma tête, et elle m'a refusé. Olympia, je la tire par les cheveux, et Zverkov par les oreilles ! Non, plutôt par une oreille – je le traîne dans toute la pièce, par l'oreille. Eux, peut-être, ils se mettront à me battre, à me pousser dehors. Sans doute, même. Tant pis ! La gifle, je l'aurai donnée le premier ; mon initiative ; selon les lois de l'honneur – c'est tout ; le sceau de l'infamie – il aura beau me frapper, il ne pourra pas se laver de cette gifle, sauf par le duel. Il sera forcé de se battre. Alors, ils peuvent bien me taper dessus, à ce moment, tous. Tant mieux, ingrats ! Surtout Troudolioubov qui me cognera, il est tellement costaud ; Ferfitchkine s'accrochera sur le côté, à mes cheveux, sûrement, je le vois d'ici. Mais tant mieux, tant mieux ! Je suis d'accord. Leurs têtes d'ânes seront bien forcées de comprendre enfin le tragique de tout ça ! Quand ils me traîneront jusqu'à la porte, moi, je leur crierai qu'au fond ils ne valent même pas une seule de mes phalanges.”

— Fouette, cocher, fouette ! lui criai-je dans le dos.

Il eut même un sursaut et fit jouer son fouet. J'avais vraiment lancé un cri de sauvage.

“A l'aube, nous nous battons, c'est dit. Avec le département, c'est fini. Ferfitchkine, tout à l'heure, au lieu de département, il a dit dlépartement. Mais où je prendrai les pistolets ? N'importe quoi ! Une avance sur le salaire, je les achète. Et la poudre, les balles ? C'est l'affaire du second. Mais comment j'aurai le temps, avant l'aube ? Et où je prendrai un second ? Je ne connais personne...”

— N'importe quoi ! criai-je, pris toujours plus dans le tourbillon. N'importe quoi !

“N'importe quel quidam dans la rue à qui je m'adresserai sera forcé d'être mon second, comme de sortir de l'eau quelqu'un qui se noie. Les cas les plus excentriques doivent être admis. Oui, même si, demain, c'est à mon directeur en personne que je demandais d'être mon second, même lui, il serait forcé d'accepter, rien que par esprit chevaleresque, et de garder le secret !... Anton Antonytch...”

Le problème est qu'à cet instant, je vis, plus clairement, plus aveuglément que n'importe qui au monde toute la bassesse absurde de mes suppositions, et tout le revers de la médaille, mais...

— Fouette, cocher, fouette, canaille, fouette !

— Oh, monsieur ! murmura la force paysanne.

Je fus soudain transi de froid.

“Il ne vaudrait pas mieux... il ne vaudrait pas mieux... rentrer tout de suite à la maison ? Oh mon Dieu, pourquoi, mais pourquoi me suis-je invité à ce dîner ? Mais non, c'est impossible ! Et ma promenade, pendant trois heures, de la table jusqu'au poêle ? Non, c'est eux, c'est eux, personne d'autre, qui doivent me payer cette promenade ! C'est

eux qui doivent laver ce déshonneur !”

— Fouette !

Et quoi, s'ils me traînent à la police ? Ils n'oseront pas ! Ils auront peur du scandale. Et quoi, si Zverkov, par mépris, me refuse le duel ? C'est sûr, même... Mais je leur prouverai, alors... Je cours jusqu'à la poste, au moment où il part, demain, je le saisis par la jambe, je lui arrache sa capote quand il monte dans sa voiture. Je lui retiens la main avec les dents, je le mords. « Regardez, tous, à quoi on peut réduire un homme désespéré ! » Qu'il me cogne sur la tête, et eux tous, derrière. Je crierai à tout le public : « Regardez le jeune chiot qui part séduire les belles Tcherkesses avec mon crachat sur la face ! »

Évidemment, après ça, tout est fini. Le département a disparu de la surface de la terre. On me saisit, on me juge, on me fiche à la porte, on me met en forteresse, on m'envoie en Sibérie, déporté. Tant mieux ! Quinze ans plus tard, je me traîne à sa poursuite, en haillons, mendiant, quand ils me libèrent de forteresse. Je le trouve, dans une ville de province. Il est marié, heureux. Il a une fille adulte... Je lui dis : « Regarde, monstre, regarde mes joues hâves et mes haillons ! J'ai tout perdu – la carrière, le bonheur, les arts, les sciences, *la femme que j'aimais*, et tout cela par ta faute. Voilà les pistolets. Je suis venu décharger mon pistolet et... je te pardonne. » Et là, je tire en l'air, et je disparaissais sans trace...

Je voulais déjà me mettre à pleurer, même si, à cet instant précis, je savais parfaitement que tout cela venait de Silvio et du *Bal masqué* de Lermontov⁷. Et, tout d'un coup, je ressentis une honte terrible, une honte si forte que j'arrêtai le cheval, sortis du traîneau et me tins immobile, dans la neige, au milieu de la rue. Le cocher, stupéfait, poussait de profonds soupirs et ne me quittait pas des yeux.

Que me restait-il à faire ? Y aller ? Impossible – c'était n'importe quoi ; en rester là ? Impossible, là aussi, parce que ça va donner... Mon Dieu !... Comment donc peut-on laisser ça ?!... Après des offenses pareilles !

— Non, m'écriai-je, en m'engouffrant à nouveau dans le traîneau, c'était écrit, c'est le destin ! Fouette, fouette ! Là-bas !...

Et, d'impatience, j'envoyai un coup de poing dans la nuque du cocher.

— Ça va pas, non, de cogner ? hurla le petit bouseux, qui fouetta néanmoins sa haridelle si fort qu'elle se mit à ruer.

La neige mouillée tombait à gros flocons ; je m'étais découvert – le moindre de mes soucis. J'oubliais tout le reste, parce que, définitivement, je m'étais décidé pour la gifle et je sentais avec horreur que cela surviendrait *inévitablement, là, maintenant, qu'aucune force ne pouvait plus rien arrêter*. Les réverbères déserts clignaient lugubrement dans les ténèbres neigeuses, comme des torches pour un

enterrement. La neige s'accumulait sous ma capote, sous mon gilet, ma cravate, c'est là qu'elle fondait ; je ne me couvrais pas ; même sans ça, maintenant, tout était perdu ! Nous arrivions enfin. Je jaillis, dans un état second, sautai les quelques marches et me mis à cogner contre la porte, à coups de poing, à coups de pied. C'était surtout mes jambes, dans les genoux, que je sentais faiblir terriblement. On ouvrit bizarrement vite ; comme si l'on avait su que je devais venir. (Et c'est vrai que Simonov avait prévenu qu'il y en aurait peut-être un autre ; or il fallait toujours prévenir ici, et prendre des précautions en général. Nous nous trouvions dans un de ces "magasins de mode" de l'époque, aujourd'hui et depuis longtemps décimés par la police. Le jour, c'était vraiment un magasin ; le soir, par contre, ceux qui avaient une recommandation pouvaient venir rendre des visites.) A pas vifs, je traversai la boutique obscure jusqu'à une salle que je connaissais bien où ne brûlait qu'une seule bougie, et je m'arrêtai, sidéré : personne.

— Où sont-ils donc ? demandai-je à quelqu'un.

Mais ils avaient déjà eu le temps, bien sûr, de se disperser...

Quelqu'un se tenait devant moi, avec un sourire stupide – la patronne elle-même, qui savait un peu qui j'étais. Une minute plus tard, la porte s'ouvrit, il venait d'entrer quelqu'un d'autre.

Sans faire attention à rien, moi, j'arpençais la chambre, et je crois que je me parlais tout seul. Ma vie venait d'être sauvée, c'est quelque chose que tout mon être pressentait avec bonheur : parce que je l'aurais donnée, cette gifle – cette gifle, je l'aurais donnée à coup sûr, à coup sûr !... Je regardais autour de moi. Je ne pouvais encore rien réaliser. Machinalement, je posai les yeux sur la jeune fille qui venait d'entrer. Je vis devant moi, dans un éclair, un visage frais, et jeune, et plutôt pâle, avec des sourcils droits et sombres, un regard sérieux, comme un peu étonné. Cela me plut tout de suite ; je l'aurais haïe si elle m'avait souri. Je la fixai avec plus d'attention, et comme avec effort ; mes pensées ne s'étaient pas encore rassemblées. Il y avait quelque chose de simple et de gentil dans ce visage, mais quelque chose de tellement sérieux que c'en était bizarre. Je suis sûr que ça lui faisait perdre énormément, ici – aucun de ces crétins ne l'avait remarquée. Du reste, on ne pouvait pas dire qu'elle était belle, même si elle était grande, forte, bien proportionnée. Les habits les plus simples. Quelque chose de sale me mordit ; j'allai directement vers elle...

Je me vis par hasard dans une glace. Ma figure révoltée me parut dégoûtante au possible ; pâle, vil, méchant, les cheveux en bataille. "Tant mieux, je suis content, me dis-je, oui, je suis content, je vais la déguster ; ça me fait plaisir..."

Je ne sais où derrière la cloison, comme si quelqu'un lui pesait dessus de toutes ses forces, comme si on lui tordait le cou, une horloge se mit à râler. Ces râlements d'une longueur extraordinaire furent suivis par une sonnerie toute fine, toute sale, bizarrement rapide, comme si quelqu'un, soudain, venait d'en être propulsé. Deux heures venaient de sonner. Je revins à moi, mais je ne dormais pas, j'étais juste couché dans une semi-inconscience.

Dans une pièce étroite, encombrée et basse de plafond, envahie par une immense armoire de robes et des boîtes de carton, des chiffons et un capharnaüm d'habits, l'obscurité était presque totale. Le bout de chandelle qui brûlait sur une table, au fond, finissait de s'éteindre, se rallumant juste un peu de loin en loin. D'ici à quelques minutes, ce serait la nuit complète.

Je mis peu de temps à revenir à moi ; je me souvins de tout d'un seul coup, sans effort, comme si cela me guettait en embuscade. Même dans l'inconscience, d'ailleurs, je gardais sans arrêt en mémoire une espèce de point, qu'il n'y avait pas moyen d'oublier et autour duquel tournoyaient lourdement mes pensées endormies. Mais, une chose étrange : tout ce qui venait de m'arriver durant cette journée me parut là, à mon réveil, passé depuis des siècles, comme si, depuis des siècles, je m'en étais sorti.

Ma tête brûlait. Tout paraissait tourbillonner devant moi, ça me cognait, ça me bouleversait, me remplissait d'inquiétude. L'angoisse et la bile bouillonnaient à nouveau et cherchaient une issue. Soudain, auprès de moi, je vis deux yeux ouverts, qui me fixaient, curieux, obtus. Ce regard, il était froid, indifférent, lugubre, totalement étranger. Il pesait, ce regard.

Une pensée lugubre surgit dans mon cerveau, me parcourut le corps comme une répulsion, un peu celle qu'on éprouve quand on pénètre dans un sous-sol humide et renfermé. C'était quand même bizarre que ce ne soit qu'à ce moment-là que ces yeux se soient mis à me regarder. Je me souvins aussi que, pendant deux bonnes heures, je n'avais pas échangé un mot avec cet être, cela ne m'avait pas semblé utile ; même, tout à l'heure, je ne sais pas pourquoi, cela me plaisait. Maintenant, d'un seul coup, je me représentais cette idée de la débauche, absurde, répugnante comme une araignée, qui commence, sans amour, obscène, scandaleuse, par ce qui devrait couronner le vrai amour. Nous avons continué longtemps à nous regarder l'un l'autre, mais elle ne baissait pas les yeux et ne changeait rien à son regard, de sorte que, je ne sais trop pourquoi, une terreur se mit à poindre en moi.

— Comment tu t'appelles ? demandai-je d'une voix brusque, pour en finir plus vite.

— Lisa, répondit-elle chuchotant presque, mais sans aucune gentillesse, et elle détourna ses yeux.

Je me tus un certain temps.

— Le temps qu'il fait aujourd'hui... la neige... c'est moche !... murmurai-je, presque pour moi, au désespoir, en me croisant un bras sous la nuque et en fixant le plafond.

Elle ne répondait rien. C'était affreux, tout ça.

— Tu viens d'ici ? lui demandai-je une minute plus tard, presque la rage au cœur, tournant juste la tête vers elle.

— Non.

— D'où ça ?

— Riga, murmura-t-elle malgré elle.

— Allemande ?

— Russe.

— Ici depuis longtemps ?

— Où ?

— Dans cette maison.

— Deux semaines. – Elle parlait d'une façon toujours plus brusque. La chandelle avait fini de s'éteindre ; je ne pouvais plus distinguer son visage.

— Tu as tes père et mère ?...

— Oui... non... si.

— Où sont-ils ?

— Là-bas... A Riga.

— Qui sont-ils ?

— Comme ça...

— Comment, comme ça ? Qui ils sont, de quel état ?

— Des marchands.

— Tu as toujours vécu avec eux ?

— Oui.

— Quel âge tu as ?

— Vingt ans.

— Pourquoi tu les as quittés ?

— Comme ça...

Ce *comme ça* signifiait : Fiche-moi la paix, ça me rend malade. Nous nous sommes tus.

Dieu sait pourquoi je ne partais pas. Moi aussi, je me sentais de plus en plus malade et angoissé. Les images de la journée passée, comme bizarrement d'elles-mêmes, sans que je le veuille, revenaient d'une façon désordonnée dans ma mémoire. Soudain, je me souvins d'une scène que j'avais vue le matin dans la rue, quand, comme une souris soucieuse, je courais au travail.

— Aujourd’hui, ils sortaient un cercueil, ils ont failli le renverser, dis-je brusquement à haute voix, sans avoir d’ailleurs la moindre intention de commencer une conversation – comme ça, presque sans faire exprès.

— Un cercueil ?

— Oui, place au Foin ; ils le sortaient d’une cave.

— Une cave ?

— Pas d’une cave, de sous le rez-de-chaussée... enfin, tu sais... en bas, là... d’une mauvaise maison... Une telle saleté, tout autour... Des écailles, des ordures... ça puait... dégoûtant.

Silence.

— C’est moche d’enterrer aujourd’hui ! recommençai-je, juste pour ne pas me taire.

— Pourquoi c’est moche ?

— La neige, la boue... (Un bâillement.)

— C’est pas grave, dit-elle soudain après un certain silence.

— Si, c’est sale... (Nouveau bâillement.) Les fossoyeurs, je parie, ils devaient pester, la neige détrempait tout. Dans la tombe aussi, il y avait de l’eau, sans doute.

— Pourquoi, de l’eau dans la tombe ? demanda-t-elle avec une sorte de curiosité, mais en parlant d’une façon encore plus brutale, plus hachée qu’avant. Moi, je sentais soudain quelque chose qui me titillait.

— Comme ça, de l’eau, au fond, il y en a bien six pouces. Ici, au Volkovo⁸, pas moyen de creuser une tombe sèche.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? C’est humide, cet endroit. Partout des marécages. On les enfonce dans l’eau... Je l’ai vu moi-même... souvent...

(Jamais de ma vie je n’avais vu ça, je n’avais même jamais été au Volkovo, j’avais juste entendu dire que c’était comme ça.)

— Ça t’est vraiment égal, de mourir ?

— Mais pourquoi je mourrais ? répondit-elle, comme si elle se défendait.

— Un jour, il faudra bien que tu meures, tu mourras aussi sûr que la morte de ce matin. Elle était... une jeune fille, aussi... De phtisie, elle est morte.

— Une fille, elle serait morte à l’hôpital... (Elle doit déjà être au courant, me dis-je, et elle a bien dit “une fille”, pas une “jeune fille”).

— Elle devait de l’argent à sa patronne, répliquai-je, cette conversation m’aiguillonnant de plus en plus, elle l’a servie jusqu’à la fin, malgré la phtisie. Les cochers, autour, ils discutaient avec des soldats, ils racontaient. Sans doute ses anciens amis. Ça les faisait rire. Ils avaient l’intention, même, de faire son banquet de deuil dans une taverne. (Là aussi, j’avais brodé pas mal.)

Silence. Silence impénétrable. Elle n'avait même plus bougé.

— Et à l'hôpital, tu crois que c'est mieux, de mourir ?

— Mais c'est pareil, et puis, pourquoi je mourrais ? ajouta-t-elle d'une voix agacée.

— Pas maintenant, mais plus tard.

— Même plus tard...

— Évidemment ! Là, tu es jeune maintenant, tu es belle, fraîche, c'est ce qui fait ton prix. Mais, un an de cette vie-là, tu ne seras plus pareille, tu te faneras.

— Un an ?

— En tout cas, dans un an, tu vaudras déjà moins, poursuivis-je avec une joie mauvaise. Tu passeras d'ici à un peu plus bas, dans une autre maison. L'année suivante, dans une troisième maison, toujours plus bas, plus bas, et puis, d'ici sept ans, ce sera place au Foin, une cave. Et dans le meilleur des cas. Mais le malheur que ce serait si tu te découvrais une maladie, je ne sais pas, une faiblesse de poitrine... ou tu t'enrhumes, ou je ne sais quoi. Avec cette vie, les maladies coûtent cher. Ça se colle à toi, ça ne se détache plus. Et là, tu es morte.

— Eh bien, je serai morte, répondit-elle avec déjà une colère franche ; elle fit un mouvement brusque.

— Mais c'est dommage.

— Dommage pour quoi ?

— Dommage pour la vie.

Silence.

— Tu avais un fiancé, dis ?

— En quoi ça vous regarde ?

— Je ne suis pas de la police. Ça m'est égal. Pourquoi tu es fâchée ? Tu as pu avoir des ennuis, bien sûr. Qu'est-ce que ça me fait ? Comme ça, ça me fait mal.

— Mal pour qui ?

— Pour toi.

— Pas la peine... chuchota-t-elle d'une voix à peine audible ; elle bougea encore.

Cela me mit en rage immédiatement. Quoi ? Moi, j'étais tellement doux avec elle, et elle ?...

— Mais ça t'arrive, de penser ? Tu penses que tu es sur la bonne voie, dis ?

— Mais je pense rien.

— C'est mal de ne rien penser. Ouvre les yeux, tant qu'il est temps. Justement, il en est encore temps. Tu es encore jeune, tu es belle ; tu peux aimer quelqu'un, te marier, être heureuse...

— Elles sont pas toutes heureuses, celles qui se marient, répliqua-t-elle en reprenant son ton brutal et saccadé.

— Bien sûr que non, mais, quand même, c'est beaucoup mieux

qu'ici. Il n'y a pas de commune mesure. Et puis, avec l'amour, on peut même vivre sans le bonheur. Même dans le malheur on vit bien, c'est bien de vivre sur terre, ce n'est pas grave, la vie qu'on a. Mais ici, qu'est-ce qu'il y a, en dehors de cette... puanteur ? Beuh !

Je me retournai avec dégoût, j'avais cessé de philosopher d'un air distant. Je commençais à ressentir moi-même ce que je disais, et je m'échauffais. C'étaient déjà *mes petites idées* les plus secrètes, celles que j'avais nourries dans mon trou, que je rêvais d'exposer. Quelque chose venait de s'allumer en moi, un but venait de m'apparaître.

— Ne me regarde pas, moi, si je suis là, je ne suis pas un exemple. Je suis pire que toi, peut-être. Remarque, j'étais saoul quand je suis entré, ajoutai-je, pressé quand même de me justifier. Et puis, un homme, ça ne peut pas être un exemple pour une femme. Ça n'a rien à voir ; moi, je peux me souiller, je me salis, mais je ne suis l'esclave de personne ; je viens, je repars, je ne suis plus là. Je m'époussette, et, une fois encore, je ne suis plus le même. Mais toi, à commencer par ça, tu es une esclave. Oui, une esclave ! Toi, tu donnes tout, toute ta liberté. Après, tu voudrais déchirer tes chaînes, plus possible ; tu seras enchaînée de plus en plus fort. C'est une espèce de chaîne maudite. Je sais ça. Je ne te parlerai même de rien d'autre, tu ne comprendrais pas, sans doute, mais dis-moi : tu as déjà des dettes envers ta patronne, je parie ? Ah, tu vois ! ajoutai-je, même si elle ne me répondit pas, mais elle m'écoutait, de tout son être ; la voilà, ta chaîne ! Maintenant, plus moyen de se racheter. Vous êtes toutes pareilles. Comme son âme au diable...

... Et moi, en plus... peut-être, je suis aussi malheureux que toi, qu'est-ce que tu en sais, et c'est exprès que je me mets dans la fange, parce que j'ai mal, moi aussi. Il y en a qui boivent, par douleur ; moi, par douleur, je suis là... Hein ? dis-moi, qu'est-ce qu'il y a de bien : toi et moi, là, hier, nous nous sommes connus... et, pendant tout ce temps, nous ne nous sommes pas dit un mot, et toi, c'est après, comme une furieuse, que tu t'es mise à me dévisager ; et moi pareil. C'est ça, l'amour ?... C'est comme ça qu'un être humain doit connaître un autre être humain ?... Mais c'est une horreur, voilà ce que c'est !

— Oui ! répondit-elle d'une voix brusque et hâtive. Je fus même surpris par la rapidité de ce *oui*. Donc, elle aussi, peut-être, cette même pensée lui roulait dans la tête, quand elle était en train de m'examiner ?... Donc, elle aussi, elle était capable de certaines pensées ?... “Nom d'un chien, c'est curieux, c'est *proche*, me disais-je, tout juste si je ne me frottais pas les mains. — Et puis, comment ne pas trouver un accord avec une âme si jeune ?...”

Le jeu qui m'entraînait, surtout.

Elle tourna la tête plus près de moi, et, me sembla-t-il dans le noir, elle mit sa paume sous sa joue. Peut-être me regardait-elle. Comme je

regrettais de ne pouvoir distinguer ses yeux ! J'écoutais sa respiration profonde.

— Pourquoi tu es venue ici ? commençai-je avec, déjà, une certaine assurance.

— Comme ça...

— Mais c'est bien, quand même, de vivre dans la maison de son père ! C'est douillet, c'est libre ; son nid à soi.

— Et si c'est encore pire ?

Une idée me traversa l'esprit : "Trouver le ton juste ; autre chose que le sentimentalisme pour trouver le point faible."

Mais cette idée ne fit que me traverser. Je le jure, elle m'intéressait vraiment. En plus, je n'avais pas toutes mes forces, j'étais en bonne disposition. Et puis, la tricherie se marie si bien avec le sentiment.

— Oh oui ! m'empressai-je de répondre, tout peut arriver. Moi, par exemple, je suis sûr que quelqu'un t'a fait offense, et que ce sont *eux* qui sont coupables devant toi plutôt que le contraire. Je ne sais rien de ton histoire, bien sûr, mais une jeune fille comme toi, ce n'est sans doute pas par plaisir qu'elle se retrouve ici...

— Une jeune fille, moi ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible ; mais j'avais entendu.

"Nom d'un chien, mais je la flatte. C'est moche. Ou c'est bien, peut-être..." Elle se taisait.

— Vois-tu, Lisa, je parlerai pour moi. Si j'avais eu une famille depuis l'enfance, je n'aurais pas été ce que je suis maintenant. J'y pense souvent. On peut se sentir mal dans sa famille, mais son père et sa mère, quand même, ils ne sont pas des ennemis, des étrangers. Une fois par an, au moins, ils te montrent de l'amour. Quand même, tu sais que tu es chez toi. Moi, par contre, j'ai grandi sans famille ; c'est pour ça, sans doute, que je suis comme je suis... indifférent.

J'attendis encore.

"Je parie qu'elle ne comprend même pas, me disais-je, et puis, c'est ridicule – de la morale."

— Si j'étais père et que j'avais une fille, je crois que j'aimerais plus ma fille que mes fils, fis-je, en prenant de biais, comme pour la faire penser à autre chose. J'avoue, je rougissais.

— Pourquoi ça ? demanda-t-elle.

Elle m'écoutait, donc !

— Comme ça ; je ne sais pas, Lisa. Vois-tu ; je connaissais un père, un homme austère, dur – devant sa fille, il restait à genoux, il lui baisait les mains, les pieds, il ne se lassait pas de la regarder, vraiment. Elle danse à une soirée, et lui, il reste, cinq heures à la même place, il ne la quitte pas des yeux. Il était réellement fou d'elle ; je comprends ça. Au soir, elle se fatigue, elle s'endort et lui, il se réveille, il vient te l'embrasser, la bénir, tout endormie qu'elle est. Lui-

même, il porte un vieux pourpoint mité, un avare pour tout le monde, et pour elle, avec ses derniers sous, il dépense, il lui fait les cadeaux les plus chers, et c'est une joie pour lui, quand le cadeau plaît. Les pères aiment toujours plus leurs filles que les mères. Il y a des jeunes filles qui sont si bien chez elles ! Moi, ma fille, je crois même que je refuserais de la marier.

— Mais comment ça ? demanda-t-elle, un sourire timide dans le souffle.

— Je serais jaloux, mais oui ! Comment, elle se mettrait à embrasser quelqu'un d'autre ? Elle en aimerait un autre plus que son père ? C'est même dur à imaginer. Bien sûr, tout ça, c'est des bêtises ; bien sûr, tout le monde finit par se montrer raisonnable. Mais moi, je crois qu'avant de la donner, je ne serais torturé que d'un seul souci, refuser tous ses fiancés. Et j'aurais quand même fini par la donner à celui qu'elle aimerait vraiment. Parce que, celui que la fille aime vraiment, son père, il pense qu'il est le pire. C'est comme ça. Ça fait beaucoup de mal dans les familles.

— Il y en a qui sont heureux de la vendre, leur fille, je parle pas de la donner avec honneur, murmura-t-elle soudain.

Le pot aux roses !...

— Cela, Lisa, ça se fait dans ces familles maudites où il n'y a ni Dieu ni amour, repris-je avec fougue, et là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de raison non plus. Ces familles, elles existent, oui, mais ce n'est pas d'elles que je parle. Toi, tu n'as pas dû voir grand-chose de bien dans ta famille, si tu me dis ça. Tu dois vraiment être malheureuse... Hum... C'est surtout par misère que ça arrive.

— C'est mieux chez les maîtres alors ? Les honnêtes gens, même pauvres, ils vivent bien.

— Hum... oui. Peut-être. Et puis, regarde, Lisa : les gens ne comptent que leur malheur ; leur bonheur, ils ne le comptent jamais. S'ils le comptaient comme il faut, ils comprendraient que chacun a sa part en réserve. Et si tout se passe bien dans la famille, si Dieu te bénit, si ton mari est un brave homme, il t'aime, il te choie, il ne te laisse jamais seule ! Dans cette famille-là, on est bien ! Des fois, même avec un petit peu de malheur, c'est bien : le malheur, où est-ce qu'il n'y en a pas un petit peu ? Tu te marieras, peut-être, *tu l'apprendras toi-même*. Mais regarde, ne serait-ce que dans les premiers temps, quand tu te maries avec celui que tu aimes : tout ce bonheur, oui, tout ce bonheur qui t'arrive d'un seul coup ! Mais tant que tu veux. Les premiers temps, même les disputes avec ton mari, elles se terminent bien. Il y a des femmes, plus elles sont amoureuses de leur mari, plus elles font des disputes. Je te jure ; j'en ai connu une : "Tiens, je t'aime, tu vois, très fort, et je te torture parce que je t'aime, et toi, il faut que tu sentes ça." Tu sais qu'on peut torturer quelqu'un exprès, par

amour ? Les femmes, surtout. Et elle, elle se dit : “Mais après, qu’est-ce que je vais l’aimer, toutes les douceurs que je lui ferai, je peux bien le torturer un petit peu maintenant.” Et puis, dans la maison, vous faites la joie de tout le monde, c’est bien, c’est gai, c’est calme, c’est honnête... Mais il y a aussi des femmes qui sont jalouses. Le mari s’en va – j’en ai connu une –, elle ne le supporte pas, elle court dehors, en pleine nuit, pour savoir, en cachette ; il n’est pas là, ou pas dans cette maison, ou pas avec celle-ci ? Ça, ce n’est pas bien. Et elle le sait, que ce n’est pas bien, elle sent son cœur qui se creuse et qui se ronge, mais, tu comprends, elle l’aime ; tout ça, c’est par amour. Et comme c’est bon, après une dispute, de se réconcilier, de s’accuser soi-même, ou bien de pardonner. C’est tellement bon, pour tous les deux, ils se sentent tellement bien, d’un seul coup, comme s’ils venaient de se rencontrer une nouvelle fois, de se remarier, comme si c’est leur amour qui recommençait. Personne, non, personne ne doit savoir ce qui se passe entre eux, le mari et la femme, s’ils s’aiment. Ils peuvent se disputer très fort – leur mère, même leur mère, ils ne doivent pas lui demander d’être leur arbitre, lui dire ce qui se passe. Ils sont leurs propres arbitres tout seuls. L’amour, c’est un mystère de Dieu, il doit être fermé aux yeux des autres, dans toutes les circonstances. C’est plus sacré, à cause de ça, c’est mieux. On se respecte plus – et tant de choses sont fondées sur le respect. Et si l’amour est là au départ, si l’on se marie par amour, pourquoi est-ce qu’il diminuerait ? Il n’y aurait pas moyen de le sauver ? C’est tellement rare, quand on ne peut pas le sauver. Si tu tombes sur un mari honnête et bon, là, ton amour, comment est-ce qu’il pourrait passer ? Le premier amour, celui de la nuit de noces, il peut passer, bien sûr, mais c’est un autre amour, meilleur, qui lui succède. Là, c’est les cœurs qui se rencontrent, on met tout en commun ; on n’a plus de secret l’un pour l’autre. Puis viennent les enfants, là, tous les temps, même les plus difficiles, te paraissent un bonheur ; il ne s’agit que d’aimer, et d’avoir du courage. Même le travail, là, il devient joyeux ; là, même, parfois, on se refuse du pain pour le donner aux enfants, même ça, c’est une joie. Parce que, après, eux, pour ça, ils t’aimeront ; donc, c’est pour toi que tu mets de côté. Les enfants qui grandissent, tu sens que tu es leur exemple, leur soutien ; que, si tu meurs, eux, toute leur vie, ils porteront avec eux tes pensées, tes sentiments, parce qu’ils les ont reçus de toi, ils prennent ton image, ta semblance. Donc, c’est un grand devoir. Comment le père et la mère pourraient ne pas se rapprocher encore ? On dit, tiens, que c’est dur, d’avoir des enfants. Mais qui dit ça ? – C’est un bonheur du Ciel ! Tu aimes les petits enfants, Lisa ? Moi, c’est affreux comme je les aime. Tu sais – un petit garçon, comme ça, tout rose, il te tète le sein, mais quel mari ne sentirait pas son cœur qui se retourne pour sa femme quand il la regarde s’occuper de son enfant !

Le petit bébé, tout rose, tout joufflu, il tend ses petits bras, il s'étire ; ses bras, ses jambes, on dirait des bonbons, ses petits ongles, tout propres, tout petits, si petits, ça fait même drôle à voir, les yeux, comme s'il comprenait tout, déjà. Et quand il tète – quand il te tire le sein avec sa petite menotte, quand il s'amuse. Son père s'approche, il laisse un peu le sein, il se déhanche pour se tourner vers lui, il regarde son père et il se met à rire – parce que Dieu sait comme c'est drôle ! – et il s'y remet, il se remet à téter. Sinon, des fois, le sein de sa maman, il le mordille, s'il fait ses dents, et en même temps, il la regarde, comme ça, de coin : “Tu vois comme je t'ai mordue !” – Est-ce que, tout ça, ce n'est pas le bonheur, à eux trois, le mari, la femme et le bébé, ensemble ? Pour des minutes pareilles on pardonnerait beaucoup. Non, Lisa, sans doute, il faut d'abord apprendre à vivre soi-même avant de faire la leçon aux autres !

“Par les images, par ce genre d'images je t'aurai”, me disais-je, et, je vous jure, je parlais avec ardeur, j'en ai rougi d'un coup. Et si, soudain, elle éclatait de rire, où est-ce que je me cacherais ? Cette idée me rendit furieux. A la fin de mon discours, je m'étais réellement échauffé – et l'amour-propre, je ne sais pas, qui souffrait. Le silence durait. J'ai même eu l'idée de la pousser.

— Ben vous alors... fit-elle soudain. Et elle s'arrêta.

Mais j'avais déjà tout compris ; il y avait quelque chose qui tremblait maintenant dans sa voix, pas ces accents brutaux, grossiers, revêches que je venais d'entendre, mais quelque chose de doux et de pudique, de tellement pudique que je me sentis moi-même pris de pudeur, je me sentis coupable.

— Quoi ? demandai-je avec une curiosité pleine de tendresse.

— Vous...

— Quoi ?

— Ben vous... comme dans un livre, dit-elle, et, de nouveau, j'entendis je ne sais quoi d'ironique dans sa voix.

Elle me pinça au vif, cette remarque. J'en attendais une autre.

Je n'avais même pas compris qu'elle faisait exprès de se masquer dans l'ironie, que c'était là le dernier refuge courant des gens au cœur pudique et droit quand, d'une manière grossière et insistante, vous voulez pénétrer dans leur âme – des gens qui, par fierté, résistent jusqu'au dernier instant et craignent d'exprimer devant vous ce qu'ils ressentent. A cette timidité qu'elle avait mise à s'approcher, en plusieurs répliques, de sa note d'ironie, avant de se décider enfin à l'exprimer, j'aurais dû le deviner. Mais je n'ai rien deviné, une pulsion mauvaise m'avait déjà saisi.

“Attends un peu”, me dis-je.

— Enfin, Lisa, comment peux-tu me dire “comme dans un livre”, si moi aussi, ça me fait mal, quand je suis seul ? Et pas seulement quand je suis seul. Tout ce que j’avais dans le cœur s’est réveillé, maintenant... Et toi, vraiment, toi, ça ne te fait pas mal, d’être là ? Non – ça veut dire quelque chose, l’habitude, sans doute. Dieu sait ce que l’habitude peut faire avec les gens. Mais tu penses sérieusement que tu ne vieilliras jamais, que tu seras toujours belle et qu’on te gardera ici dans les siècles des siècles ? Et je ne parle pas du fait que, même ici, c’est dégoûtant... Mais, tiens, voilà ce que je te dirai de ça, sur ta vie de maintenant : là, maintenant, tu es belle, tu es fraîche, tu es brave, toute ton âme, tout ton cœur ; bon, et, tu sais, quand je me suis réveillé, tout à l’heure, je me suis senti tellement mal d’être ici avec toi ! Il n’y a qu’en état d’ivresse qu’on peut se retrouver ici. Si tu étais ailleurs, si tu avais vécu, peut-être, comme tout le monde, moi, ce n’est pas que je t’aurais désirée, je serais tombé amoureux, tout simplement, j’aurais été heureux d’un seul de tes regards, je ne dis pas de tes mots ; je t’aurais attendue au portail, je serais resté à genoux pour toi ; je t’aurais considérée comme ma fiancée, j’aurais pris ça pour un très grand honneur, encore. Jamais je n’aurais pensé quelque chose d’impur sur ton compte. Ici, je le sais, il suffit que je te siffle – toi, bon gré mal gré, tu dois me suivre, et ce n’est pas toi qui me dis ta volonté, c’est toi qui fais avec la mienne. Le dernier des paysans se loue comme journalier, quand même, il ne se vend pas tout entier, il sait qu’il y a un délai. Et toi, ton délai, il est où ? Réfléchis, seulement : qu’est-ce que tu donnes ici, qu’est-ce que tu es en train de vendre ? Ton âme, oui, ton âme, qui ne t’appartient pas, que tu vends en même temps que ton corps ! Ton amour, tu l’offres en pâture au premier ivrogne qui se présente ! Ton amour ! Mais c’est tout, c’est ton diamant, ton trésor de jeune fille, tu comprends ça, l’amour ? Parce que, pour le mériter, cet amour, il y en a qui sont prêts à mettre leur âme en gage, à se faire tuer. Et ton amour, maintenant, combien est-ce qu’il vaut ? Tu es tout achetée, oui, tout entière, et à quoi sert de vouloir demander de l’amour, quand, même sans amour, on peut tout obtenir ? Mais il n’y a pas d’offense plus grave pour une jeune fille, tu comprends ça ? Tiens, j’ai entendu dire qu’on vous laisse jouer, pauvres idiots, on vous laisse avoir des bons amis. Ce n’est qu’un jeu, rien qu’un mensonge, un sarcasme sur vous, et vous, vous le gobez. Qui c’est, ton bon ami, est-ce qu’il t’aime, dans les faits ? Je n’y crois pas. Comment peut-il t’aimer, s’il sait qu’il suffit que je te siffle pour que tu le quittes ? C’est un dépravé, après ça ! Est-ce qu’il t’estime, ne serait-ce qu’un petit peu ? Qu’est-ce que tu as de commun avec lui ? Il

se moque de toi, et, en plus, il te vole – le voilà, son amour ! Tant mieux s'il ne te frappe pas ! Parce qu'il te frappe, peut-être. Demande-lui, si tu en as un, s'il veut bien se marier avec toi. Mais il te rira au nez, si seulement il ne te crache pas dessus, ou s'il ne te frappe pas, et lui, peut-être, il ne vaut même pas deux sous. Et puis, quand on y pense, pourquoi restes-tu ici à perdre ta vie ? Parce qu'on te donne du café et qu'on te nourrit à ta faim ? Mais on te nourrit pour quoi, dis ? Une autre, une fille honnête, ce morceau de pain, il lui resterait en travers de la gorge, parce qu'elle saurait pourquoi on le lui donne. Tu es en dette ici, tu seras toujours en dette, tu resteras en dette jusqu'à la fin des fins, jusqu'au moment où les hôtes se mettront à ne plus vouloir de toi. Et ça, ça t'arrivera bientôt, ne compte pas sur ta jeunesse. Tout file en un clin d'œil, ici. On te fichera dehors. Et on ne se contentera pas de te fiche dehors, on s'y prendra bien à l'avance, à te houspiller, à te faire des reproches, à t'injurier, non seulement comme si tu avais donné ta santé, tu avais donné pour rien toute ton âme, toute ta vie, mais comme si, en plus, c'était toi qui l'avais mise sur la paille, ta patronne, qui la laissais sans rien, toi qui la dépouillais. Et n'attends pas de soutien : tes autres amies, elles aussi, elles se ligueraient contre toi, pour lui complaire le mieux possible, parce qu'elles sont toutes ses esclaves ici, il y a longtemps qu'elles ont perdu conscience et charité. Elles sont devenues des traînées, et il n'y a rien de pire, de plus ignoble, rien de plus dégoûtant au monde que leurs injures. Et toi, tu laisseras tout ici, sans rien pouvoir sauver, ta santé, ta jeunesse, ta beauté, tes espoirs, à vingt-deux ans, tu auras l'air d'une femme de trente-cinq, encore heureux si tu n'es pas malade, remercie le Bon Dieu. Parce que tu penses, je parie, que tu ne travailles pas ici, que tu t'amuses ! Mais il n'y a pas de travail plus terrible au monde, je crois bien, pas de bagné qui soit pire. Le cœur, on pourrait croire, perdrait toutes ses larmes. Et tu n'oseras pas dire un mot, pas même ouvrir la bouche, quand on te fichera hors d'ici, tu partiras comme une voleuse. Tu passeras dans un deuxième lieu, puis un troisième, puis encore je ne sais où, et puis tu te retrouveras place au Foin. Entre-temps, on aura déjà commencé à te battre ; leur forme de politesse, là-bas ; les hôtes, là-bas, ils tapent d'abord, ils sont gentils ensuite ; tu ne me crois pas que c'est tellement horrible, là-bas ? Vas-y, regarde un peu, un jour, tu pourras le voir, peut-être, de tes propres yeux. J'en ai vu une, là-bas, au Nouvel An, devant la porte. Elle s'était fait pousser dehors par ses amies, pour se geler un petit peu, parce qu'elle pleurait trop, ils avaient juste fermé la porte derrière elle. A neuf heures du matin, tu sais, elle était déjà complètement soûle, dépeignée, à demi nue, rouée de coups. Fardée, elle-même, et les yeux au beurre noir ; le sang qui coule du nez et des gencives : un cocher qui venait de se faire la main. Elle restait assise sur les marches de

pierre, elle tenait dans ses mains une sorte de poisson salé ; elle pleurait, elle marmonnait je ne sais quoi sur sa “p’anète” et elle cognait le poisson sur les marches. Et là, devant le perron, des soldats ivres et des cochers qui s’amassaient, et qui se moquaient d’elle. Tu ne le crois pas que, toi aussi, tu seras pareille ? Moi non plus, je ne voudrais pas le croire, mais, qu’est-ce que tu en sais, peut-être, il y a dix ans, huit ans, cette femme-là, au poisson salé – elle est venue je ne sais d’où, toute fraîche, comme un petit chérubin, innocente, proprette ; elle n’avait pas idée du mal, elle rougissait à chaque mot. Peut-être, elle était comme toi, fière, susceptible, elle ne ressemblait pas aux autres, elle avait l’air d’une princesse, elle savait elle-même tout le bonheur qui attendait celui qui l’aimerait, celui qu’elle aimerait, elle. Tu vois comment ça se termine ? Eh quoi ! si, à la même minute où elle cognait son poisson sur les marches glacées, ivre et dépeignée, si, à cette minute même, elle s’était souvenue de ces années d’avant, si pures, dans la maison de son père, quand elle allait encore à l’école, et que le fils des voisins l’attendait sur la route, l’assurait qu’il l’aimerait toute sa vie, qu’il lui donnerait tout son destin, et qu’ils avaient décidé l’un et l’autre de s’aimer à jamais, de se fiancer sitôt qu’ils seraient grands ! Non, Lisa, le bonheur, oui, le bonheur pour toi, ce serait de mourir vite, je ne sais pas où, dans un trou, une cave, comme celle de ce matin, et mourir de phtisie. Tu dis, à l’hôpital ? Tant mieux si tu t’y retrouves, mais si ta patronne a besoin de toi ? La phtisie, c’est ce genre de maladie, ce n’est pas une fièvre. Avec elle, jusqu’au dernier instant, les gens gardent l’espoir, ils pensent qu’ils vont mieux. On se leurre soi-même. La patronne, elle y gagne. Ne t’en fais pas, c’est comme ça ; elle a vendu son âme, n’est-ce pas, en plus, elle doit de l’argent, elle n’osera pas piper mot. Et quand tu meurs, ils t’abandonnent tous, ils se détournent parce que – qu’est-ce qu’il te reste à donner ? On te reprochera encore d’occuper une place gratis, de ne pas te presser de passer outre. Tu n’obtiendras même plus à boire, on t’apportera de l’eau en t’injuriant : “Tu te presses, un peu, de crever, charogne, tu empêches de dormir, tu geins, ça dérange les hôtes.” Je te le dis ; moi-même je les ai entendus, ces mots-là. Ils vont te fourrer, à l’agonie, dans le trou le plus noir, au fond d’une cave – la nuit, l’humidité ; et là, couchée, toute seule, à quoi tu penseras ? Tu meurs, on te ramasse à la hâte, n’importe qui, en maugréant – pas le temps ! –, personne pour te bénir, personne même pour un petit soupir sur toi, vivement qu’on se débarrasse. On achète une caisse, on te sort, comme, ce matin, ils ont sorti cette malheureuse, ils feront le banquet de deuil à la taverne. Dans le tombeau – la boue, la saleté, cette neige mouillée – à quoi ça sert, de faire des cérémonies ? “Descends-la donc, Vania ; toute sa « p’anète » qui part les pieds devant, salope. Mais raccourcis les cordes, crétin.” –

“Ça va comme ça.” – “De quoi, ça va ? Tu vois bien qu’elle s’est mise sur le flanc. Un être humain, quand même ! Oh ! puis vas-y, recouvre.” Ils ne voudront pas se fâcher longtemps à cause de toi. Ils te recouvrent vite de cette argile bleue, mouillée, et ils repartent à la taverne... Et c’est comme ça que ta mémoire disparaît sur la terre ; d’autres, leurs enfants viennent revoir leur tombe, leurs pères, leurs maris – toi, pas une larme, pas un soupir, pas une prière, personne, personne, jamais, dans le monde entier ne viendra plus sur ta tombe ; ton nom disparaîtra de la surface du monde – comme ça, comme si jamais tu n’avais existé, si tu n’étais pas née ! La boue et le marécage, tu auras beau, peut-être, cogner toutes les nuits, quand les morts se relèvent, sur le couvercle de ta caisse : “Ouvrez-moi, braves gens, laissez-moi vivre encore ! J’ai vécu, je n’ai rien vu de la vie, ma vie est partie en charpie ; on me l’a bue, ma vie, dans une taverne de la place au Foin ; ouvrez-moi, braves gens, que je recommence tout de zéro !...”

J’avais tellement donné dans le pathos que, moi-même, je sentais un spasme qui me montait dans la gorge, et... tout d’un coup, je me suis arrêté, je me suis relevé un petit peu, pris de panique, et, en penchant la tête, tremblant de peur, le cœur battant, je me suis mis à écouter. Il y avait de quoi être troublé.

J’avais senti depuis longtemps que je lui avais retourné toute son âme, que je lui avais brisé le cœur littéralement, et plus je m’en persuadais, plus vite et plus fort je cherchais à atteindre mon but. Le jeu, le jeu qui m’entraînait... Pas que le jeu, pourtant...

Je sentais que mon discours était lourd, maniéré, livresque même, mais je ne connaissais rien d’autre, moi, que les “livres”. Ce n’était pas cela qui me gênait ; je le sentais bien, j’en avais l’intuition, que je serais compris, et c’est ce côté “livre” qui m’aiderait le mieux. Mais là, une fois l’effet atteint, j’ai brusquement pris peur. Non, jamais, jamais encore je n’avais été le témoin d’un désespoir pareil ! Elle gisait de tout son long, le visage enfoncé dans un coussin, elle l’étreignait de ses deux bras crispés. Sa poitrine éclatait de l’intérieur. Tout son jeune corps était parcouru de frissons, comme de convulsions. Les sanglots étouffés qui lui pesaient sur la poitrine la déchiraient et jaillissaient soudain au-dehors par des cris, presque des hurlements. Alors, c’est son coussin qu’elle serrait encore plus ; elle ne voulait pas que quelqu’un dans la maison, non, pas âme qui vive, puisse découvrir ses tortures et ses larmes. Elle mordait le coussin, elle s’était mordu le bras jusqu’au sang (cela, je l’ai su plus tard) ou bien, en s’accrochant les doigts dans ses nattes défaites, elle restait figée, dans cet effort, en retenant son souffle et en se mordant les lèvres. Je voulais lui dire je ne sais quoi, l’implorer de se calmer, mais j’ai senti que je n’oserais jamais, et, tout d’un coup, moi-même, comme sous l’effet d’un choc,

on aurait dit sous l'effet de l'épouvante, je me suis agité, à tâtons, pour ramasser mes affaires, je voulais filer. Il faisait noir ; j'avais beau essayer, ça me prenait du temps. Soudain, je suis tombé sur une boîte d'allumettes, un bougeoir, avec une bougie toute neuve. A peine avais-je éclairé la chambre, Lisa a bondi d'un seul coup, elle s'est assise, une sorte de grimace lui déformait le visage, un sourire à demi fou, elle me regardait avec des yeux presque privés de sens. Je me suis assis à côté d'elle, je lui ai pris les mains ; elle est revenue à elle, elle s'est jetée sur moi – elle a voulu m'étreindre mais elle n'a pas osé, et, tout doucement, elle a penché la tête.

— Lisa, mon amie, j'ai eu tort... excuse-moi, voulais-je lui dire, mais ses doigts m'ont serré les mains si fort que j'ai bien vu que je disais des bêtises, et je me suis tu.

— Tiens, mon adresse, Lisa, passe me voir.

— Je passerai... murmura-t-elle d'une voix décidée, toujours sans relever la tête.

— Et maintenant, j'y vais, adieu... au revoir.

Je me suis levé, elle s'est levée aussi, et, d'un seul coup, elle est devenue toute rouge, elle a frissonné, elle a saisi un châle qui pendait sur une chaise, se l'est jeté sur les épaules, jusqu'au menton. Après, avec, une fois encore, cette sorte de sourire maladif, elle a rougi, et m'a lancé un regard étrange. Ça me faisait mal ; j'avais hâte de filer, de m'éclipser.

— Attendez, dit-elle soudain, déjà dans le vestibule, juste devant la porte, en me prenant par le manteau, elle reposa sa bougie en toute hâte et partit en courant ; elle venait de se souvenir de quelque chose, sans doute, elle voulait me l'apporter, me le montrer. En s'enfuyant, elle était devenue toute rouge, ses yeux brillaient, un sourire s'était montré sur ses lèvres, qu'est-ce que ça pouvait être ? J'attendis malgré moi ; elle revint une minute plus tard, ses yeux semblaient comme demander pardon pour je ne sais quoi. En fait, ce n'était plus le même visage que tout à l'heure, lugubre, méfiant, obtus. Son regard de maintenant, il était suppliant, il était tendre, mais, en même temps, confiant, caressant et timide. Le regard que les enfants jettent sur celui qu'ils aiment très fort ou celui à qui ils demandent quelque chose. C'étaient des yeux brun clair, des yeux splendides, vivants, qui savaient exprimer la haine la plus lugubre en même temps que l'amour.

Sans rien m'expliquer – comme si, tel je ne sais quel être supérieur, je devais tout savoir sans qu'on m'explique –, elle me tendit une feuille de papier. A cet instant, son visage rayonnait, exprimant le plus naïf, presque le plus enfantin des triomphes. J'ouvris. C'était une lettre qui lui était adressée par un étudiant en médecine, ou quelque chose comme cela, une lettre d'amour très grandiloquente, fleurie mais

extrêmement respectueuse. Je ne me souviens plus des expressions, mais je me souviens très bien que le grand style laissait transparaître un sentiment sincère, que rien ne pouvait feindre. Quand j'eus fini de lire, je retrouvai sur moi le regard brûlant, curieux, d'une impatience d'enfant, qu'elle me jetait. Ses yeux s'étaient aimantés sur ma figure, elle attendait avec impatience – ce que j'allais dire. En quelques mots, à la hâte, mais avec une espèce de joie, et comme avec fierté, elle m'expliqua qu'elle était allée je ne sais où à une soirée dansante, dans une maison de famille, chez “des gens très-très-très bien, *des gens de famille, qui ne savent encore rien, mais rien du tout*” – parce qu'elle, au fond, elle est ici depuis si peu de temps, et seulement comme ça... elle n'avait pas du tout décidé de rester, elle partirait à coup sûr, dès qu'elle aurait payé sa dette... “Bon, et il y avait là cet étudiant, il a dansé toute la soirée, il lui parlait, et il s'est trouvé que, lui aussi, il venait de Riga, et il la connaissait quand elle était toute gosse, ils jouaient ensemble, mais il y a très longtemps, il connaissait même ses parents, mais ça, il ne savait pas du tout, mais pas du tout du tout, il n'en avait même pas idée ! Et, le lendemain, après les danses (trois jours de cela), par l'intermédiaire d'une amie, celle qui l'avait accompagnée à la soirée, il lui avait envoyé cette lettre... et... voilà, c'était tout.

Quand elle eut fini de raconter, comme prise de pudeur, elle baissa ses yeux brillants.

La pauvre petite, elle gardait la lettre de cet étudiant comme un trésor, elle avait couru chercher son unique trésor, parce qu'elle ne voulait pas que je parte sans avoir su qu'elle aussi, quelqu'un lui vouait un amour pur et vrai – qu'à elle aussi, on lui parlait avec respect. Cette lettre était certainement destinée à rester dans sa boîte, sans aucune suite. Mais, quelle importance ? Je suis persuadé que, toute sa vie, elle l'aurait conservée comme un trésor, comme sa fierté, sa justification, et si elle s'en était souvenue d'elle-même, et dans une telle minute, si elle m'avait apporté cette lettre, c'était, naïvement, pour se rehausser devant moi, se rétablir devant mes yeux, pour que, moi aussi, je la voie, que je la félicite pour elle... Je ne lui dis rien, je lui serrai la main, et je sortis. J'avais tellement envie de partir... Je fis toute la route à pied, malgré cette neige mouillée qui tombait toujours à gros flocons. J'étais épuisé, écrasé, stupéfait. Pourtant, la vérité brillait déjà par-delà cette stupéfaction. Une vérité ignoble !

Cette vérité, n'empêche, j'ai quand même mis du temps à l'accepter. Me réveillant au matin après quelques heures d'un sommeil lourd, un vrai sommeil de plomb, et récapitulant toute la journée de la veille, je fus réellement ébahi par ma *sentimentalité* avec Lisa, "toutes ces horreurs, tous ces apitoiements d'hier". – "Les nerfs, d'un seul coup, qui partent en compote, comme une bonne femme, zut alors ! me disais-je. Et pourquoi je lui ai donné mon adresse ? Si elle venait vraiment ? Encore que, bon, qu'elle vienne ; tant pis..." Mais, *visiblement*, l'affaire la plus grave, la plus importante, ce n'était pas celle-là, pour le moment ; il fallait que je me hâte et, coûte que coûte, que je sauve ma réputation aux yeux de Zverkov et de Simonov. C'était cela, l'essentiel. Lisa, je l'avais même totalement oubliée, ce matin-là, dans toute l'agitation.

D'abord, il fallait absolument que je rende ma dette de la veille à Simonov. Je me résolus à un moyen désespéré ; emprunter carrément quinze roubles à Anton Antonovitch. Comme par hasard, il était ce matin-là d'une humeur excellente, il me les donna tout de suite, à la première demande. J'en fus tellement heureux qu'en lui signant le reçu, je lui appris *avec insouciance*, pour ainsi dire "entre hommes", que nous avions "fait la bringue, avec des amis, à l'*Hôtel de Paris* ; un dîner d'adieux pour un camarade, on peut dire, même, un ami d'enfance, et, vous comprenez, la bringue, lui, il sait ce que c'est, il s'y connaît – bon, bien sûr, d'une bonne famille, une fortune importante, carrière éblouissante, un homme d'esprit, adorable, il intrigue avec ces dames, vous me suivez ; on a bu « une demi-douzaine » de trop, et..." Et – rien ; cela se prononçait de la façon la plus facile, d'un air détaché, satisfait.

Rentré chez moi, je me hâtai d'écrire à Simonov.

Jusqu'à présent, je reste en admiration quand je pense au vrai ton de gentleman, affable et ouvert, de ma lettre. D'une façon noble et très habile, et, surtout, sans la moindre parole superflue, j'ai pris tous les péchés sur moi. Je me justifiais "si seulement il est encore possible de me justifier" par le fait que, sans aucune habitude de l'alcool, je m'étais senti ivre dès le premier verre, verre que j'avais bu (n'est-ce pas...) avant leur arrivée, quand je les attendais à l'*Hôtel de Paris*, de cinq à six. Mes excuses, je les présentais surtout à Simonov ; c'est à lui que je demandais de transmettre mes explications à Zverkov que, "je m'en souviens comme dans un rêve", j'avais, semble-t-il, offensé. J'ajoutais que je serais passé les voir tous moi-même, mais que j'avais une migraine terrible et que, d'abord – j'avais honte. Ce qui me laissa une satisfaction particulière, c'était cette "certaine légèreté", disons, ce soupçon d'insouciance (tout à fait digne, au demeurant) qui se refléta soudainement dans mon style et qui, mieux que toutes mes explications, d'un coup, leur donnait à comprendre que je considérais

“mes bassesses de la veille” avec une dose d’indépendance ; non seulement, n’est-ce pas, ça ne m’avait pas tué net, comme vous le pensiez sans doute, messieurs, mais au contraire, je le considère comme ça doit être considéré par un gentleman qui s’estime tranquillement. Regardez ce que je suis, n’est-ce pas, ne regardez pas ce que je fais.

— Mais d’où me vient-elle donc, cette frivolité de marquis ? me demandai-je, béat, en relisant ma lettre. Elle vient de ce que je suis un homme civilisé et cultivé ! Les autres, à ma place, ne sauraient pas comment se tirer d’affaire, et moi, non seulement je m’en tire, mais je m’en trouve mieux, et tout ça parce que je suis “un homme civilisé et cultivé de notre temps”. Et puis, c’est vrai, sans doute, que c’est arrivé à cause du vin. Hum... non, pas le vin. Je n’ai pas bu une goutte, de cinq à six, quand je les attendais. Je lui ai menti, à Simonov ; j’ai menti, sans vergogne ; et même maintenant, je n’ai pas honte...

Mais bon, laissons tomber ! Je m’en étais tiré, voilà l’essentiel.

Je mis six roubles dans la lettre, je cachetai et convainquis Apollon de la porter à Simonov. Apprenant que cette lettre contenait de l’argent, Apollon devint plus respectueux, et accepta d’y aller. Le soir, je sortis prendre l’air. J’avais mal à la tête, ça me tournait depuis la veille. Pourtant, plus le soir approchait, plus les ténèbres s’épaississaient, plus mes impressions se transformaient, se mêlaient, et mes pensées avec. Je sentais quelque chose qui refusait de mourir au fond de moi, dans le fond de mon cœur, de ma conscience, qui s’obstinait à ne pas mourir, qui se traduisait en angoisse brûlante. Je traînais dans les rues les plus populeuses, les rues marchandes, Mechtchanskaïa, Sadovaïa, près du parc Youssouпов. J’avais toujours aimé me promener surtout au crépuscule le long de ces rues-là, à ces moments précis où se faisaient plus épaisses les foules des passants – les commerçants, les artisans, visages presque enragés de soucis, rentrant chez eux de leur lieu de travail. J’aimais cette agitation à deux sous, ce prosaïsme insolent. Cette fois-là, la cohue de la rue m’énervait encore plus. Quelque chose montait, montait toujours du fond du cœur, me faisait mal, refusait de s’apaiser. Je rentrai chez moi complètement accablé. Comme si j’avais, je ne sais pas, un crime sur la conscience.

L’idée que Lisa allait venir me torturait. Ce qui me paraissait bizarre c’est que, de tous les souvenirs de la veille, son souvenir à elle me torturât, d’une façon indépendante, tout à fait isolé. Le reste, au soir, j’avais déjà eu le temps de l’oublier, de l’envoyer balader, et j’étais toujours pleinement satisfait de ma lettre à Simonov. Mais là, c’est-à-dire, je n’étais plus satisfait. Comme si, au fond, il n’y avait que Lisa qui me torturât. “Et si elle vient, quoi ? ne cessais-je de me demander. – Eh bien, bon, ça ne fait rien, qu’elle vienne. Hum. Ce qui est déjà

moche, c'est qu'elle verra, par exemple, comment je vis. Hier, elle m'a vu comme... un héros... et là, hum ! C'est moche, n'empêche, comment je me suis laissé tomber. C'est la misère chez moi. Et j'ai osé, hier, aller dîner dans une tenue pareille ! La toile cirée de mon divan, et sa filasse qui ressort ! Et mon peignoir qui ne peut même rien couvrir ! Ces loques... Tout ça, elle le verra ; et Apollon, elle le verra. Cette canaille, je parie, va encore l'humilier. Il lui cherchera des puces, rien que pour me faire une crasse. Et moi, bien sûr, comme d'habitude, j'aurai la trouille, je me ferai tout petit devant elle, je voudrai me couvrir avec les pans de mon peignoir – je me mettrai à sourire, à mentir je me mettrai. Ah quelle saleté ! Et la saleté suprême, ce n'est encore pas ça ! Il y a quelque chose de plus grave, de plus sale, de plus vil ! oui, de plus vil ! Oui, encore une autre fois, une autre, se coller sur la face ce masque mensonger, malhonnête !...”

Parvenu à cette idée, j'explosai carrément :

“Comment ça, malhonnête ? Pourquoi ça, malhonnête ? Hier, j'ai été sincère quand je lui parlais. Je me souviens, moi aussi, j'éprouvais quelque chose. Ce que je voulais, justement, c'était éveiller en elle quelque chose de noble... Elle a pleuré un peu, tant mieux, l'effet sera bénéfique...”

Et, malgré tout, il n'y avait pas moyen que je me calme.

Toute cette soirée, depuis que j'étais rentré chez moi, après déjà neuf heures, quand, selon mes calculs, Lisa n'avait plus aucune chance de venir, j'avais sans cesse l'impression qu'elle était là, et, surtout, je la revoyais – dans la même position. Il y avait un moment que je revoyais avec une précision particulière : ce moment où j'avais éclairé la chambre avec une allumette et où j'avais vu sa figure, blême, grimaçante, son regard de martyr. Et ce sourire si pitoyable, si faux, si grimaçant qu'elle avait à ce moment-là ! Je ne savais pas encore que, même quinze ans plus tard, je continuerais à me représenter Lisa avec ce sourire grimaçant, pitoyable, inutile, oui, celui qu'elle avait à cette minute précise.

Le lendemain, j'étais de nouveau prêt à considérer tout cela comme des bêtises, nerfs en compote, et surtout – *exagération*. J'avais toujours été conscient de ce tendon d'Achille, et j'en avais parfois très peur : “J'exagère toujours, tout mon défaut est là”, me répétais-je d'heure en heure. N'empêche, “n'empêche, quand même, Lisa, sans doute, elle viendra”, voilà le refrain par lequel s'achevaient toutes mes réflexions. J'étais tellement inquiet que j'en arrivais parfois à la furie. “Elle viendra, elle viendra à coup sûr ! m'exclamais-je, en courant dans ma chambre. Demain si ce n'est pas aujourd'hui, elle saura bien me trouver ! C'est ça, le maudit romantisme de ces *cœurs purs* ! O la saloperie, la bêtise, ô la naïveté de ces « fichues âmes sentimentales » ! Et comment ne pas comprendre, c'est vrai, hein ? on dirait, ne pas

comprendre ?...” Mais là, je m’arrêtais de moi-même, et dans un drôle de trouble.

“Et qu’il en faut peu, mais peu, me disais-je en passant, des mots, et qu’il en faut peu, d’idylle (et une idylle, encore, de poudre aux yeux, livresque, inventée) pour retourner une âme comme on veut. La voilà, votre virginité. La voilà, la fraîcheur de l’origine !”

Parfois, il me venait à l’esprit d’y aller moi-même, chez elle, “de tout lui raconter” et de la convaincre de ne pas venir chez moi. Mais là, à cette pensée, je sentais se lever en moi une telle rage que je crois que, cette “maudite” Lisa, je l’aurais démolie, si je l’avais vue devant moi, je l’aurais humiliée, je lui aurais craché dessus, je l’aurais chassée, battue !

Pourtant, un jour passa, un autre puis un troisième – elle ne venait toujours pas, et je commençais à me calmer. C’était surtout après neuf heures que je reprenais du poil de la bête et que je me donnais du champ libre, je commençais même parfois à rêver, et c’était assez doux : “Lisa, par exemple, je la sauve, par le fait même qu’elle vient me voir, et je lui dis... Je la développe, je l’éduque. A la fin, je remarque qu’elle m’aime, qu’elle m’aime passionnément. Je fais semblant de ne pas comprendre (je ne sais pas pourquoi, d’ailleurs, je fais semblant – comme ça, sans doute, pour faire bien). A la fin, toute confuse, splendide, tremblante et sanglotante, elle se jette à mes pieds et dit que je suis son sauveur, qu’elle m’aime plus que tout au monde. Je suis sidéré, mais... « Lisa, lui dis-je, penses-tu vraiment que je n’aie pas remarqué ton amour ? J’ai tout vu, tout compris, mais je me refusais à conquérir ton cœur, car j’exerçais une influence sur toi et je craignais que toi, par pure reconnaissance, tu ne t’obliges, exprès, à répondre à ma flamme, que tu n’aies te forcer à éveiller en toi un sentiment peut-être inexistant – cela, je ne le voulais pas, car c’est... du despotisme... C’est indélicat. (Bon, bref, là, je me serais enferré dans une sorte, disons, de raffinement de la reconnaissance... le genre européen, George Sand, indicible...) Mais aujourd’hui, oui, aujourd’hui, tu es à moi, tu es ma créature, tu es pure, tu es belle, tu es – mon épouse splendide. »

*Entre chez moi, et libre et fière,
Sois ma maîtresse de maison⁹.*

Et là, on se met à vivre, on fait un voyage à l’étranger, etc.” Bref, ça me donnait la nausée à moi-même, et je finissais par me tirer la langue tout seul.

“Mais ils ne la laisseront pas, cette « traînée », me disais-je. Parce qu’on ne les laisse pas trop, je crois, se promener seules, et le soir, en plus (je ne sais pas pourquoi, j’avais l’idée qu’elle viendrait obligatoirement le soir, et à sept heures précises). N’empêche, elle m’a

dit qu'elle n'était pas encore complètement prisonnière, qu'elle avait des droits particuliers ; donc, hum ! Nom de nom, elle viendra, elle viendra, à coup sûr !”

Encore heureux, au même moment, Apollon me distrayait avec ses grossièretés. Il me faisait sortir de mes derniers gonds ! Il était mon ulcère, un fléau que m'avait infligé la Providence. Nous échangeions constamment des mots aigres, depuis plusieurs années, et je le haïssais. Mon Dieu, comme je le haïssais ! Jamais, de toute ma vie, je n'ai haï personne, je crois bien, autant que lui, surtout certaines minutes. C'était un homme d'un âge certain, il était grave et il faisait un peu le tailleur. Mais, je ne sais pas pourquoi, il me méprisait, au-delà même de toute mesure, et il me considérait de si haut que c'en était insupportable. D'ailleurs, il considérait de haut n'importe qui. Il suffisait de regarder cette tête, ses cheveux blonds et toujours lisses, ce toupet qu'il se hissait sur le front et qu'il graissait avec de l'huile, cette bouche pleine de morgue, toujours faite en Y, et l'on sentait devant soi une créature inaccessible au doute C'était un maniaque au plus haut point, le maniaque le plus extraordinaire que j'aie jamais vu ; en plus, un amour-propre digne d'Alexandre le Grand. Il était amoureux du moindre de ses boutons, de chacun de ses ongles – oui, amoureux, c'est l'air qu'il avait ! Les rapports qu'il entretenait avec moi étaient totalement despotiques, il me parlait aussi peu que possible et, s'il lui arrivait de me regarder, c'était pour m'adresser un regard si ferme, si majestueusement sûr de lui-même et toujours ironique qu'il allait jusqu'à me rendre fou. Sa fonction, il la remplissait de l'air de dire qu'il m'accordait la plus haute des faveurs. Du reste, pour moi, il ne faisait presque rien, et il ne se sentait pas obligé le moins du monde de faire quoi que ce fût. A l'évidence, il me considérait comme le dernier des imbéciles et s'il acceptait encore de “me garder avec lui”, c'était uniquement pour cette raison que, chaque mois, je pouvais lui donner son salaire. Il avait consenti à “ne rien faire” à mon service pour sept roubles par mois. Bien des péchés me seront pardonnés à cause de lui. J'en arrivais parfois à une haine si forte que c'est tout juste si sa seule démarche ne me donnait pas des convulsions. Mais ce qui me dégoûtait le plus, c'était qu'il zozotait. Il avait la langue un peu trop longue, ou quelque chose comme ça, ce qui fait qu'il zézayait et zozotait, et je crois qu'il en était très fier, s'imaginant que cela lui conférait une dignité considérable. Il parlait d'une voix douce, mesurée, les mains derrière le dos, les yeux dirigés vers le sol. Il me rendait surtout furieux quand, parfois, de derrière sa cloison, il se mettait à lire les Psaumes. J'ai livré bien des luttes à cause de cette lecture. Mais il adorait lire le soir, d'une voix égale et douce, chantante, comme on lit pour les morts. Curieusement, c'est comme ça qu'il a fini ; il se loue maintenant pour lire les Psaumes pour les morts,

en même temps qu'il dératise et qu'il fait de la cire. Mais, à l'époque, je ne pouvais pas le chasser, comme s'il était lié à toute mon existence par un produit chimique. Et puis, lui-même, il aurait refusé de partir tout net. Moi, je ne pouvais pas vivre dans un garni ; mon appartement, c'était mon hôtel particulier, ma coquille, mon étui où je me cachais de toute l'humanité, et Apollon, le diable sait pourquoi, me semblait faire partie de cet appartement : je n'ai pas pu le chasser pendant sept longues années.

Lui retenir, par exemple, ses gages pendant deux ou trois jours était hors de question. Il m'aurait fait de telles histoires que je n'aurais plus su où me mettre. Mais, ces jours-là, ma rage contre lui était si forte que je m'étais résolu (pourquoi et dans quel but ?) à *punir* Apollon et à lui retenir ses gages encore deux semaines. Depuis longtemps – deux ans déjà – je me préparais à le faire, simplement pour lui prouver qu'il n'avait pas le droit de me prendre avec une telle morgue et que, si je voulais, ses gages, je pouvais les lui retenir à tout moment. J'avais décidé de ne pas lui en parler, et même, de ne rien en dire, exprès, pour vaincre son orgueil et l'obliger, lui, à me parler, le premier, de ses gages. – A ce moment-là, n'est-ce pas, je sors les sept roubles de ma boîte, je lui montre que je les ai, que je les ai mis de côté, exprès, mais "je ne veux pas, je ne veux pas, non, simplement, je ne veux pas lui donner ses gages, je ne veux pas, parce que *c'est ça que je veux*", parce que telle est ma "volonté de maître", parce qu'il me manque de respect, et qu'il est un sale rustre ; mais, s'il me les demande avec respect, alors, sans doute, j'accepterai de m'adoucir et je les lui donnerai ; sans quoi il attendra encore deux semaines, trois semaines, un mois...

Mais j'avais beau être enragé, c'est quand même lui qui a gagné. Je n'ai pas tenu quatre jours. Il a d'abord fait ce qu'il faisait toujours en pareil cas, parce que ce cas s'était déjà présenté (je remarquerai que je savais tout ça d'avance, je connaissais par cœur sa sale tactique), c'est-à-dire : il commençait par darder sur moi un œil d'une sévérité extrême, avec lequel il me fixait quelques minutes durant, surtout quand il m'ouvrait la porte, ou quand il la refermait derrière moi. Si, par exemple, je supportais et je faisais mine de ne rien remarquer, il passait, toujours sans rien me dire, à un cran supérieur de la torture : soudain, parfois, sans crier gare, il entre, tout doux, sans bruit, dans ma chambre, quand je suis en train de marcher ou que je lis, il s'arrête devant la porte, se met une main derrière le dos, pose un pied en avant, et me darde ses yeux, sauf qu'on y lit non la sévérité mais le mépris total. Si je lui demande soudain ce qu'il lui faut, il ne me répond rien, il continue à me fixer encore quelques secondes et puis, serrant les lèvres d'une façon spéciale, l'air entendu, il se retourne lentement sur place, et il regagne, lentement, ses pénates. Deux heures

plus tard, il ressort à nouveau, et, à nouveau, il reparaît devant moi. – Parfois, j'étais tellement furieux que je ne lui demandais même plus ce qu'il voulait : moi-même, d'une façon brusque et autoritaire, je relevais la tête et me mettais à le fixer. Nous nous regardions ainsi pendant bien deux minutes ; enfin, il se tournait, lentement, gravement, et revenait deux heures plus tard.

Si même cela ne me ramenait pas à la raison et si je poursuivais ma mutinerie, il commençait soudain à soupirer, en me regardant, à soupirer longuement, profondément, comme s'il mesurait à chacun de ses soupirs l'abîme de ma déchéance morale, et, bien entendu, cela se terminait au bout du compte par sa victoire complète : je me mettais en rage, je criais, mais l'essentiel – j'étais quand même obligé d'y passer.

Cette fois-là, à peine les manœuvres habituelles des “regards sévères” avaient-elles commencé, je suis tout de suite sorti de mes gonds et je me suis jeté sur lui, en pleine furie. J'étais déjà trop tendu par ailleurs.

— Attends ! me mis-je à crier dans un état second, tandis qu'il se tournait lentement et sans rien dire, une main derrière le dos, pour rentrer dans sa chambre. Attends ! reviens, reviens, je te dis ! – J'avais sans doute jappé d'une manière si surprenante qu'il se retourna et, avec une certaine surprise, se mit à me regarder. Même s'il continuait à rester silencieux, et c'est bien cela qui me mettait en rage.

— De quel droit oses-tu entrer chez moi et me regarder de cette façon ? Réponds !

Mais, après m'avoir calmement regardé une bonne trentaine de secondes, il recommença à se tourner.

— Attends ! hurlai-je, en me précipitant vers lui. Reste où tu es ! Comme ça. Maintenant, réponds : qu'est-ce que tu venais regarder ?

— Si vous avez un ordre à me donner, il faut que je l'exécute, répondit-il, après un autre silence, en zézayant d'une voix douce et posée, sourcils froncés après avoir tranquillement penché la tête d'une épaule jusqu'à l'autre – tout cela, avec le calme le plus effrayant.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça que je te demande, bourreau ! criai-je, en frissonnant de rage. Je vais te dire moi-même, bourreau, pourquoi tu viens ici : tu vois que je te retiens tes gages ; toi-même, par fierté, tu refuses de te soumettre – de demander –, et c'est pour ça que tu viens, avec tes regards idiots, pour me punir, me torturer, et tu ne te rends pas com-om-ompte, bourreau, à quel point c'est bête, mais bête, bête, bête, bête, bête !

Il voulut encore se retourner sans rien dire, mais je me saisis de lui.

— Écoute, lui criai-je. Le voilà, ton argent ; tu vois (je l'avais sorti du tiroir), sept roubles, pas un de moins, et tu ne les auras pas, tu ne les au-au-ra-as pas tant que tu ne viendras pas toi-même, avec respect,

la mine contrite, me demander pardon. Compris !?

— Ça, jamais ! répondit-il avec une sorte d'assurance forcée.

— Si ! lui criai-je. Je te donne ma parole que si !

— J'ai rien à vous demander pardon, poursuivit-il, sans remarquer du tout mes cris, c'est vous, parce que vous me traitez de "bourreau", que je peux vous porter plainte au commissaire.

— Vas-y ! Va porter plainte ! hurlai-je. Vas-y tout de suite, à la minute, à la seconde ! Tu es quand même un bourreau ! Bourreau ! Bourreau !... Mais lui, il m'avait juste regardé un peu, puis il s'était tourné, et, sans prêter l'oreille aux cris qui le rappelaient, il rentrait dans sa chambre, tranquillement.

"Sans Lisa, il n'y aurait rien eu de tout ça !" me dis-je. Et puis, après une minute de réflexion, d'une façon grave et solennelle, mais le cœur battant très fort, très lentement, je me dirigeai moi-même vers lui, derrière son rideau.

— Apollon ! dis-je d'une voix calme et mesurée, mais haletante. Vas-y tout de suite, sans attendre, et va me trouver un gendarme.

Lui, il venait déjà de s'installer à sa table, il avait chaussé ses lunettes, il s'apprêtait à faire sa couture. Mais, entendant l'ordre que je lui donnais, il pouffa brusquement de rire.

— Vas-y, à la minute, vas-y ! – Vas-y, ou bien, tu ne sais pas ce qui peut arriver !

— C'est vrai que vous êtes dérangé, remarqua-t-il, sans même lever la tête, en zézayant toujours aussi lentement et en continuant de faire passer son fil à travers le chas de l'aiguille. Où ça s'est vu qu'on cherche les gendarmes contre soi ? Et pour ce qui est de la peur, vous avez tort de vous mettre dans cet état parce que – il arrivera rien.

— Vas-y ! criais-je en glapissant, en le prenant par une épaule. Je sentais que j'allais le cogner.

Mais je n'avais pas entendu à cet instant, soudain, la porte de l'entrée qui venait de s'ouvrir, doucement, lentement ; une silhouette était entrée ; elle s'était figée, nous regardant tous deux avec stupeur. Je levai les yeux, la honte me renversa, je courus dans ma chambre. Là, saisissant mes cheveux à pleines mains, je me penchai la tête contre le mur, et je restai figé.

Deux minutes plus tard, j'entendais la démarche traînante d'Apollon.

— Il y a *une femme* qui vous demande, dit-il, me regardant d'une façon particulièrement sévère, puis il s'écarta et fit entrer – Lisa. Il ne voulait pas sortir, il nous fixait d'un œil moqueur.

— Va-t'en ! Va-t'en, lui commandai-je, complètement déboussolé. A cette minute précise, mon horloge craqua, chuinta, et elle sonna sept heures.

*Entre chez moi, et libre et fière,
Sois ma maîtresse de maison.*

Je me tenais devant elle, assassiné, écrabouillé, monstrueusement gêné, et je crois bien que je souriais, en essayant, de toutes mes forces, de me couvrir avec les pans de mon sale peignoir de coton pelucheux – enfin, exactement comme je venais de me l’imaginer, dans un accès de désespoir. Apollon resta devant nous pendant bien deux minutes, et repartit – mais je n’éprouvais aucun soulagement. Le pire était qu’elle aussi, elle s’était soudain sentie horriblement gênée, tellement que je ne m’y attendais pas moi-même. Quand elle me vit, bien sûr.

— Assieds-toi, dis-je machinalement en lui poussant une chaise à côté de la table, tandis que je m’asseyais sur le divan. Elle obéit tout de suite et elle s’assit ; elle me dévisageait ; sans doute devait-elle attendre quelque chose de moi. C’est cette naïveté de l’attente qui me rendit fou, mais je sus me contenir.

Là, il aurait fallu essayer de ne rien remarquer, de faire comme si tout était normal, mais elle... Je sentis d’une façon confuse qu’elle allait me payer *tout ça* très cher.

— Tu m’as trouvé dans une situation bizarre, Lisa, fis-je, en bafouillant ; je savais que c’était justement par cela qu’il ne fallait pas que je commence. Non, non, ne va pas penser je ne sais pas quoi ! m’écriai-je, voyant qu’elle venait brusquement de rougir. Je n’ai pas honte de ma misère... Au contraire, c’est avec fierté que je la regarde, ma misère. Je suis pauvre, mais j’ai le cœur noble... On peut être pauvre et noble de cœur, bafouillai-je. Du reste, tu veux du thé ?

— Non... voulut-elle me répondre.

— Attends !

Je bondis et je courus chez Apollon. Il fallait que je trouve un moyen de m’enfoncer sous le sol.

— Apollon, murmurai-je dans un débit fiévreux en lui jetant les sept roubles que j’avais toujours gardés serrés dans mon poing, voilà tes gages ; tu vois, je te les donne ; mais toi, sauve-moi la vie ; cours tout de suite au bistrot, apporte-moi du thé et dix biscuits. Si tu refuses d’y aller, tu feras de moi le plus malheureux des hommes !... Tu ne sais pas qui elle est, cette femme... Elle est – tout ! Toi, peut-être, tu vas penser quelque chose... Mais tu ne la connais pas, cette femme-là !

Apollon, qui s’était déjà remis au travail et venait de chausser ses lunettes, commença d’abord, sans reposer son aiguille, par lorgner, en silence, son argent ; puis, sans m’accorder la moindre attention, et

sans rien me répondre, il continua de s'occuper de son fil, qu'il n'avait toujours pas réussi à faire entrer dans le chas. J'attendis trois minutes bien comptées, debout devant lui, les bras croisés à la Napoléon. Mes tempes étaient mouillées de sueur ; moi-même, j'étais blême, je le sentais. Mais, Dieu merci, il dut me prendre en pitié quand il me regarda. Une fois qu'il eut passé son fil, il se releva lentement, repoussa lentement sa chaise, ôta lentement ses lunettes, recompta lentement son argent et, après m'avoir demandé, en me regardant par-dessus son épaule, s'il me fallait une pleine portion, il sortit, lentement, de sa chambre. Le temps que je retourne vers Lisa, une idée me traversa la tête : ne valait-il pas mieux que je file, comme j'étais, avec mon vieux peignoir, sans me retourner – et advienne que pourra...

Je repris ma place. Lisa me regardait avec inquiétude. Nous fûmes quelques minutes sans rien nous dire.

— Je vais le tuer ! m'écriai-je soudain, avec un grand coup de poing contre la table, si fort que l'encre jaillit de l'encrier.

— Ah, qu'est-ce que vous dites ! s'écria-t-elle en sursautant.

— Je vais le tuer ! Je vais le tuer ! couinais-je en cognant sur la table, dans une espèce d'hébétude absolue, et tout en comprenant, au même moment, d'une façon absolue, qu'il était stupide de se trouver dans cette hébétude.

— Lisa, tu ne sais pas ce qu'il est pour moi, ce bourreau. Il est mon bourreau... Il est parti chercher des biscuits ; il...

Et je fondis en larmes. C'était une crise. Quelle honte j'éprouvais, entre chaque sanglot ; mais je ne pouvais plus me retenir. Elle prit peur.

— Qu'est-ce qui vous arrive ! Mais qu'est-ce qui vous arrive ! s'écriait-elle en s'agitant autour de moi.

— De l'eau ! Donne-moi de l'eau ! Là-bas ! marmonnais-je d'une voix faible, en comprenant, d'ailleurs, que je pouvais fort bien me passer d'eau, et de marmonner d'une voix faible. Mais je faisais ce qui s'appelle *l'acteur*, pour sauver les bienséances, même si la crise était réelle.

Elle me donna de l'eau, en me couvrant de regards éperdus. A cette minute, Apollon entra, portant le thé. Il me sembla soudain que ce thé banal et prosaïque était d'une indécence et d'une mesquinerie horribles après ce qui venait de se passer, et je rougis. Lisa regardait Apollon avec une certaine frayeur. Il sortit, sans même nous regarder.

— Lisa, tu me méprises ? lui demandai-je en la fixant des yeux, tremblant d'impatience de savoir ce qu'elle pensait.

Elle semblait gênée et ne sut que répondre.

— Bois ton thé ! murmurai-je avec rage. J'étais en rage contre moi-même, mais c'est elle qui devait prendre, évidemment. Une rage

terrible contre elle se mit soudain à bouillir dans mon cœur ; je l'aurais tuée, je crois. Pour me venger d'elle, je me jurai de ne pas lui dire un mot tout le temps qu'elle serait là. "C'est elle, la cause de tout", me disais-je.

Notre silence dura bien cinq minutes. Le thé restait sur la table ; nous ne le touchions pas ; j'en étais arrivé à ne pas vouloir, exprès, toucher ce thé, pour lui peser encore davantage, même avec ça ; elle était gênée de boire la première. Plusieurs fois, avec un étonnement plein de tristesse, elle me regarda. Je m'obstinais dans le silence. Celui qui souffrait le plus, c'était moi, bien sûr, parce que je ressentais parfaitement toute la bassesse répugnante de ma bêtise rageuse, et qu'en même temps, je me voyais absolument incapable de me contrôler.

— Je... veux partir... de là... tout à fait, commença-t-elle, pour couper le silence, d'une façon ou d'une autre, mais, malheureuse ! c'était justement de cela qu'il ne fallait pas commencer à parler dans cette minute précise à un homme comme moi qui, déjà sans cela, était bien assez bête. Même mon cœur geignit de pitié pour son inaptitude et sa droiture inopportune. Mais quelque chose d'affreux vint écraser toute ma pitié ; au contraire, cela me titilla encore plus : après moi le déluge ! Cinq minutes passèrent encore.

— Est-ce que je ne vous dérange pas ? commença-t-elle timidement, d'une voix à peine audible, et elle voulut se lever.

A peine avais-je perçu ce premier souffle d'une dignité blessée, je me mis à trembler de rage, et j'explosai.

— Pourquoi tu es venue chez moi, dis-moi, hein ? je te le demande ? criai-je, hors d'haleine, sans pouvoir même mettre un ordre logique dans ce que je disais. J'avais envie de tout lui dire d'un coup – d'un bloc ; je ne me souciais plus de savoir par quoi je devais commencer.

— Pourquoi tu es venue ? Réponds ! Réponds ! criai-je, dans un état proche de l'évanouissement. Je vais te le dire, ma petite, pourquoi tu es venue. Tu es venue parce que je t'ai dit des *paroles touchantes*, l'autre fois. Et toi, sur le coup, ça t'a tout attendrie, tu en voulais encore, de ces "paroles touchantes". Eh bien, sache-le, sache-le, que je me suis moqué de toi. Même maintenant, je me moque. Pourquoi tu trembles ? Oui, je me moquais ! On venait de m'humilier, au dîner, ceux qui sont venus juste avant moi. Moi, je suis arrivé chez vous pour casser la figure à l'un d'eux, à l'officier ; mais je n'ai pas pu, il était déjà monté ; l'humiliation, il fallait bien que je la passe sur quelqu'un, que je m'y retrouve, c'est toi qui es venue, c'est toi qui as pris toute ma rage – de toi que je me suis moqué. On m'avait abaissé – moi aussi, je voulais abaisser ; j'avais servi de paillason, moi aussi, je voulais montrer mon pouvoir... Voilà ce qui s'est passé, et toi, tu

pensais quoi ? Que j'étais venu là-dedans exprès pour te sauver, oui ? C'est ça que tu pensais ? C'est ça ?

Je savais qu'à ce moment-là, peut-être, elle perdrait pied et ne comprendrait pas tous les détails ; mais je savais aussi qu'elle comprendrait aussi parfaitement l'essentiel. C'est ce qui arriva. Elle devint pâle comme un linge, elle voulut dire quelque chose, ses lèvres firent une grimace malade ; mais, comme si on venait de la faucher d'un coup de hache, elle tomba sur la chaise. Ensuite, elle m'écouta tout le temps, la bouche ouverte, les yeux grands ouverts, tremblant d'une peur effroyable. C'est le cynisme, le cynisme de mes paroles qui l'écrasait.

— Te sauver ! continuais-je, bondissant de ma chaise et courant de long en large dans la pièce. Mais te sauver de quoi ? Mais moi, peut-être, je suis pire que toi. Et toi, pourquoi tu ne me l'as pas renvoyé dans la gueule, quand je le lisais, mon sermon : “Dis donc, qu'est-ce que tu fais chez nous ? Tu viens faire la morale, ou quoi ?” Le pouvoir, c'est le pouvoir que je voulais, à ce moment-là, le jeu, c'est tes larmes que je cherchais, ton abaissement, une crise d'hystérie – voilà ce que je voulais à ce moment-là ! C'est moi qui n'ai pas tenu le coup, parce que je suis une ordure, j'ai eu la trouille, et Dieu seul sait pourquoi je t'ai donné mon adresse. Tellement qu'après, dès que je rentrais, déjà, je t'engueulais comme une charogne, pour cette adresse. Je te haïssais déjà, parce que je t'avais menti. Parce que, où je suis bon, c'est de jouer avec les mots, de rêvasser dans ma tête, et ce que je veux, en fait, c'est ça – que vous disparaissiez, voilà ce que je veux ! Je veux la paix. Pour qu'on me fiche la paix, moi, je donnerais toute la terre pour un kopeck – là, maintenant. Que le monde disparaisse, ou que je me prive d'une tasse de thé ? Je dirai que le monde disparaisse, et que j'aie toujours mon thé. Ça, tu le savais, oui ou non ? Bon, eh bien, moi, je sais que je suis un salaud, une fripouille, un égoïste, un fainéant. Trois jours j'ai tremblé de peur parce que je t'attendais. Tu sais ce qui m'inquiétait le plus, tous ces trois jours ? Que j'aie joué au héros devant toi, et toi, d'un seul coup, tu allais me voir dans ce peignoir miteux, misérable, dégoûtant. Je t'ai dit, tout à l'heure, que je n'avais pas honte de ma misère ; eh bien, sache-le, si, j'en ai honte c'est ça qui me fait le plus honte, la honte la pire, pire que si j'avais volé, parce que je suis vaniteux comme si j'étais écorché vif, et rien que l'air qui me passe dessus me fait crier. Mais, est-ce que, vraiment, même maintenant, tu ne devines pas que je ne te pardonnerai jamais de m'avoir trouvé comme ça, avec ce sale peignoir, pendant que je me jetais sur Apollon comme un petit chien méchant ? Celui qui te ressuscite, ton ex-héros, il se jette, un vrai roquet galeux, ébouriffé, sur son laquais, et l'autre, il lui rigole au nez ! Et cette crise de larmes, devant toi, que je n'ai pas pu retenir, comme une bonne femme en

faute, jamais je ne te la pardonnerai ! Et ce que je t'avoue en ce moment, ça aussi, à toi, je ne te le pardonnerai jamais ! C'est toi, oui, c'est toi seule qui dois répondre pour tout, parce que tu t'es trouvée ici, parce que je suis un salaud, parce que je suis le ver de terre le plus répugnant, le plus risible, le plus minable, le plus stupide, le plus jaloux de tous les vers de terre du monde qui, tous, ne sont pas mieux que moi, mais qui, et Dieu seul sait pourquoi, n'éprouvent jamais de honte ; et moi, toute ma vie, je recevrai des pichenettes de la moindre charogne, et mon destin – c'est ça ! Mais qu'est-ce que ça me fait, si tu ne comprends rien de ce que je te dis ? Qu'est-ce que j'en ai à faire, hein ? dis, que tu sois, toi, oui ou non en train de crever ? Mais tu comprends que moi, maintenant que je t'ai dit tout ça, je vais te détester parce que tu étais là et que tu as entendu ? Pour une fois qu'on s'exprime dans la vie, et encore... sous l'effet de l'hystérie ! Qu'est-ce que tu veux de plus ? Qu'est-ce que tu as, à rester plantée là, devant moi, après tout ça, pourquoi tu me tortures, pourquoi tu restes ?

Survint alors une circonstance étrange.

J'étais tellement habitué à penser, à imaginer comme dans les livres et à me représenter le monde comme je me l'étais créé auparavant dans mes rêveries que, cette circonstance étrange, je ne la compris même pas tout de suite. Or, ce qui survint, c'est ceci : Lisa, que j'avais humiliée, écrasée, en comprit beaucoup plus que je ne me l'étais imaginé. Elle comprit d'abord ce qu'une femme comprend avant tout quand elle vous aime – je veux dire : que, moi-même, j'étais malheureux.

Son humiliation et sa terreur s'effaçaient peu à peu de son visage pour laisser place d'abord à un étonnement tragique. Quand je me mis à me traiter de salaud et de fripouille et que mes larmes coulèrent (toute cette tirade, je l'avais dite avec des larmes), tout son visage grimaça dans une espèce de convulsion. Elle voulut se lever, m'arrêter ; quand j'eus fini, elle ne fit pas attention à ce que je criais : "Pourquoi tu es ici ? Pourquoi tu restes ?" – mais au fait que, sans doute, je devais me sentir très mal pour lui crier des choses pareilles. Et puis, écrasée, infortunée comme elle était, elle s'estimait infiniment plus bas que moi ; comment aurait-elle pu éprouver de la colère, m'en vouloir ? Elle bondit soudain de sa chaise dans une espèce d'élan irrésistible, et me tendit les bras... Là, même mon cœur se retourna. Elle se jeta soudain sur moi, me prit le cou dans ses bras, et se mit à pleurer. Moi aussi, je n'y tins plus, j'eus la crise de sanglots la plus violente de ma vie.

— On ne me laisse pas... Je n'arrive pas à être... bon ! finis-je par ânonner, puis je fis quelques pas jusqu'au divan, me précipitai dessus, et, pendant un quart d'heure, je sanglotai, pris d'une vraie crise

d'hystérie. Elle, elle s'était agenouillée auprès de moi, m'avait pris dans ses bras, elle s'était comme figée dans cette étreinte.

Quand même, c'était bien cela, le truc : cette hystérie, elle devait bien passer. Et donc (c'est une vérité à vomir que j'écris), allongé face contre le divan, indécollable, la tête enfouie dans ma saleté de coussin de cuir, je me mettais, petit à petit, de loin, sans le vouloir, mais d'une façon irrépessible, à sentir qu'au fond j'allais passer un sale quart d'heure à relever la tête et à fixer Lisa droit dans les yeux. De quoi avais-je tellement honte ? Je ne sais pas, mais j'avais honte. Une autre idée vint traverser ma tête déjà secouée – les rôles, maintenant, ils étaient renversés d'une façon définitive, l'héroïne, c'était elle, et moi, je restais cette créature humiliée, écrasée qu'elle était devant moi l'autre nuit, quatre jours auparavant... Et, tout cela, je le pensais encore durant ces minutes où je gisais sur le divan !

Mon Dieu ! Est-ce que, vraiment, j'ai été jaloux d'elle à ce moment-là ?

Je ne sais pas jusqu'à présent, je n'arrive pas à le décider, et, sur le moment, bien sûr, j'y comprenais encore moins que maintenant. Sans un pouvoir, sans une tyrannie à exercer sur tel ou tel, je ne peux pas survivre... Mais... mais on n'expliquera rien avec des réflexions, et donc, il n'y a pas à réfléchir.

Je parvins quand même à me maîtriser, je relevai la tête ; il fallait bien la relever, à un moment ou à un autre... Et donc, je suis sûr jusqu'à maintenant que c'est justement parce que j'avais honte de la regarder que, brusquement, une autre sensation surgit, s'alluma dans mon cœur... celle du pouvoir, celle de la possession... Mes yeux brillèrent de passion, je lui serrai les mains de toutes mes forces. Comme je la haïssais, comme j'étais aimanté vers elle à cet instant ! Une sensation renforçait l'autre. Cela ressemblait presque à de la vengeance !... Son visage exprima d'abord une sorte de stupeur, presque de la frayeur, mais seulement un instant. Elle m'étreignit, avec ardeur et avec fougue.

10

Un quart d'heure plus tard, je courais de long en large dans la chambre, en proie à une furie d'impatience, je m'approchais sans cesse du paravent, et, par la fente, je regardais Lisa. Elle restait assise par terre, la tête penchée sur le lit, et je crois qu'elle pleurait. Mais elle ne partait pas, c'était cela qui m'énervait. Pourtant, cette fois-là, elle savait tout. Je l'avais humiliée d'une façon définitive, mais... à quoi

bon raconter ? Elle avait deviné que cet élan de ma passion était bien une vengeance contre elle, une nouvelle humiliation et qu'à cette haine presque sans objet que je lui avais exprimée tout à l'heure s'en ajoutait maintenant une autre, une haine *personnelle, jalouse*... Du reste, je n'affirme pas qu'elle ait compris tout cela d'une façon bien nette ; mais elle avait parfaitement compris que j'étais un monstre, un homme incapable de l'aimer.

Je sais qu'on me dira que c'est invraisemblable – invraisemblable d'être aussi bête, aussi méchant que moi ; on ajoutera aussi, peut-être, que c'était invraisemblable de ne pas l'aimer ou bien, à tout le moins, de ne pas comprendre cet amour. Pourquoi est-ce donc invraisemblable ? D'abord, déjà, je ne pouvais pas l'aimer, parce que, je le répète, aimer, pour moi, cela signifiait tyranniser et dominer moralement. Toute ma vie, je n'ai même jamais pu imaginer une autre forme d'amour et j'en arrive à croire aujourd'hui de temps en temps que l'amour ne peut rien être d'autre qu'un droit volontairement donné à l'objet que l'on aime de nous tyranniser. Dans mes rêves de sous-sol, je ne me représentais jamais l'amour autrement que sous la forme d'une lutte, que je commençais toujours par de la haine et que je terminais par une soumission morale – puis je n'arrivais même plus à m'imaginer ce que je pouvais bien faire avec l'objet que je venais de me soumettre. Et qu'y a-t-il d'invraisemblable, en plus, si j'avais eu le temps de me dépraver moralement au point que j'avais perdu l'habitude de la “vie vivante”, que j'avais eu l'idée de lui faire des reproches, de lui faire honte qu'elle fût venue chez moi entendre “des paroles touchantes” ; et je n'avais pas compris moi-même que ce n'était pas pour ces paroles touchantes qu'elle était venue, mais pour m'aimer, parce que c'est dans l'amour que réside toute la résurrection de la femme, son salut de toute forme de mort, et toute sa renaissance – ils n'ont pas d'autre forme pour s'exprimer. Remarquez, je ne dirai pas que je la détestais si fort quand je courais de long en large et que je regardais par la fente du paravent. C'est sa présence oui m'était odieuse, insupportable. Je voulais qu'elle disparaisse. “La paix” – je voulais ça ; je voulais rester seul dans mon sous-sol. “La vie vivante”, par manque d'habitude, elle m'avait écrasé tellement que j'avais du mal à respirer.

Quelques minutes passèrent encore, elle ne se levait toujours pas – elle semblait être ailleurs. J'eus l'indécence de frapper doucement au paravent, pour lui rappeler... Elle sursauta soudain, se leva d'un bloc et se mit à chercher son châle, son chapeau, son manteau, comme si elle voulait se sauver loin de moi... Deux minutes plus tard, elle sortait lentement de derrière le paravent et me fixait d'un regard lourd. J'eus un ricanement méchant, forcé, d'ailleurs, *pour faire bien*, et je me détournai de son regard.

— Adieu, murmura-t-elle, se dirigeant vers la porte.

Soudain, je courus vers elle, je lui saisis la main, je la desserrai, j'y mis... et je la resserrai. Puis, sur-le-champ, je me retournai à nouveau, et je courus me rencogner à l'autre bout de la pièce, pour ne pas voir, au moins...

Je voulais mentir, à l'instant même, écrire que je ne l'avais pas fait exprès – sans y penser, perdu, comme un idiot. Mais je ne veux pas mentir, je dis donc ouvertement que je lui avais desserré le poing et que j'y avais mis... par méchanceté. Cette idée m'avait traversé la tête pendant que je courais de long en large et qu'elle, elle restait assise derrière le paravent. Mais voilà ce que je peux dire à coup sûr : cette cruauté, je l'ai commise, exprès, bien sûr, sauf qu'elle ne venait pas de mon cœur, elle venait du défaut qu'il y a dans ma tête. Cette cruauté, elle était tellement *pour la frime*, tellement intellectuelle, inventée tout exprès, *livresque*, que, moi-même, je n'y tins pas une minute : d'abord, j'avais couru jusqu'à l'autre coin, pour ne pas voir, puis, avec honte et désespoir, je m'étais précipité à la poursuite de Lisa. J'ouvris la porte de l'entrée et je me mis à écouter.

— Lisa ! Lisa ! criai-je dans l'escalier, mais sans trop de courage, pas bien haut.

Il n'y eut pas de réponse ; j'eus l'impression d'entendre ses pas sur les dernières marches.

— Lisa ! criai-je plus fort.

Pas de réponse. Pourtant, au même moment, j'entendis les crisements pénibles de la lourde porte vitrée qui donnait sur la rue : elle s'ouvrit et elle se referma, de tout son poids. Sa rumeur remontait l'escalier.

Elle était partie. Je regagnai ma chambre. C'était horrible comme ça me pesait.

Je me suis arrêté devant la table, près de la chaise qu'elle venait d'occuper, je lançais un regard absurde devant moi. Une minute passa ; soudain, un frisson me transperça tout entier ; juste devant mes yeux, sur la table, j'avais vu... bref, ce billet froissé de cinq roubles, ce même billet que je venais de lui fourrer dans le poing. C'était le même billet ; il ne pouvait pas y en avoir d'autre ; il n'y en avait pas d'autre dans toute la maison. Elle avait eu le temps, sans doute, de le jeter sur la table, à la minute où, moi, j'avais couru me réfugier à l'autre bout.

Eh quoi ! je pouvais bien m'attendre à ce qu'elle le fasse. Je pouvais m'y attendre ? Non J'étais à ce point égoïste, j'avais si peu de respect, en fait, pour les gens que je ne pouvais imaginer que, même elle, elle allait le faire. Cela, je ne l'ai pas supporté. Un instant plus tard, comme un fou, j'étais en train de m'habiller, je me mettais sur le dos ce que je trouvais, à la hâte, et je courais à sa poursuite. Elle n'avait pas eu le temps de faire deux cents pas quand je me retrouvai sur le

trottoir.

Tout était calme, la neige tombait à gros flocons, presque en ligne droite, elle couvrait d'un coussin le trottoir et la rue déserte. Pas un passant, aucun bruit. Les réverbères clignaient, moroses et inutiles. Je courus quelque deux cents pas jusqu'au carrefour et je m'arrêtai.

“Où est-ce qu'elle est partie ? Pourquoi je lui cours après ? Pourquoi ? Tomber devant elle, sangloter de remords, lui embrasser les pieds, implorer son pardon ! C'était cela que je voulais ; toute ma poitrine se déchirait, jamais je ne repenserai à cette minute avec indifférence. Mais – pourquoi ? me dis-je soudain. Ne vais-je pas la haïr, peut-être, dès demain, pour cette raison même qu'aujourd'hui, je lui ai embrassé les pieds ? Est-ce que je lui donnerai le bonheur ? Est-ce que je n'ai pas su, une nouvelle fois, aujourd'hui même, ce que je valais ? Est-ce que je ne finirai pas par la tuer ?”

Je restais là, dans la neige, scrutant cette obscurité trouble, je pensais à tout cela.

“Ne serait-il pas mieux, oui, ne serait-il pas mieux, fantasmatis-je, une fois rentré chez moi, pour étouffer avec mes fantaisies la douleur bien vivante dans ma poitrine, ne serait-il pas mieux qu'elle emporte avec elle, maintenant, pour toujours, son humiliation ? L'humiliation, mais c'est une purification ; c'est la conscience la plus amère, la plus douloureuse ! Dès demain, je lui aurais souillé l'âme à mon contact. Maintenant, l'humiliation, en elle, elle ne mourra jamais, et l'ordure qui l'attend aura beau être sale, l'humiliation l'élèvera et la purifiera... par la haine... hum... peut-être, et le pardon... Encore que, est-ce que ça sera plus facile pour elle ?”

C'est vrai, pourtant ; je me pose une question complètement oiseuse – que vaut-il mieux : un bonheur bon marché ou une souffrance qui coûte cher ? Non, mais, que vaut-il mieux ?

Voilà ce qui me passait par la tête, le soir même, comme je restais chez moi, à demi mort de souffrance morale. Jamais je n'avais encore supporté tant de souffrances et de remords ; mais pouvait-il y avoir le moindre doute quand je bondissais hors de chez moi que je ne rebrousserais pas chemin en plein milieu ? Je n'ai jamais plus rencontré Lisa, et je n'ai plus entendu parler d'elle. J'ajouterai aussi que, pendant longtemps, je suis resté content de la *phrase* sur l'utilité de l'humiliation et de la haine, bien que, moi-même, j'aie failli tomber malade d'angoisse à ce moment.

Même maintenant, après tant d'années, tout cela fait trop *pas bien* dans mon souvenir. Il y a beaucoup de choses maintenant qui me restent *pas bien*, mais... ne vaudrait-il pas mieux achever les “carnets” ici ? J'ai l'impression que j'ai commis une erreur en commençant de les écrire. Du moins ai-je toujours eu honte pendant que j'écrivais ce *récit* : n'est-ce pas, ce n'est plus de la littérature, c'est une peine de

redressement. Car raconter, par exemple, de longs récits sur la façon dont j'ai gâché ma vie dans mon trou, la désagrégation morale, l'absence de milieu, la perte du vivant et ma méchanceté vaniteuse dans mon sous-sol, je vous jure, cela n'a pas d'intérêt ; le roman a besoin d'un héros et là, *exprès*, sont réunies toutes les caractéristiques d'un anti-héros et puis, surtout, cela fera une impression des plus désagréables, parce que nous avons tous perdu l'habitude de la vie, nous sommes tous plus ou moins boiteux. Nous en avons tellement perdu l'habitude, même, qu'il nous arrive parfois de ressentir une sorte de répulsion envers la "vie vivante", et c'est pourquoi nous ne pouvons pas supporter qu'on nous rappelle qu'elle existe. Car où en sommes-nous arrivés ? La véritable "vie vivante", c'est tout juste si nous ne la ressentons pas comme un travail, comme une carrière, presque, et nous sommes tous d'accord, au fond de nous, que c'est mieux dans les livres. Et pourquoi nous agitons-nous parfois, pourquoi délirons-nous, et nous demandons-nous – quoi ? Nous ne le savons pas nous-mêmes. Ce serait pire pour nous, si nos prières délirantes se trouvaient exaucées. Tenez, essayez donc, mais oui, donnez-nous, par exemple, plus d'indépendance, déliez-nous les mains à tous, élargissez le champ de nos activités, relâchez la surveillance et nous... je vous assure : la première chose que nous ferons, c'est de redemander qu'on nous surveille. Je sais, peut-être, qu'après ce que je viens de dire, vous, vous allez vous fâcher contre moi, vous hurlerez, vous taperez des pieds : "Holà, parlez au moins pour vous, de vos petites misères dans le sous-sol, mais de quel droit dites-vous : *nous tous* ?" Permettez, messieurs, je ne pourrai pas me justifier, de toute façon, avec cette *nous-toussité*. Pour ce qui me concerne personnellement, tout ce que j'ai fait, c'est, dans ma vie, d'amener à la limite ce que, vous-mêmes, vous avez peur d'amener ne serait-ce qu'à la moitié, tout en prenant, en plus, votre lâcheté pour du bon sens – ce qui vous console, et qui vous berne. Si bien que, de nous tous, c'est moi, sans doute, qui ressors le plus "vivant". Mais ouvrez donc les yeux ! Nous ne savons même pas où il vit, ce vivant-là, et ce qu'il est vraiment, et comment il s'appelle ! Laissez-nous seuls, sans livres, et nous serons perdus, abandonnés, nous ne saurons pas à quoi nous accrocher, à quoi nous retenir ; quoi aimer, quoi haïr, quoi respecter, quoi mépriser ? Même être des hommes, cela nous pèse – des hommes avec un corps réel, à *nous*, avec du sang ; nous avons honte de cela, nous prenons cela pour une tache et nous cherchons à être des espèces d'hommes globaux fantasmatiques. Nous sommes tous morts-nés, et depuis bien longtemps, les pères qui nous engendrent, ils sont des morts eux-mêmes, et tout cela nous plaît de plus en plus. On y prend goût. Bientôt nous inventerons un moyen pour naître d'une idée. Mais – ça suffit ; je n'ai plus envie d'écrire, moi, du fond de mon "sous-sol"...

Pourtant, ce n'est pas là que s'achèvent les “carnets” de cet homme paradoxal. C'était plus fort que lui, il a continué. Mais il nous semble, à nous aussi, que c'est ici que l'on peut s'arrêter.

LECTURE

C'EST ICI QUE L'ON PEUT S'ARRÊTER

“Pourtant, ce n'est pas là que s'achèvent les « *carnets* » de cet homme paradoxal. C'était plus fort que lui, il a continué. Mais il nous semble, à nous aussi, que c'est ici que l'on peut s'arrêter.”

Ces dernières lignes du *Sous-Sol*, de Dostoïevski, de qui sont-elles au juste ?

Ce récit, intitulé dans sa première traduction française *la Voix souterraine*, puis *l'Esprit souterrain*, ou encore *Dans mon souterrain*, mais aussi *Notes écrites dans le sous-sol*, ou *Mémoires écrits dans un sous-sol* – “dans un souterrain”, “dans mon souterrain” – de quelle part en Dostoïevski provient-il, de quel Dostoïevski ?

“Même être des hommes, cela nous pèse – des hommes avec un corps réel, à nous, avec du sang ; nous avons honte de cela, nous prenons cela pour une tache et nous cherchons à être des espèces d'hommes globaux fantasmatiques. Nous sommes tous mort-nés, et depuis bien longtemps, les pères qui nous engendrent, ils sont des morts eux-mêmes, et tout cela nous plaît de plus en plus. On y prend goût. Bientôt nous inventerons un moyen pour naître d'une idée. Mais ça suffit ; je n'ai plus envie d'écrire, moi, du fond de mon « sous-sol »...”

C'est donc un autre qui achève de parler, un autre de sang et de mort sur qui l'auteur, l'*editor*, des *Carnets*, celui qui finit par avoir le dernier mot, se prononce trois fois en un seul et dernier paragraphe. L'*editor* se prononce en premier lieu d'un point de vue juridique. Il constate et il qualifie (non, les *Carnets* ne s'achèvent pas là, il en a la preuve qu'il ne produira d'ailleurs pas), et en outre, leur auteur supposé est un homme paradoxal.

Il se prononce aussi moralement, moralement ou cliniquement, selon qu'on se croit encore dans le siècle de la morale, dans le siècle d'une sorte de caractérologie morale (“C'était plus fort que lui” : celui qui le remarque, le fait à regret, agacé), ou selon qu'on accepte le temps à venir de la clinique qui connaît son sujet et les forces occultes qui le gouvernent (“C'est plus fort que lui”).

Bien sûr, il s'agit d'une fiction, d'une invention, de *Carnets* retrouvés. Bien sûr, on ne les produit que pour représenter un exemplaire d'une génération qui s'éteint ; bien entendu, les esprits nets se dépensent sans compter pour nous le rappeler, au cas où nous serions idiots, ou, qui sait ? joueurs, c'est cela, des lecteurs joueurs. On ne fait alors pas faute de nous tancer, à grands coups de pied au derrière de l'énonciation, à seule fin de révéler ce secret grammatical de Polichinelle, que non, mille fois non, l'antihéros du fond de son tunnel, qui se vante et se dédit, l'odieux qui passe son temps à se dédire, n'est pas Dostoïevski. Être ou ne pas être Dostoïevski. Certes, certes...

Et pourtant, qu'y pouvons-nous, si à *nous aussi* il nous semble, comme à Léon Chestov que "de tels procédés ont évidemment un résultat exactement contraire : dès les premières pages, le lecteur se convainc que c'est la note explicative qui est une fiction et non le *Journal* de son auteur¹". Le *Sous-Sol* est tragiquement de Dostoïevski. Et de plus, c'est du Dostoïevski.

Quand on remonte ainsi un texte de la fin au début, quand le texte même s'y prête, y invite et que rien ne s'éclaire, bien au contraire, c'est un signe. Un signe d'on ne sait trop quoi, mais un signe. Le texte résiste et s'offre au tout-venant. Son sujet se recule et s'échappe. L'auteur de cette condamnation furibarde, postillonnante, de la culture livresque, du barbouillage livreux, ce bourrage de l'âme, laisse échapper à son zèbre éructant, son homme paradoxal : "Laissez-nous seuls, sans livres, et nous serons perdus, abandonnés, nous ne saurons pas à quoi nous accrocher, à quoi nous retenir, quoi aimer, quoi haïr, quoi respecter, quoi mépriser ?" Ancienne traduction : "Laissez-nous seuls, sans livres, et aussitôt nous nous embrouillerons, nous nous égarerons, nous ne saurons pas à quoi adhérer, à quoi nous attacher, nous ignorerons ce qu'il faut aimer ou haïr." On voit bien que la nouvelle version, plus fêlée, plus déjetée, va dans le sens d'un plus grand vide ("s'embrouiller" n'est pas "être perdu"), d'une plus grande indétermination ("ce qu'il faut haïr", ou "quoi haïr" ?), d'une plus grande part faite là à l'indécidable – l'ignorance n'est pas le non-savoir, et ainsi de suite. "J'aime l'ignorance touchant à l'avenir" murmure Nietzsche. La voix qui ferme *les Carnets* estime qu'on peut tourner la page : "Il nous semble, à nous aussi, que c'est ici que l'on peut s'arrêter." On peut donc s'arrêter sur autre chose que sur le bien ou le mal, ou sur leur au-delà. La question n'est plus là, elle court pourtant dans le tout dernier livre d'Hervé Guibert : "Je ne sais pas si, avec ce journal d'hospitalisation, je fais du bien ou du mal. J'ai l'impression qu'il y a des écrivains qui font du bien, Hamsun, Walser, Handke, et même paradoxalement Bernhard dans la dynamique de son

génie d'écriture, et ceux qui font du mal, Sade évidemment, Dostoïevski ? Je préférerais maintenant appartenir à la première catégorie².” La question n'est probablement pas là, ni de celles que l'on choisit.

Lorsqu'il publie le *Sous-Sol*, en 1864, Dostoïevski a quarante-trois ans, il lui en reste dix-sept à vivre. Après lecture des *Pauvres Gens* (en 1845), Nekrassov, le poète, et Grigorovitch, le nouvelliste, l'ont réveillé en fanfare, les larmes aux yeux, à quatre heures du matin, relayés quatre jours après par Bielinski, le critique, “l'impétueux Vissarion”, le maître à penser, le guide de toute une génération radicale. Il n'en fallut pas plus pour qu'il se crût génial. “Je ne veux pas accepter, écrivait Bielinski, même gratuitement, le bonheur si je ne suis rassuré sur le sort de chacun de mes frères par le sang.” Comme tout le monde, façon de parler, Dostoïevski saura cette lettre par cœur. Or, ses ouvrages suivants déçoivent. On le moque, au mieux, on l'oublie. De son côté, il fréquente le groupe de Petrachevski. On sait la suite.

La découverte précoce de George Sand (“J'avais seize ans (...) Je me souviens d'en avoir eu la fièvre toute une nuit”), l'adoubement instantané de Bielinski, l'étude de la *Déclaration des droits de l'homme*, l'abolition désirée du servage, le thé fort l'auront donc conduit devant ce peloton d'exécution qui ne tirera pas, *in extremis*, le 22 décembre 1849. En une éternité d'angoisse concentrée dans une seconde, dans le trou noir de la mémoire et de l'expérience où s'engouffre toute la violence des énergies, en l'instant de quelques minutes, “certains d'entre nous (je le sais pertinemment) descendirent instinctivement en eux-mêmes et, examinant en ces courts instants leur existence si brève, il se peut qu'ils aient regretté quelques-unes de leurs actions, de celles qui pèsent secrètement sur la conscience de chacun ; mais la chose pour laquelle on nous condamnait, les pensées, les idées qui dominaient notre esprit, non seulement ne nous paraissaient pas devoir provoquer nos remords ; il nous semblait, au contraire, qu'elles nous purifiaient en faisant de nous des martyrs et que grâce à elles beaucoup nous serait pardonné ! Et cela dura très longtemps. Les années de bagne, les souffrances ne nous brisèrent pas ; rien ne put nous briser, et nos convictions soutinrent au contraire nos âmes par la conscience du devoir accompli.”

Au retour d'exil, il donne donc coup sur coup *Stepantchikovo et ses habitants*, *Humiliés et offensés*, *Souvenirs de la maison des morts* (1861) et le *Sous-Sol*. La correspondance avec son frère est claire, il souffre à la rédaction de ce récit comme un jeune homme : “Je ne te cacherai pas que mon travail va plutôt mal. Ma nouvelle, soudain, s'est mise à me déplaire. D'ailleurs, c'est ma faute, j'ai raté là-dedans quelque chose.

Je ne sais pas ce que ça donnera³.”

Il s'interrompt, se remet à la peine, veut s'en débarrasser et en même temps la réussir, se heurte à des difficultés imprévues, l'avait imaginée plus facile à écrire (qu'est-ce qu'une nouvelle plus difficile à écrire qu'on ne le croyait, qu'est-ce qu'on croit, écrivant ?), répète à l'envi qu'il la veut vraiment réussie, vraiment – “il le faut pour moi”, dit-il. Il ajoute cette précaution qui surprend : “Elle est d'un ton extrêmement bizarre, et brutal et violent ; elle peut déplaire ; il faut donc que la poésie l'adoucisce tout entière et la rende supportable. Mais j'espère que ça s'améliorera⁴.” La poésie ? Diable ! (Si l'on nous passe l'expression.) A la publication dans la revue dirigée par son frère (*L'Epoque*), Dostoïevski est consterné. La censure est toujours ce qui surprend. Ils conservent ce qui vous faisait trembler, ils coupent des évidences. Le résultat, ce sont des phrases déplumées et se contredisant elles-mêmes : “Hélas ! que faire ! Cochons de censeurs : là où je raillais tout et parfois blasphémait, ils l'ont laissé ; et là où je conclus au besoin de la foi et du Christ, c'est censuré. Qu'est-ce qu'ils font les censeurs ? Ils conspirent contre le gouvernement, non ?” Non, sans doute pas. Pas consciemment, en tout cas, mais ils disent le vrai à leur façon. Les censeurs entretiennent toujours un lien subtil et imprévisible à la vérité. On l'oublie trop.

La même correspondance fait souvent état de la mort imminente de sa première femme, Maria Dmitrievna Issaïev, de ses nerfs à lui tout à fait fichus, des crises qui menacent : “Je mène une vie sombre, ma santé est encore chancelante, ma femme se meurt ; la nuit, mes nerfs sont malades de la journée écoulée⁵.” Il perd sa femme et son frère, hérite des dettes des deux familles, trime à en regretter le bagne : “Et, cependant, il me semble toujours que je me prépare à vivre. C'est risible, n'est-ce pas ? La vitalité d'un chat !” On pourrait, des fourmis aux singes, des poux aux taupes en passant par les taureaux, inventorier tout un bestiaire édifiant. La vitalité du chat lui permet de publier *Crime et Châtiment*, *Le Joueur*, *L'Idiot*, *L'Eternel mari*, *Les Possédés*, le *Journal d'un écrivain*, *Les Frères Karamazov*, mais à quel prix, au prix de quelles fuites, de quelles errances, de quelles dettes, de quelle démence, de quels deuils... Sans compter qu'on ne va pas oublier, du côté des paradoxes, ce qu'il note en passant à propos des *Fantômes* de Tourguéniev publié au même sommaire que le *Sous-Sol* : “A mon avis, il y a là-dedans beaucoup de saleté : quelque chose de vilain, de morbide, de stérile, un manque de foi par impuissance...”

Ce qui se passe au moment du *Sous-Sol*, court texte sans commune mesure avec les livres majeurs de Dostoïevski, est essentiel. On le sait aujourd'hui, l'ensemble de l'œuvre ne peut se lire que dans sa continuité, dans son progrès, avec ses glissements, ses failles, ses

ruptures, ses trouées, ses steppes infinies et ce mouvement symphonique qui se confond avec le plus singulier d'une vie employée à la douleur jusqu'à l'extravagante reconnaissance finale. Or sa descente dans les profondeurs, sa lente pénétration du doute, son ombrageuse exploration comme involontaire de la cruauté, ne se sont pas faites sans mal ni sans casse. En 1873, il jette sur près de trente ans de carrière ce regard qui a retenu durablement Léon Chestov : "Il me serait très difficile de raconter l'histoire de la transformation de mes convictions⁶".

Cette histoire de la transformation des convictions est évidemment ce qui appelle. Non seulement parce qu'on garde le sentiment confus qu'elle programme la trajectoire même de Chestov qui se transmettra curieusement chez un auteur comme Bataille, mais parce qu'elle occupe une place centrale, coupante, pénible, chez Dostoïevski et, par lui, sans qu'on en ait encore pleinement pris conscience, sur le siècle, le mouvement des idées et l'histoire de l'Europe, de l'Occident et de la Russie. Pas moins. Le bagne, l'expérience de la douleur et l'apprentissage de la mort devant le peloton même ne suffisent pas à Chestov pour expliquer cette crise, sa violence, et le déchaînement dans une âme qui porte, en pure tension où se perd l'haleine à force de désarroi criard, *le Sous-Sol*. Ce récit nous y contraint : on peut toujours se voiler la face, faire de la cruauté un motif, mais il faudra "chercher une autre explication que l'endurcissement de son cœur⁷".

Il y a en effet en lui la trace radioactive d'un arrachement, d'une séparation, d'une peau qu'on décolle à vif sans connaître au juste le bien que l'on fait à la blessure ni ce que l'on perd à cet écorchement. Les chaînes des cachots sibériens, la fréquentation abrutie de la communauté des derniers des hommes, au bagne, la lecture obsédante du seul livre disponible, le livre des livres, la Bible, auront obtenu ce cri et ce renoncement. Si Dostoïevski devient difficile à suivre et encore plus à comprendre à partir du *Sous-Sol*, c'est à cause de cet acte chirurgical opéré par lui-même sur son propre corps en état d'éveil exagéré, qu'à la fin de sa vie il éclaire d'un conte obscur, *Le Songe d'un homme ridicule* (1877) : "Je suis un homme ridicule. Ils m'appellent maintenant fou. Ce serait un avancement en grade si je ne continuais pas à leur paraître aussi ridicule qu'auparavant." Cet homme descendu au dernier degré de l'indifférence ("j'acquerrais en effet la conviction qu'ici-bas tout était égal"), résigné au royaume de la mort sur terre, fait le songe d'un homme retourné dans l'univers de ceux qui n'ont pas goûté au fruit de l'arbre de la connaissance. Avant origine, donc. L'indécision sur le degré de réalité de ce songe, sur son enseignement, sur cette expérience du monde réel comme ensorcelé par la loi de la science, sur cette vérité immémoriale, originelle, qui reste jusqu'au bout une vérité dissimulée, est ce qui choque. On veut dire que ce

n'est pas facile à prendre. On peut toujours se replier sur les positions de confort qui nous aident à respirer – après tout, il n'y pas de raison majeure de souffrir à plein temps – mais il reste trop de reste. Le sarcasme a ceci d'épuisant qu'une fois qu'on l'a rangé au compte de la folie (de la névrose, de la paranoïa, du mauvais caractère, de l'atrabilaire déchéance), il reste là à danser dans la nuit.

Chestov a probablement raison de rapprocher cette espèce de négation éperdue qui monte du *Sous-Sol*, cette obscénité dressée contre la raison philosophe, ce chagrin méprisant, de Pascal ("Je n'approuve que ceux qui cherchent en gémissant"). Le désespoir n'en est que plus mortel. L'éventualité de cette religion dont Dieu s'absente, où se perd jusqu'à la figure du Christ, de cercles en cercles de l'horreur, cette tristesse infinie glacent le sang. Dostoïevski "a non seulement brûlé ce qu'il avait adoré ; il l'a couvert de boue. Il ne se contentait pas de haïr son ancienne foi, il la méprisait. L'histoire de la littérature connaît peu d'exemples de ce genre"⁸. Nietzsche évidemment... Et l'idée s'installe de deux périodes que tout un chacun pressent, que chacun interprète, dans l'activité littéraire de Dostoïevski : des *Pauvres gens* à *la Maison des morts* d'une part ; du *Sous-Sol* à l'apothéose finale (le jubilé de Pouchkine) ensuite. La dépression centrale est l'expérience intime du sous-sol, cette prise de parole suffocante du rat qui gémit ou qui piaille au fond de son trou, qu'on ne sait comment prendre, grotesque, bouleversante, terrible, dérisoire, pénible, abrutissante, drôle, impitoyable, assez pitoyable... Elle change d'un coup notre vue, notre station sur terre et la tension de notre lien à la littérature.

Si l'on a commencé par voir dans la saleté de ce cri venu d'en bas, intestinal en somme, proféré par quel trou, grands dieux, un *monologue intérieur* de type très neuf ; si l'on s'est préoccupé, séance tenante, de considérer cet aveu retourné, cette découverte de la menterie – ni terrifiée ni effarée, mais universelle, arrogante – ce dénudement du mensonge de toute une vie et d'une vie de comédie "livresque", comme un apport intéressant à la théorie des monologues de roman – il y a sur ce point un échange très élégant, très tasse de thé, entre Valéry Larbaud et Gide, en 1923⁹ – ce n'est pas pour rien. Le hurlement échappe. Dans la déclaration de l'être du souterrain, le reniement est d'autant plus écœurant qu'il est ambigu. Il le dit assez : quel plaisir plus vif que de parler de soi ? Tout peut arriver, vraiment tout, il n'en a cure, il l'attend, il le souhaite, aimerait le provoquer, pourvu qu'il puisse boire son thé.

A-t-on encore les yeux assez ouverts pour juger de l'impression qu'ont faite ces lignes venues d'en bas (d'en bas ?), rapportées – allez : jouons le jeu, "rapportées" – par Dostoïevski, un fidèle de Bielski, un

lecteur de George Sand, un fervent de toute la littérature généreuse du siècle, un type qui aura chèrement payé de sa personne, des années durant, dans sa chair, pour le complot Petrachevski. Un homme qui est revenu de l'abjection et de la mort même, pour plonger dans l'horreur, ne serait-ce, comme on dit, qu'en imagination.

La communauté des écrivains nous oblige à relire les livres comme à l'envers, comme s'ils se réécrivaient toujours, moins par ce qu'ils engendrent ou induisent – ce serait là leur valeur usagée de *source* ou de *modèle* –, que par ce qu'ils croisent, recoupent et que l'on peut rassembler dans un mélange de citation, d'invitation à reprendre, à commencer, où se lit le principe, le mouvement qui puisse mettre un auteur à l'œuvre. Ce principe, porteur d'imaginaire citation et de production rétroactive des écrits, on le nomme *l'incitation*. De tous les livres *incités* par le récit impossible de Dostoïevski, se détache *le Bleu du ciel* de Georges Bataille qui l'éclaire comme l'extrême de la honte. Dès les premiers moments de leur amitié, au milieu des années vingt. Bataille, qui sans doute le tenait de Chestov, avait donné *le Sous-Sol* à Michel Leiris¹⁰. La tension personnelle entre “vie”, “livres” et “écriture” s'y trouve crûment à l'œuvre, comme dans *l'Arrêt de mort* de Blanchot, Beckett ou la plupart des textes de Marguerite Duras. L'incertitude de celui qui profère, le *dédire* qui rend indécidable la nature même du *dire*, le drame de l'argumentation auquel se plie l'indécence propre de l'auteur, son impudence, sa souveraineté blessée, la garantie du texte, sont abandonnés, sur la plage du xx^e siècle aux “lectures illimitées” – à ce que Marguerite Duras appelle dans *Agatha*, les “lectures personnelles”.

C'est bien ici que l'on peut s'arrêter, puisque tout commence.

FRANCIS MARMANDE

NOTES

LE SOUS-SOL

1. En français dans le texte.
2. Célèbre famille de dentistes dont les réclames étaient affichées dans toute la ville de Petersbourg.
3. A. E. Anaevski (1788-1866). Polygraphe, objet de railleries constantes dans la presse des années 1840-1860. Il écrivait, dans une brochure intitulée *l'Encheïridion du curieux* : “Le colosse de Rhodes fut édifié, quelques auteurs l'affirment, par Sémiramis ; d'autres assurent qu'il fut érigé non par une main humaine mais par la nature.”

SUR LA NEIGE MOUILLÉE

1. Texte écrit en 1856 par un poète, représentant du courant le plus libéral de la littérature russe, qui, après avoir favorisé les premières œuvres de Dostoïevski, fut un de ses constants adversaires politiques. La suite du poème nous apprend que l'auteur a “tout compris et tout pardonné” de la vie de la prostituée à laquelle il s'adresse.
2. Kostanjoglo : héros du second volume des *Âmes mortes* de Gogol. L'oncle Piotr Ivanovitch : héros du roman de Gontcharov, *Une histoire ordinaire*. Les deux personnages se caractérisent par leur sens pratique et leur raison.
3. Allusion au *Journal d'un fou* de Gogol.
4. Le lieutenant Pirogov, héros de *la Perspective Nevski*, voulait se plaindre au grand quartier général après s'être fait rosser par le mari de l'Allemande qu'il avait tenté de séduire.
5. La galerie marchande la plus importante de Petersbourg.
6. Citation déformée d'un poème ironique de Pouchkine adressé à son ami, le poète et homme de cour Viazemski : “Mon brave Viazemski, poète et chambellan...”
7. Allusion au héros du *Coup de pistolet* de Pouchkine et à l'Inconnu de la pièce de Lermontov, *Bal masqué*.
8. Un des plus grands cimetières de Petersbourg. La ville est construite sur des marécages.
9. Extrait du poème de Nekrassov cité en exergue.

LECTURE

1. L. Chestov, *La Philosophie de la tragédie*, Schiffrin, 1926, p. 3.
2. H. Guibert, *Cytomégalo-virus*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 35-36.
3. *Correspondance de Dostoïevski*, tome 2, traduction de Dominique Arban, Calmann-Lévy, 1959, lettre du 9 février 1864.
4. Lettre du 20 mars 1864.
5. Lettre du 5 avril 1864.
6. L. Chestov, *Spéculation et révélation, La "Transformation des convictions" chez Dostoïevski*, cinq causeries transmises par Radio-Paris en 1937, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981.
7. L. Chestov, *Spéculation et révélation*, *ibid.*, p. 118.
8. L. Chestov, *La Philosophie de la tragédie*, op. cit. p. 5.
9. Larbaud à Gide, le 29 juillet 1923 : "... J'ai l'intention d'écrire, pour *la Revue européenne*, une petite note sur le "monologue intérieur", pour distinguer, à propos du paragraphe où vous citez mon opinion sur Joyce, le monologue intérieur de Dostoïevski et de Robert Browning, de celui de James Joyce, qu'il a pris, d'ailleurs, de son propre aveu, à Édouard Dujardin..." A quoi Gide répond, de La Plage d'Hyères le 31 juillet suivant : "Le grand désir d'écrire votre nom dans mon Dostoïevski, m'a un peu entraîné. Si vous écrivez quelque chose, ce serait fort intéressant, sur le Monologue dans le roman, ayez l'amicale gentillesse de relire les monologues de Lafcadio, dans mes *Caves du Vatican* (...). Excusez mon immodestie, mais je crois avoir tiré un parti assez neuf de cette forme que vous avez si magistralement employée." Cahiers André Gide, n° 14, Correspondance André Gide-Valéry Larbaud (1905-1938) présentée par Françoise Lioure, Paris, Gallimard, 1989, p. 203-220.
10. M. Leiris, "De bataille l'impossible à l'impossible, Documents", *Critique*, Paris, n° 195-196, août-septembre 1963, p. 685-693. Voir aussi F. Marmande, *L'Indifférence des ruines*, Marseille ; Ed. Parenthèses, p. 53-69.

CHRONOLOGIE COMPLÈTE
DES ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKI

Les Pauvres Gens, 1844-1845.

Le Double, 1845-1846.

Roman en neuf lettres, 1846.

Monsieur Prokhartchine, 1846.

La Logeuse, 1847.

Polzounkov, 1848.

Un cœur faible, 1848.

La Femme d'un autre et le Mari sous le lit, 1848.

Un honnête voleur, 1848.

Le Sapin et le Mariage, 1848.

Les Nuits blanches, 1848.

Nétochka Nezvanova, 1848-1849.

Le Petit Héros, 1849.

Le Rêve de l'oncle, 1855-1859.

Le Village de Stépantchikovo et ses habitants, 1859.

Humiliés et offensés, 1861.

Journal de la maison des morts, 1860-1862.

Notes d'hiver sur des impressions d'été, 1863.

Les Carnets du sous-sol, 1864.

Le Crocodile, 1864.

Crime et châtement, 1864-1867.

Le Joueur, 1866.

L'Idiot, 1867-1871.

L'Eternel Mari, 1869-1870.

Les Démons, 1870-1872.

Journal de l'écrivain 1873 (récits inclus) :

I. "Bobok" ;

II. "Petits Tableaux" ;

III. "Le Quémandeur".

L'Adolescent, 1874-1875.

Journal de l'écrivain 1876 (récits inclus) :

I. "L'Enfant « à la menotte »" ;

II. "Le Moujik Mareï" ;

III. "La Douce".

Journal de l'écrivain 1877 (récits inclus) :

"Le Rêve d'un homme ridicule".

Les Frères Karamazov, 1878-1881.

Discours sur Pouchkine, 1880.

UNE SÉRIE A NE PAS MANQUER
DANS LA COLLECTION DE POCHE BABEL

L'ŒUVRE COMPLÈTE DE
DOSTOÏEVSKI RETRADUITE
PAR ANDRÉ MARKOWICZ

Dostoïevski – tel qu'on le lisait jusqu'ici en traduction paraît avoir écrit comme un romancier français du XIX^e siècle "Les traducteurs, écrit André Markowicz, ont toujours *amélioré* son texte, ont toujours voulu le ramener vers une norme française. C'était, je crois, un contresens, peut-être indispensable dans un premier temps pour faire accepter un auteur, mais inutile aujourd'hui, s'agissant d'un écrivain qui fait de la haine de *l'élégance* une doctrine de renaissance du peuple russe." Le pari d'André Markowicz est donc de restituer au romancier russe, dans cette intégrale, sa véritable voix, celle d'un possédé dont la langue est à l'image de sa démesure et de sa passion.